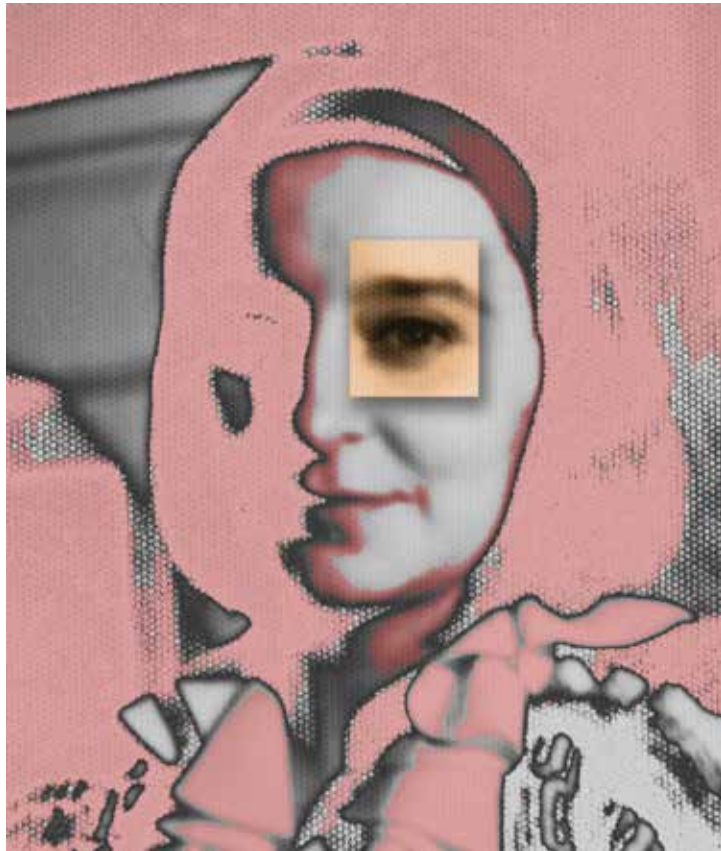


Mai-Juin 2012

vol. CII nos 5-6

# L'Action NATIONALE



Photomontage : Jean Letarte

L'ACTION NATIONALE volume CII numéros 5-6 – Mai-Juin 2012



Louky Bersianik

## L'œuvre souveraine

L'Action  
NATIONALE

volume CII numéros 5-6

MAI-JUIN 2012

envoi de publication

PAP N° 09113

N° de la convention 0040012293

CLAIRE AUBIN



Photomontage: Juli Aubin

### Démarche artistique

Ma pratique artistique a débuté il y a plus de dix ans, avec l'approche de la gestuelle en peinture acrylique. Elle a évolué depuis 2004 vers le façonnage de l'argile et s'est poursuivie avec ce médium jusqu'à aujourd'hui. Mes pièces sont cuites à basse température au four électrique et au four RAKU. J'applique des engobes et des patines composés d'oxydes, de peinture acrylique ou à l'huile, de pastels, d'encre et de différents types de vernis sur les pièces cuites au four électrique. Certaines pièces font l'objet de moulage et de coulage en bronze.

Ma recherche comporte la réalisation par façonnage de pièces d'inspiration libre ou thématique. Certaines œuvres littéraires de fiction et poétiques m'inspirent de même que la vie et les réalisations de créatrices (souvent pionnières) au Québec. Ainsi j'aime rendre hommage à ces créatrices d'ici en réalisant une pièce qui les représente. Ces pièces sont en général offertes pour exposition permanente dans un espace public.

Parmi les thèmes qui m'habitent: l'émotion, la solitude, la liberté, l'intériorité, le désir...



En couverture et ci-contre :

Sculpture en hommage à  
Louky Bersianik, 2010.

Céramique, oxydes  
et patine bronze.

Photos: Normand Rajotte

# Location d'outils **SIMPLEX**

*Une entreprise québécoise  
en affaires depuis 1907*



*Heureuse de participer à la construction  
de la référence québécoise*

---

**40 succursales** pour mieux vous servir

---

[simplex.ca](http://simplex.ca)

- Montréal : 1.800.361.1486
- Québec : 1.800.284.7571
- Ottawa : 1.888.408.8807

# L'Action NATIONALE

82, rue Sherbrooke Ouest  
Montréal (Québec) H2X 1X3  
Téléphone : 514-845-8533  
Numéro sans frais : 1-866-845-8533  
Télécopieur : 514-845-8529  
revue@action-nationale.qc.ca  
www.action-nationale.qc.ca

**Directeur:** Robert Laplante

**Directeur adjoint:** Sylvain Deschênes

**Comité de rédaction:** Mathieu Bock-Côté, doctorant en sociologie (UQAM); Sylvain Deschênes; Lucia Ferretti, professeure (UQTR); Lise Lebrun, animatrice communautaire; Sylvie Ménard, Centre d'histoire des régulations sociales (UQAM); Denis Monière, professeur (Université de Montréal); Michel Rioux, journaliste; Pierre Serré, chercheur. **Comité de lecture:** Lucia Ferretti; Alain Laramée, professeur (TÉLUQ); Chrystiane Pelchat, enseignante; Marc Urbain Proulx, économiste, UQAC; Pierre-Paul Proulx, économiste, Université de Montréal; Paul-Émile Roy, écrivain. **Membres du jury du prix André-Laurendeau:** Martin Pâquet (Université Laval), Christian Rioux (correspondant du *Devoir* à Paris); **Membres du jury du prix Richard-Arès:** Robert Comeau (Chaire Hector-Fabre UQAM); Simon Langlois (Université Laval). **Comptes rendus:** Paul-Émile Roy; Mathieu Bock-Côté.

# 2012 | Campagne de financement de L'Action nationale



## Yves Beauchemin

Président de la campagne de financement 2012 de L'Action nationale

---

L'Action nationale reçoit vos dons à titre d'organisme d'éducation politique reconnu par le gouvernement du Québec. Un reçu pour fins fiscales est expédié chaque année à ses donateurs.

---

Par la poste  
(chèque ou carte de crédit\*)

L'Action nationale  
82, rue Sherbrooke Ouest  
Montréal (Québec) H2X 1X3

---

À la boutique internet  
[www.action-nationale.qc.ca](http://www.action-nationale.qc.ca)

---

Par téléphone  
(carte de crédit\*)  
514-845-8533  
ou sans frais 1-866-845-8533

---

\*VISA et MASTERCARD

Chères et chers compatriotes,

Depuis sa fondation il y a près de 100 ans, *L'Action nationale* a travaillé sans relâche à donner un pays aux Québécois. Je connais bien peu d'exemples dans notre histoire d'une pareille constance! Les efforts de la revue ont toujours reflété l'évolution des mentalités, prenant en compte les possibilités politiques réelles qui s'offraient aux Canadiens français d'alors comme aux Québécois d'hier et d'aujourd'hui. Mais le but de la revue a toujours été le même: assurer l'avenir de notre peuple en Amérique du Nord.

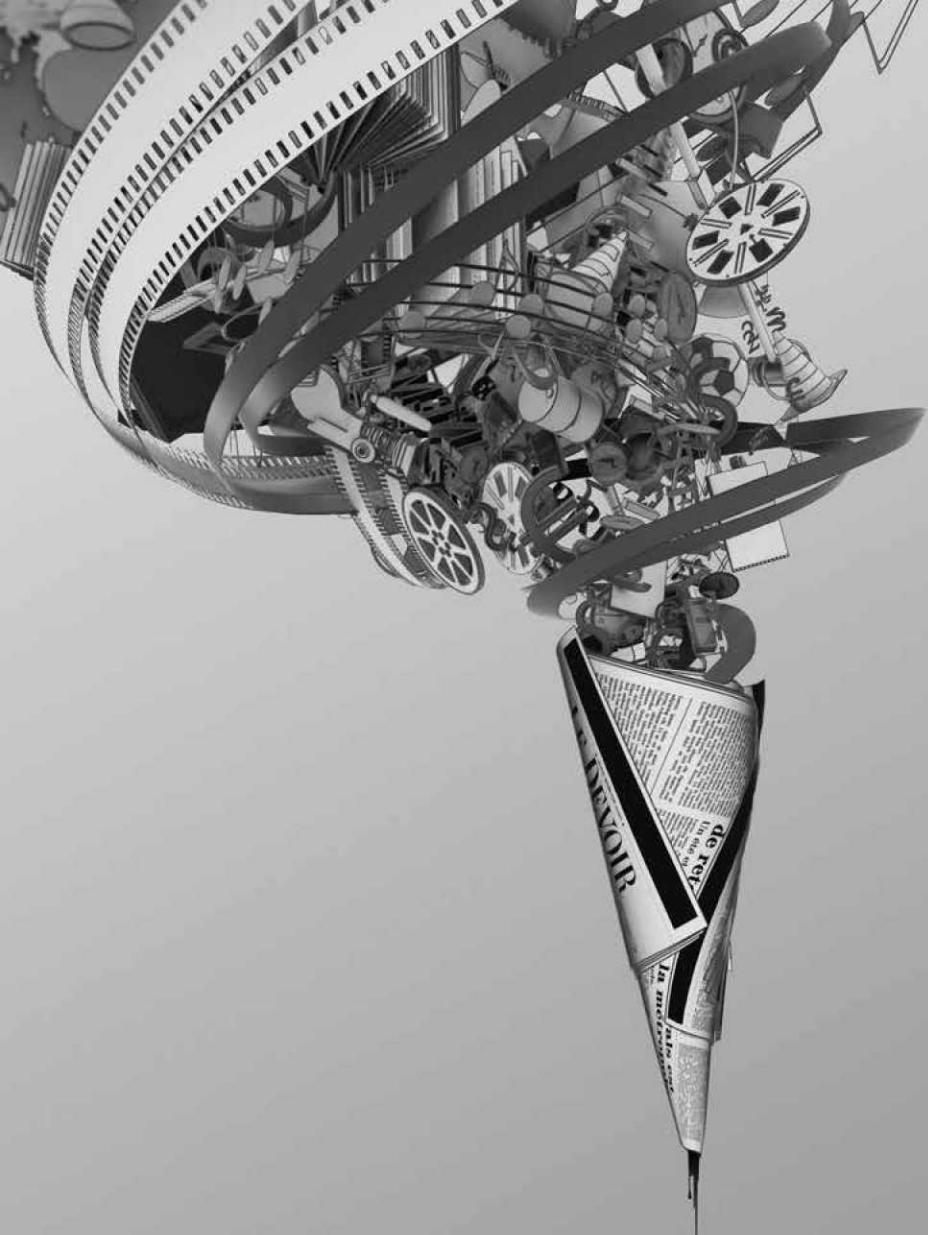
*L'Action nationale* s'est toujours rangée du côté de ceux et celles qui prenaient à cœur la cause des Québécois et a toujours combattu les menteurs élégants aux intérêts nébuleux – ou tristement visibles. Voilà, malgré son âge vénérable, le secret de sa jeunesse.

Je feuilletais avec émotion l'autre jour le monumental numéro de 600 pages publié en décembre 1994 peu avant le dernier référendum sur la souveraineté et intitulé « Québec: un pays à portée de main »! La portée était plus longue que prévu. Malgré la déception générale, l'équipe de rédaction n'a pas bronché (ou si peu), ses regards toujours fixés sur l'objectif ultime. En avril 2005 (un autre exemple parmi tant d'autres), elle publiait un dossier percutant: « PQ et souveraineté: passer aux actes ».

Afin d'assurer sa liberté de pensée et d'action, *L'Action nationale* s'est toujours fait une règle de ne pas dépendre de subventions gouvernementales. Vos dons et vos abonnements sont donc essentiels à sa survie.

Merci à l'avance de votre générosité.

Yves Beauchemin



actualité

Je choisis

**LE DEVOIR**

Libre de penser

## Louky Bersianik

Présentation	6
Andrée Ferretti	
Trois poèmes inédits	17
Louky Bersianik	
Eremo (extrait)	20
roman inédit de Louky Bersianik	

## L'oeuvre sous toutes ses formes

Louky Bersianik et la conscience des oppressions	32
Claire Aubin	
Le don vital de Louky à sa prochaine	43
Élaine Audet	
<i>L'Euguélienne</i> , un immense remous social	54
Colette Beauchamp	
Louky Bersianik	63
Marie-Claire Blais	
<i>Permafrost</i> ou le troubli	67
Cécile Cloutier	
Louky Bersianik, une femme incarnée dans sa parole	70
Louise Cotnoir	
Terriblement vivante	79
Louise Dupré	
La fluidité de l'espace-temps	86
Nicole Houde	
Il était deux fois, l'Euguélienne	91
Thérèse Lamartine	
Louky Bersianik, archéologue du féminin	97
Jacqueline Lamothe	
Il fait un temps merveilleux pour les pique-niques	107
Catherine Mavrikakis	
De la langue et de ses déplacements	112
Germaine Mornard	
Louky Bersianik, poète des commencements	119
Jean Royer	
Louky Bersianik : une voix irremplaçable	127
Patricia Smart	
Architecture d'une oeuvre romanesque	135
France Théoret	

## Des apports créateurs

<i>Gestation de Kerameikos</i> Graham Cantieni	144
<i>L'aventure de la traduction de L'Euguélienne</i> Howard Scott	147
<i>Louky Bersianik : la grande et terrible vivante</i> Dorothy Todd Hénaut	152

## Témoignages

<i>Louky, terrible vivante</i> Germaine Beaulieu	160
<i>Savante</i> Denise Boucher	164
<i>Louky, la terrible vivante</i> Nicole Brossard	165
<i>Témoignage sur une terrible vivante disparue</i> Lise Durand	169
<i>Bersianik, l'intemporelle</i> Nicole Hébert	180
<i>L'histoire d'une amitié</i> Jacqueline Lamothe	183
<i>ilE dit-elle</i> Nancy R. Lange	186
<i>En hommage à une femme d'une autre planète</i> Jean Letarte	190
<i>Dévasté</i> Nicolas Letarte	191
<i>Mon amie Louky Bersianik</i> Lise Payette	196
<i>Lumineuse Louky</i> Georgette Provencher	201
<i>La face cachée des femmes</i> Claire Varin	204
<i>Lettre à Andrée Ferretti</i> André Thibault	207
<i>Un jour, toujours : Louky Bersianik</i> Andrée Yanacopoulo	211

## Bibliographie

**LOUKY BERSIANIK**  
**L'OEUVRE SOUVERAINE**

Andrée Ferretti\*

**PRÉSENTATION**

Penseur passionné, essayiste remarquable, constamment engagé dans l'action, l'indépendantiste Robert Laplante sait que langue et culture sont des réalités consubstantielles. Il sait que c'est dans l'expression multipliée à l'infini de l'imaginaire de nos créateurs que réside la vitalité de notre nation et son avenir libre et souverain. Ce fut donc pour lui dans l'ordre des choses, sitôt connu son décès, de penser à rendre un vibrant et consistant hommage à Louky Bersianik, écrivaine et philosophe féministe qui a donné une œuvre indispensable et d'une exceptionnelle originalité au patrimoine culturel québécois et universel. Il m'a alors proposé de préparer un dossier voué à la connaissance et reconnaissance de cette œuvre majeure et de son auteure, à faire paraître dans *L'Action nationale*, revue centenaire qu'il dirige depuis treize ans.

J'ai accepté avec empressement, sachant que je pouvais compter sur les collaborations compétentes et inspirées des écrivaines France Théoret et Éleine Audet et de la sculptrice Claire Aubin, toutes proches amies de Louky Bersianik et excellentes connaisseuses de son œuvre.

---

\* Écrivaine, auteure de romans, de recueils de nouvelles et d'essais, Andrée Ferretti a aussi réalisé deux recueils des grands textes indépendantistes, le premier avec Gaston Miron.

Andrée Yanacopoulo intitule son témoignage « Un jour, toujours : Louky Bersianik ». Il y a en effet des écrivains et des écrivaines qu'on découvre dans un éblouissement et qu'on aime une fois pour toutes. Louky Bersianik fait partie de cet exceptionnel cortège, comme le montrent et démontrent tous les textes publiés dans ce dossier, qu'ils soient consacrés à la présentation et à l'analyse de l'œuvre, à l'exposé des contributions créatrices à sa fabrication et à sa diffusion, aux hommages à sa personne. Trente-deux contributions toutes révélatrices d'un aspect important de l'œuvre de Bersianik ou d'une manière d'être de Louky<sup>1</sup>.

Et, bonheur inestimable, on peut s'introduire par la grande porte dans cet univers, en lisant en ouverture du dossier des textes inédits : trois poèmes et le premier chapitre d'un roman intitulé *Eremo* de même que des pages manuscrites de Louky Bersianik. Ils sont publiés avec les consentements de son fils Nicolas Letarte, son légataire universel, de France Théoret et Andrée de Rome, les exécutrices de son testament littéraire.

### La personne

Née Lucille Durand à Montréal, le 14 novembre 1930, Louky Bersianik, après l'obtention d'une maîtrise en lettres françaises de l'Université de Montréal, s'inscrit, en 1953, au doctorat à la Sorbonne. Elle entreprend ensuite des études en médias électroniques au C.E.R.T. (Centre d'études de radio et de télévision) d'Issy-les-Moulineaux où elle obtient un diplôme en 1960. Louky Bersianik séjourne plusieurs années à l'étranger au cours desquelles elle effectue de nombreux stages dans les studios de cinéma tchèques, italiens et français. L'auteure passe un an dans l'île de Crète pour écrire

---

<sup>1</sup> Ne peut ici être souligné chaque apport, mais que tous les auteures et auteurs sachent que leur texte a été réellement apprécié et qu'ils en sont tous également remerciés.

*Le pique-nique sur l'Acropole* (1979). De retour au Québec, elle écrit pour Richard Séguin les paroles d'un disque, *Trace et contraste*, qui a obtenu en 1981 le premier prix du disque à Spa et le Prix de la meilleure chanson de l'année à Antibes, pour «Chanson pour durer toujours». Elle a également écrit des textes pour la radio, la télévision et le cinéma et collaboré à diverses revues, tant au Québec qu'à l'étranger. Elle a aussi animé ou donné des ateliers d'écriture, notamment à Cerisy-la-Salle. On peut lire ces quelques notes biographiques sur L'Île, site de l'infocentre littéraire des écrivains québécois, et d'autres qui les complètent sur le site Sisyphe qui a consacré un dossier fort bien étoffé à l'auteure, suite à son décès survenu le 3 décembre 2011.

Notes utiles, certes, mais qui ne nous disent rien de l'enfance et de la jeunesse de Lucile Durand (Le second «L» est tôt biffé) dont les textes de Lise Durand et de Lise Payette nous donnent heureusement un aperçu. Celui de sa sœur Lise nous montre que Lucile, était une enfant aimante et déjà responsable. Très jeune, dès l'âge de huit ans, précisément, elle vivait à fond des sensations qu'elle n'oubliera pas, nettes, cachées, débordantes. L'enfant enregistre tout, éprouve même un intérêt acharné pour chaque phénomène qui scande sa vie, dans lequel elle soupçonne déjà l'existence d'une Loi qui régit tout. Celle des sociétés patriarcales, comprendra-t-elle beaucoup plus tard. Enfance difficile, marquée par un douloureux sentiment d'abandon, dont elle dévoilera la détresse dans *Permafrost*, roman dont le sens profond nous est révélé par Cécile Cloutier et Nicole Houde. Avec le texte de Lise Payette, nous franchissons plusieurs années, pour arriver à celles de la vingtaine exubérante, vécue heureusement à Paris avec l'homme aimé, Jean Letarte, «le mâle de [t]on espèce», comme il signe son témoignage. Ce qui n'empêche pas Louky et son amie Lise, au cours de leurs longs après-midis passés en tête-à-tête, de se questionner sur

la place et le rôle des femmes dans la société, pour découvrir peu à peu l'importance du féminisme, sa nécessité.

Notes utiles, mais qui ne permettent pas de saisir l'attachante personnalité de Louky Bersianik. Les nombreuses personnes qui lui rendent ici hommage sont unanimes à parler de son appétit et de sa joie de vivre, de sa brillante intelligence, de la vivacité de son regard, de la fine discrétion de son attitude, de sa simplicité et de sa générosité. Ni les événements douloureux qui jalonnent constamment sa vie non plus que la maladie n'assombrissaient son regard, n'atténuait sa conscience interrogatrice et critique de la société avec ses injustices, ses inégalités, ses violences, ses attentats permanents contre la liberté des personnes et des collectivités. Jaillissait alors, comme le souligne Nicole Brossard, la joyeuse férocité de son humour qui pointait avec sagacité les travers de ce monde, le particulier et l'universel. Car, il s'agit bien de cela, de la rare qualité de sa pensée, extraite de la rare qualité de sa sensibilité et de sa sensualité et inversement. Toutes qualités que nous apprend chaque témoignage. Louky n'a cessé d'inspirer admiration, gratitude et amitié. Portée vers les autres, elle savait créer des liens aussi solides qu'exigeants avec les personnes élues. Elle trouvait toujours les mots qui les reconforteraient dans leurs moments difficiles, comme se le rappelle Claire Varin, heureuse d'un vœu reçu de Louky lui souhaitant *la Joie, celle qui n'est pas passagère, celle qui trône, triomphante, au milieu du cœur, celle qui est synonyme de VIE*. Relations privilégiées qui débordaient sa personne, qui s'établissaient aussi avec son œuvre dont l'influence a marqué la pensée et la vie de plusieurs témoins prenant ici la parole.

Pour ma part, j'ai eu la chance, lors d'un voyage que nous avons fait ensemble en Gaspésie, de la voir s'enchanter des beautés grandioses des paysages, comme de la succulence

de la table de La maison du pêcheur, aussi de s'émouvoir de la reconnaissance inattendue de l'hôtesse du motel de Cloridorme, sis à un millier de kilomètres de Montréal, qui lui déclarait avoir lu *L'Euguélienne* et sa fierté de la « voir en personne ». Comme je le lui ai dit publiquement, au cours de la soirée-hommage organisée par Andrée Parent, fondatrice et organisatrice des « Elles de la culture » qui a eu lieu à la Cinquième Salle de la Place des Arts, le 11 août 2007, nous sommes une multitude à penser que c'est parce qu'elle savait goûter tous ces bonheurs jusque dans l'extrême pointe de leur sapidité tout en demeurant constamment imprégnée de la conscience aigüe de leur fragilité et de leur précarité, qu'elle saisissait dans toute son étendue et profondeur la complexité des rapports humains.

Nous parlions nécessairement de la lutte de notre peuple pour sa pleine émancipation et nous nous entendions sur une même conception de la liberté, à savoir qu'elle est une et indivise. Elle investissait énergie, pensée et action dans le combat féministe, moi dans le combat indépendantiste, l'une et l'autre appuyant inconditionnellement les deux mouvements de libération. Dans son texte, justement intitulé « Louky Bersianik et la conscience des oppressions », Claire Aubin montre combien le désir du pays habitait Louky Bersianik et combien la rendait triste la perspective de mourir « apatride ». À la fin d'octobre 2011, moins de deux mois avant son décès, désolée de son impuissance à participer à la manifestation organisée par Cap sur l'indépendance, notre poète écrivait ces mots :

Je regrette de ne pas t'accompagner car j'aurais voulu crier avec d'autres voix mon dur désir d'avoir un pays. Ce désir déchirant comme « le dur désir de durer » du poète Éluard. Et parfois j'enrage à la pensée que je serai apatride jusqu'à ma mort. Et que je ne verrai pas notre indépendance de mon vivant...

D'une présence attentive à toutes et à tous, Louky l'était jusqu'au plus total don de soi à son fils Nicolas. Adressé À *ma mère, Louky, mon phare, mon fil de vie* et significativement intitulé «Dévasté», le témoignage de Nicolas Letarte, en plus d'être d'une émouvante beauté, exprime la redoutable absence qu'il éprouve dans toutes les fibres de son être, marqué par les petits et grands événements qui ont puissamment lié la mère et le fils, depuis sa naissance à lui jusqu'à la dernière seconde de sa vie à elle.

Louky Bersianik est bel et bien issue de Lucile Durand. L'énergie créatrice sans cesse renaissante de la première trouve sa source dans l'amour de la vie de la seconde. Unies dans la même lutte radicale qui s'attaque aux fondements du patriarcat pour l'advenue d'un monde juste et libre, d'un monde où l'égalité entre les hommes et les femmes rendrait enfin possible l'amour entre eux et dans le même souffle la paix dans le monde.

Géniale vision utopique qui rend manifestes les enjeux révolutionnaires des débats et combats féministes.

### **L'œuvre**

Elle apparaît dans les univers littéraire et féministe avec la publication en 1976 de *L'Euguélionne*.

Hubert Aquin, son éditeur, était tout fier de cette «bombe», déclare Patricia Smart. Il comparait, écrit-elle, le livre à une de ses œuvres préférées, *l'Ulysse* de James Joyce. À l'instar de l'écrivain irlandais, Bersianik adopte la forme romanesque pour présenter une pensée subversive qui renverse la compréhension des savoirs et savoir-faire acquis, reposant tous sur la conception patriarcale des rapports sociaux qui ignore totalement l'existence des femmes, plus radicalement du

féminin, comme source de connaissance et de puissance. Dans la forme comme dans le fond, il s'agit d'une véritable parodie des trois livres du texte biblique. Roman qui se déploie avec une efficacité redoutable dans un style puisant «son énergie dans le rire, le toucher, l'intelligence et la tendresse.» Car il s'agit bien d'un roman, tout imprégné soit-il de la plus radicale pensée de tout le discours féministe tenu alors et depuis, «un immense remous social» comme le montre Colette Beauchamp, dans une intéressante mise en contexte de la sortie du livre.

Et c'est une constante, l'œuvre de Bersianik est synthèse de littérature et de philosophie, d'imaginaire et d'analyse, telle que souligné par Catherine Mavrikakis, dans la lecture qu'elle fait du roman *Le pique-nique sur l'Acropole*, «de ce pique-nique où le littéraire l'emportait sur le philosophique, où la fiction dessinait l'espace même de la réflexion», le lieu à occuper pour la jeune romancière. Dans un texte qui fait état de l'important thème de la mémoire dans une œuvre qui déplore l'amnésie des femmes dans la société patriarcale, Louise Dupré renchérit, affirmant que «l'espace de la réflexion a toujours été primordial dans les textes de fiction de Louky Bersianik». Toute philosophique qu'elle soit, l'œuvre de Bersianik, en effet, est essentiellement littéraire, en ce sens qu'elle n'enferme pas la pensée dans un discours systémique, qu'elle la fait au contraire naître dans des espaces imaginaires et des inventions linguistiques. Travail sur les symboles et les mots accompli à l'aide de concepts liés les uns aux autres par une chaîne signifiante et qui se déploie dans des poèmes, des romans, des essais.

Dans un texte d'une grande beauté, consacré à l'analyse de l'œuvre poétique de Louky Bersianik dont il déplore la méconnaissance qu'on a de cet art qui exprime la «force des commencements», Jean Royer établit lui aussi cette

indissociabilité du lien entre littérature et philosophie, entre poésie et prose, entre chair et langage. Il souligne « La singularité de cette poésie, qui a des allures de manifeste et de réflexion sur la naissance de l'Être au féminin ». Dans un texte où il cite abondamment la poète, Jean Royer fait apparaître l'ampleur et la puissance d'une poésie du féminin qui pénètre le sens profond de la vie, de l'amour et de la mort, qui sait et qui dit que « Le Verbe est le projet de la Chair et non son commencement ». Il faut aussi lire la poète Louise Cotnoir. Dans un texte superbe, elle fait ici une présentation d'une pénétrante sensibilité de la poésie de Louky Bersianik.

Bien qu'il soit le premier paru, France Théoret nous apprend que l'œuvre romanesque est en gestation depuis bien longtemps avant la parution de *L'Euguélonne* qui, en fait, est le dernier titre « d'une fresque qui devait comporter six romans ». Dans son texte fascinant, intitulé « Architecture d'une œuvre romanesque », Théoret nous fait découvrir avec une précision chirurgicale le plan gigantesque d'un projet global parfaitement conçu dans le détail et la totalité, avant même que le premier mot en ait été écrit. Il n'est dès lors pas étonnant qu'elle fasse dire à son Euguélonne : « Tout! Je veux tout! » Il s'agit d'un vaste projet littéraire composé de trois fresques romanesques, chacune comprenant plusieurs titres, dont un, dans chaque cas, a été publié, *L'Euguélonne*, *Le pique-nique sur l'Acropole* et *Permafrost*. Les deux premiers sont des fictions aussi féroces que joyeuses qui dévoilent avec science et humour et une incomparable liberté d'esprit les assises et la logique de la culture patriarcale, spécifiquement mâle, à la source de toutes les formes d'oppression. Le dernier, *Permafrost* fait partie des romans que Bersianik concevait comme les romans d'enfance, précise France Théoret, et dont nous parlent si bien Cécile Cloutier et Nicole Houde, comme mentionné plus haut.

«Une femme est une science occulte occultée», souligne Bersianik dans *La main tranchante du symbole*, ouvrage qui regroupe ses écrits plus strictement théoriques, tout aussi philosophiques et littéraires que ses poèmes et ses romans. Consciente et convaincue de la force inégalable du discours pour contrer un autre discours, Louky Bersianik construit une véritable œuvre féministe qui rompt avec les systèmes binaires antérieurs, articulés sur la séparation du corps et de l'esprit. Sa conceptualisation de la vie et de la culture élaborée à partir d'une vision critique du système patriarcal édifié sur la captation symbolique du lien maternel au profit de l'homme et du langage sexiste qui le soutient, nécessite une déconstruction des discours philosophiques antérieurs au sien, et, conséquemment, l'introduction d'un savoir autrement compréhensif du monde, agissant sur lui «non pas dans une direction contraire à la séquence patriarcale, mais en rupture avec elle et dans une autre dimension.». Une œuvre féministe plus universelle que la plupart de celle des philosophes, reconnus grands par les historiens de la philosophie, parce que plus compréhensive de l'inéluctable part féminine concrète dans la lente humanisation de l'humanité. Contribution essentielle et néanmoins occultée. C'est cette dimension de la pensée créatrice de Louky Bersianik que met en évidence le texte magistral d'Élaine Audet dont le titre à lui seul, «Le don vital de Louky à sa prochaine» annonce bellement le legs que l'écrivaine et philosophe a laissé aux femmes des générations futures: «la force, le désir d'être libres, la confiance en nos capacités, la joie, la fierté, la souveraineté». Bref, la puissance *gynile*, celle égale à la puissance virile. *Gynile*, ce concept infiniment plus approprié que celui de féminité pour équivaloir à celui de virilité. Ainsi délestées des anciennes lois et règles sexistes, les relations entre les femmes et les hommes acquièrent une richesse insoupçonnée de sens inédit et positif. «Et moi qui suis gynile, je viens vers lui qui est viril», lit-on dans *L'Euguélienne*. *Gynile*, ce

néologisme mot-joyau qui désigne la puissance sexuelle des femmes n'est malheureusement encore entré dans aucun dictionnaire, note Thérèse Lamartine.

Pourtant, la pensée de la pensée dans l'œuvre de Bersianik serait impensable, parce qu'inexprimable, si elle ne tenait dans la révolution qu'elle opère dans la langue et le langage. Jacqueline Lamothe dans un texte très instructif, à la fois analytique et appuyé sur des données historiques en fait une démonstration incontestable d'une exceptionnelle rigueur. Elle rappelle les exhortations de l'écrivaine à l'invention et à la création : « Assouplissez la grammaire, implantez de nouvelles tournures ». Plus tard, souligne Lamothe, elle nuancera son propos : « Mais une langue, ça ne se répare pas comme un moteur d'auto et il y a quelque chose à réparer dans le cœur de la langue. C'est plus qu'un code syntaxique, c'est tout un système symbolique très chargé ». En attendant les changements souhaitables et souhaités, il faut dès maintenant nous réjouir de l'apport majeur de l'œuvre de Louky Bersianik dans l'entreprise sans cesse en cours de féminisation de la langue française.

### **Des apports créateurs à l'œuvre**

Dans « Gestation de *Kerameikos* », Graham Cantieni décrit avec précision et pour notre heureuse découverte comment Bersianik et lui se sont mutuellement inspirés pour créer ce magnifique poème illustré, livre où mots et dessins expriment avec une même puissance évocatrice le sens éprouvé « du tragique de notre condition humaine ». Pour sa part, la cinéaste Dorothy Todd Hénaut, touchée autant par l'œuvre que par sa créatrice a réalisé un film mettant en scène Louky Bersianik discutant féminisme avec les écrivaines Jovette Marchessault et Nicole Brossard, et intitulée *Les terribles vivantes*. Terrible vivante comme Louky aimait nommer

ses amies, celles qui lui rappelaient avec joie sa caryatide se mettant en marche dans *Le pique-nique sur l'Acropole*. On lira aussi avec un immense intérêt le texte d'Howard Scott, «L'aventure de la traduction de *L'Euguélienne*». On peut facilement imaginer l'énorme difficulté d'un tel travail, mais à la lecture du récit du développement de l'entreprise on comprend qu'il s'agit d'une véritable recreation, d'un «labour of love».

Ainsi, comme toute grande œuvre, celle de Louky Bersianik donne naissance à d'autres œuvres créatrices qui, chacune à leur manière la louange, telles celles de Claire Aubin dont la sculpture orne la page couverture de ce numéro et de Jean Letarte, auteur de la célèbre statuette qui représente l'Euguélienne et dont un photomontage de Bersianik à 25 ans illustre, ici, la quatrième de couverture. Sans oublier toutes et tous les poètes dont l'approche critique de l'œuvre poétique de Louky Bersianik met en lumière sa beauté et sa force dans des œuvres elles-mêmes littéraires.

Avec l'espoir que ce dossier contribuera à contrer l'oubli dans lequel, comme le déplore Marie-Claire Blais dans un texte d'une renversante force, tombent malheureusement très vite les grandes œuvres de notre littérature. □

# MAI JUIN 17 INÉDITS

Louky Bersianik

## Les seuils

Porte de Janus  
Côté cour  
Côté vestibule  
Dans le même temps  
Dehors et dedans  
  
Passage à gué  
Passage à vide  
Difficile à franchir  
Les Seuils  
Ni dehors ni dedans  
  
Mes pas perdus  
Mes pas hésitants  
Pas dedans pas dehors  
Sur le Seuil à franchir  
  
M'affranchir  
D'un écueil  
D'un obstacle excessif  
Contre l'accès aux portes  
  
Je vis seule sur le Seuil

9 août 2010

### **Assignée à résidence**

Ni nulle part ni partie nulle  
Je vis dans la clandestinité  
Immobile et transportée  
Personne encore n'a de mémoire  
De moi

Je vis sans témoin  
De ma vie  
Assignée à résidence  
Dans le corps d'une Autre  
Je ne nais pas encore  
Une seule fois d'ici

Une seule fois une Autre  
Je me meus en elle  
Elle me transporte où  
Je ne bouge pas en elle  
Elle se meurt autour  
De moi

En devenir avec les membres  
Le cœur et le crâne  
Les ailes  
En exil naturel contestable  
Étrange parcours à la même place  
Incontestée

Elle me laissera de sa chair  
Un ombilic en saillie noix mondée  
Même partie d'ici à jamais  
Elle sera toujours là  
Au beau milieu de moi

9 août 2010

**La mise à nu n'aura pas lieu**

À l'Agenda du Vivant  
Aucune mise au monde  
Aujourd'hui n'est prévue  
Le monde dans sa honte  
Millénaire se dissimule  
Sous une tonne de manteaux  
D'ignominie

Au Cahier des Naissances  
Je ne trouve pas ton nom  
A-t-il été perdu ou volé  
Renié falsifié  
Ou n'es-tu pas née  
Mon amour

La mise à mort  
Tant de fois répétée  
A fait taire la Pensée  
Vibrante enivrante  
La libre Pensée humaine  
Sacrifiée sur le bûcher

Et maintenant le soleil  
Tombe avec elle  
Tous les soleils des environs  
Et tous leurs avatars

Et la tombe des pas perdus  
Où sont allés les soleils tombés  
D'où vient la nuit qui s'installe  
Où va la lumière de tes yeux  
La mise à nu n'aura pas lieu

9 août 2010

MAI/JUIN 20  
INÉDITS

# EREMO

roman de Louky Bersianik

(EXTRAIT)

CHAPITRE I

Roulis vers le désert

## 1

Quand furent «révolus» ses trois pieds et demi, les parents de Sylvanie Penn l'endormirent après lui avoir confié la mission d'entretenir, de soigner et de faire croître trois belles plantes en pot.

Sylvanie Penn ne fut pas longue à se réveiller. Elle était assise dans un train roulant vers le désert, toute seule avec ses huit ans et demi dans la gorge et ses trois plantes précieuses sur les genoux. Elle voulut croire que son père, resté sur le quai de la gare après avoir crié «All aboard», l'attendrait là jusqu'à son retour. Mais quand serait-elle de retour ? Et reviendrait-elle jamais ?

Et comment faire croître des plantes dans un désert quand on ne connaît rien au désert, ni aux plantes ? Sylvanie se rappela une phrase de maman Lou à propos d'amphibies égarés dans le jardin d'été, près de la rivière : «le besoin crée l'organe». Papa Lou avait confirmé cette information plutôt farfelue, non sans l'avoir assortie d'un commentaire éclairant sur la double vie des grenouilles.

Il vint donc à Sylvanie, pour la circonstance, des fistules lacrymales supplémentaires comme des larmiers de luxe pour des épiphoras nocturnes. Ces larmiers remplirent leur office. Les trois plantes survécurent, elles devinrent même fort présentables à la fin de leur séjour qui dura soixante-douze mois.

Qui sait, l'une d'elles était peut-être d'une espèce carnivore, ce qui aurait pour effet de la mettre à l'abri des prédateurs. Sylvanie avait toujours en mémoire ce qu'avait dit maman Lou, à savoir qu'il valait mieux pour sa santé être un champignon vénéneux qu'un champignon comestible.

Sylvanie aurait bien voulu devenir un champignon vénéneux mais elle n'avait pas appris comment s'y prendre, même après en avoir longuement discuté avec Espéranza à *Permafrost*<sup>1</sup>, deux ans auparavant.

---

<sup>1</sup> Cf. Premier tome des *Inerfances de Sylvania Penn*, Éditions Leméac, Montréal, 1997.

## 2

Est-ce qu'on trouve des champignons en plein désert ? Papa Dou lui avait expliqué que le nom de ce couvent était une appellation latine qui signifiait désert. Ce latinisme de bon aloi avait déjà donné en français le mot ermite. C'était donc un nom lourd de conséquences.

Et comment parvient-on au désert ? Par une grosse machine à vapeur qui ne cesse de cracher des nuages sombres. Des cumulonimbus qui hurlent à en perdre le souffle, annonçant dans le ciel l'orage ou la tempête selon la saison. Un hurlement plus effrayant que le tonnerre, un cri plus désespéré que l'âme en exil des futures couventines, plus insolite que le coeur vagabond du petit « couventin ».

Les parents de Sylvanie lui avaient bien recommandé de faire passer ses frères et soeurs pour plus jeunes encore qu'ils ne l'étaient en réalité, afin qu'ils bénéficient de places à tarif réduit et même d'une place gratuite en ce qui concernait le plus petit.

Ainsi, Marie-Ambre qui avait six ans et demi devait avoir l'air d'un an plus jeune pour obtenir la réduction de vingt-cinq pour cent accordée aux enfants de quatre à cinq ans. Sandrine qui avait quatre ans, bientôt cinq, pouvait voyager à moitié prix si seulement elle n'avait que trois ans. Quant à Plum-Pudding qui avait trois ans, bientôt quatre, il devait passer pour un bébé de deux ans s'il voulait voyager gratuitement. Ce dont il se foutait royalement.

Quand le contrôleur arrivait dans leur compartiment, il trouvait trois enfants ramassés sur eux-mêmes, se baissant sur la banquette jusqu'à presque disparaître, alors que la plus grande qui avait huit ans et qui payait sa place au plein prix, arborait en tremblant quatre billets de différentes couleurs et chuchotait l'âge frauduleux des membres de sa petite famille.

Le contrôleur décidait de n'y voir que du feu, ému par ce groupe d'enfants perdus, comme abandonnés par leurs parents dans une maison roulante qui les menait on ne sait où.

*Eremo*? Bien sûr, le chef de gare l'avait mis au courant.  
– Oui oui, je t'avertirai quand on y sera.

Il s'éloignait et Sylvanie poussait un gros soupir de soulagement, tandis qu'elle faisait émerger les jeunes têtes engoncées dans le dossier de la banquette, tout ébouriffées. Elle était fière de la réussite de ses mensonges. Avoir menti ne lui pesait pas. Elle mentait par obéissance, et si elle avait été prétentieuse, elle se serait dit que c'était par vertu.

Elle s'attendrissait en regardant ces jeunes plantes dont l'une avait l'âge qu'elle avait elle-même quand on l'enferma à *Permafrost*. Elle songeait avec tristesse que ces tout petits dont on lui avait confié la garde étaient déjà trop grands pour témoigner de la vérité toute simple de leur âge... Elle savait que ses parents s'étaient saignés à blanc pour les expédier par le train, au point qu'il ne leur fut pas possible de les accompagner.

Trois ans, quatre ans et six ans, c'était déjà trop vieux pour passer loyalement d'un monde familier dans un autre totalement inconnu. Mais! Huit ans! C'était exactement l'âge qu'il fallait pour devenir mère à l'étranger!

## 3

Huit ans! C'était exactement l'âge qu'il fallait pour refouler le sentiment de désarroi face à une nouvelle séparation. C'était encore elle, Sylvanie, qui partait. Qui s'absentait des êtres qu'elle chérissait. Au moins, cette fois, elle en amenait trois dans ses bagages. Et elle ne reculerait devant rien pour les protéger et les mener à bon port. C'était peut-être cela avoir l'âge de raison...

On ne pouvait imaginer un plus beau «bébé» que Plum-Pudding, ni plus intelligent. Sa tête, presque aussi volumineuse que le reste de son corps, lançait le message suivant: «Moi, je suis dans la vie pour me servir de ma tête, qu'on se le tienne pour dit!» Malgré cet impératif, Plum-Pudding souriait depuis sa naissance.

Il se mit à rire très fort lorsque le contrôleur disparut. Dans sa tête, il avait tout compris. Les deux petites aussi, car leurs rires fusaient de partout comme si elles avaient été cent. Sylvanie en fut tout étourdie. Elle fut tentée de les faire taire, ou du moins de leur demander de baisser le ton. Elle n'en fit rien, trop heureuse de les sentir libres du poids de la peine qui était tombée sur ses épaules depuis le matin. Elle lisait dans leurs yeux l'immense confiance que ces enfants mettaient en elle et un sentiment de fierté l'envahit, fut plus fort pendant quelques secondes que le Troubli creusé par son séjour à Permafrost, où elle se voyait de nouveau précipitée.

Elle ne disait plus *Marie-Ombre* en parlant de sa cadette aux yeux noirs ni en s'adressant à elle. Sylvanie s'était réconciliée avec la réalité: sa place privilégiée entre son père et sa mère était définitivement perdue. Ni elle, ni même Marie-Ambre n'y pouvaient prétendre désormais. D'ailleurs, celle-ci avait cédé cette place encore plus vite que Sylvanie, à peine un an et demi après sa naissance, au profit de Sandrine qui, à son tour, la perdait au bout de onze mois seulement quand Plum-Pudding arriva dans ce monde déjà surpeuplé. Chacun devait céder sa place à tour de rôle. Et on ne savait pas quand cela finirait. C'était comme une cohorte ininterrompue de nourrissons dont les

premiers basculaient dans le vide à mesure que les derniers se pointaient sur la ligne de départ. Sylvanie perdait pied dès qu'elle essayait d'imaginer cette scène cruelle qui était son destin. Elle se retrouvait dans le vide et elle savait mieux que quiconque à quel point le vide est dévastateur.

On disait qu'un autre enfant naîtrait au début de l'hiver. Géographie allait perdre sa place elle aussi encore si petite. Se rappelant *Permafrost* et la première visite de maman Lou, Sylvanie savait que le baromètre des naissances annoncées était le ventre de Lou, qui se gonflait à mesure de l'imminence de l'événement. Ainsi, la raison de leur éloignement à tous les quatre était identique à celle qui avait provoqué l'exil de Sylvanie et d'Alexandre à *Permafrost*. Il fallait faire de la place à la maison pour accueillir *un autre petit frère* ou *une autre petite soeur*. Pour Sylvanie, ces nouveaux venus n'étaient que de parfaits étrangers, inconnus de tout le monde. Et elle ne comprenait pas pourquoi on les accueillait avec tant d'enthousiasme.

Sylvanie détestait cette roue qui tournait et semblait ne devoir jamais s'arrêter. L'année précédente, il n'y avait pas eu de naissance. Elle avait eu la joie de la passer à la maison de *L'Anneau d'Hier* et de fréquenter l'école du coin. Année mémorable s'il en fut!

Avec l'enfant qui naîtrait cet hiver, Sylvanie comptait cinq « usurpateurs » après elle, qui l'avaient imitée dans l'acte de venir au monde à travers maman Lou. Cinq oiseaux étrangers qui l'avaient poussée hors du nid. Avec les aînés, Coralie et Alexandre, la famille compterait bientôt huit enfants dont la moitié en très bas âge, et deux parents dans la trentaine! Sylvanie avait maintenant huit ans et elle entrait une seconde fois au couvent telle une religieuse défrôquée et repentie. C'était là le triste bilan de sa vie.

Cette fois, ses parents ne l'avaient pas *oubliée*, car ils lui avaient confié trois de leurs enfants. Avaient-ils l'intention de les perdre dans la nature et ainsi d'en jeter quatre d'un coup dans le *Troubli*, ou voulaient-ils vraiment que Sylvanie devienne leur mère de remplacement? À la maison, c'était Coralie qui assumait cette fonction, avec une

compétence inégalée... Sylvanie ne se sentait pas du tout à la hauteur. D'autre part, elle ne savait pas comment se créer des repères, à la manière du Petit Poucet, puisque la route qu'on lui avait fait prendre était toujours en mouvement. Comment aurait-elle pu revenir à la maison et ramener ses soeurs et son frère? Le bruit non plus ne lui était d'aucun secours. Quand il ne criait pas comme un perdu, le train, monotone et berceur, signalait dans un leitmotiv ininterrompu la présence des rails et que le chemin était de fer.

## 4

La gare d'arrivée n'avait rien de commun avec celle de la ville. Elle était toute petite et n'abritait qu'un seul guichet ainsi qu'une patère où pavoisait le képi du chef de gare, quand celui-ci n'était pas en devoir.

Le «taxi» que les religieuses d'*Eremo* avaient envoyé à la gare pour cueillir les enfants de monsieur et madame Penn, était un char à bancs tiré par un canasson que faisait avancer péniblement un homme taciturne, de mauvais caractère et probablement sans coeur, se dit Sylvanie. C'était l'homme à tout faire du presbytère voisin du couvent. Les soeurs appréciaient sa rigidité et son efficacité. Le prix de la course serait réglé par la Directrice qui le porterait au compte des pensionnaires. Il finirait sur le bureau de papa Dou, déjà encombré de notes de cours et de factures de toutes sortes, ces dernières comme autant d'énigmes insolubles...

Contrairement aux autres enfants dont elle avait la garde, Sylvanie n'avait pas peur du cheval. Elle en avait vu d'autres! Elle se souvenait en particulier du «cheval aveugle» de *Permafrost* qu'Espérance lui avait enseigné à affronter sans trembler. De sorte qu'elle encouragea ses soeurs et son petit frère à monter dans la charrette.

L'automne ne donnait encore aucun signe de sa venue prochaine. L'après-midi était doux. Le soleil emplissait de lumière chaque pore enfantin qui lui était exposé et une sensation de bien-être envahissait les petits passagers de monsieur Croquemitaine. Ces jeunes plantes en croissance avaient déposé leur destin entre les mains de leur grande soeur Sylvanie et elles pouvaient envisager leur proche avenir sans trop d'appréhension. En chantant même! Mais pas trop fort pour ne pas indisposer celui qui tenait les rênes et le fouet.

Cette brève randonnée aurait pu se dérouler comme un charme pour Sylvanie si elle n'avait pas eu la mort dans l'âme et une nouvelle chape de plomb sur les épaules. Sa robe noire était différente de celle de *Permafrost* mais tout

aussi accablante. Le col était dur et en cellulöid lavable, d'une blancheur qu'il fallait garder immaculée, et dont les extrémités réunies en avant étaient masquées par un étroit ruban de velours noir. Ce col s'installait sur un empiècement du corsage taillé à la manière d'une large colerette à cinq ou six pointes dont celle du milieu était plus prononcée. Sous le ceinturon noir des jours de semaine, la jupe était plissée. Le dimanche, on portait un ceinturon bleu ciel. L'un et l'autre se fermaient avec un monogramme, en toc pour le ceinturon noir, en métal brillant pour le ceinturon bleu. Ce monogramme, appelé *Maria*, était composé de la double initiale entrelacée du nom de Marie.

Sylvanie regardait avec compassion ses toutes petites soeurs affublées de l'uniforme de celles qu'on enrégimente à l'aube de leur vie. Heureusement, Plum-Pudding n'était pas travesti en couventine. Il était simplement déguisé en jeune garçon de bonne famille, alors qu'il n'était encore qu'un bébé.

Elle s'inquiétait du sort qui les attendait. Et plus encore du sort de la terre entière. Hier, au petit déjeuner, elle avait entendu à la radio que la France et l'Angleterre venaient de déclarer la guerre à l'Allemagne. Ses parents étaient consternés. Elle ignorait que la guerre nécessitait avant de commencer qu'elle soit déclarée, comme on fait une déclaration d'amour avant d'embrasser quelqu'un pour la vie. C'était une préoccupation de plus. La guerre allait-elle se répandre comme une traînée de poudre au-delà des océans pour venir nous embrasser jusqu'ici? Et ce baiser contagieux, allait-il durer toute la vie?

L'équipage tourna dans l'allée du couvent d'*Eremo* et les sombres pensées de Sylvanie s'envolèrent momentanément. □

mai/juin 29

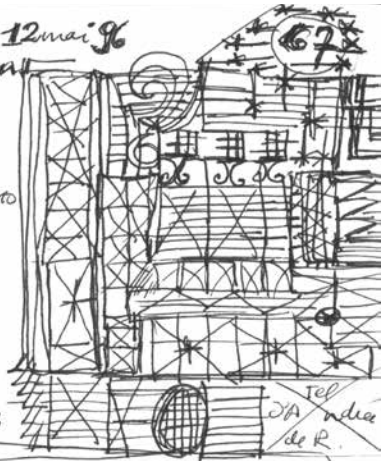
L'ACTION NATIONALE - mai-juin 2012

dimanche 12 mai 96

- le vent dans le cou = couvent
- la cou dans le vent

EREMO

- Terminer le peu MAT/IDE du générateur EREMO
- Pour les principaux épisodes d'Eremo, voir p. 42 & 43 de ce cahier ainsi que p. 16 -
- le Trauma = p. 38 de ce cahier
- le personnage de Esmeranza revien afin de poursuivre la biographie de Sylviane - mais elle est morte présente - ses venues moins précises
- l'ère les grandes lignes à l'extérieur de la Vita beluata



pas

39-41 = André-Avelin <sup>3 à 10</sup>  
 41-43 = Claire <sup>18 à 21</sup> → Poésie <sup>18 à 21</sup>  
 43-45 = Pierre de Galilée <sup>18 à 21</sup>

Date historique, voir p. 17

biographie est passionnante pendant ces 2 ans (des 60 ans)

et distribuer les épisodes déjà écrits dans une nouvelle partition de chapitres à l'intérieur de nouvelle grande partie

**39-40** Préparatifs de rentrée, fin de l'été 1939  
 après avoir séjourné chez la mère de maman Lon  
 Maman Lon enceinte de 7 mois pendant ces préparatifs - Sa mère n'a plus que 99 mois à vivre -  
 Confection d'une nouvelle robe noire

ER  
38

- Épisode du train avec 3 + petits [Maman morte = 6 ans]
- La rentrée à Eremo - Sylviane: 8 1/2 ans [Sandrine = 4 1/2 ans]
- 4e année = St. Paul 1 an. - 9e anniversaire [Plein Pékouj = 3 1/2 ans]
- Titulaire = St. André-Avelin (son mentor - son hic des things)
- Naissance d'une autre fille = Joubouille/mors avant Noël
- en face de la guerre qui ven - s'éclate

AH  
V. Noël

- Décès de grand-maman B, mère de maman Lon 3 jours après Noël - les deux de l'année
- BStu de l'œuvre de la directrice

ER  
29

- Poème du spectacle/Retour en carriolo = 17. Hamel
- Poème à vous Bonellie

# Les Cahiers de lecture

## de L'Action nationale

### LA PENSÉE QUÉBÉCOISE EN ESSAIS

Pour savoir ce qui se produit dans le monde des essais au Québec, il faut s'abonner aux *Cahiers de lecture de L'Action nationale*, un périodique entièrement consacré aux recensions des essais québécois. D'un format journal agréable, *Les Cahiers* paraissent trois fois l'an et font un survol de l'actualité éditoriale québécoise comme il ne s'en fait nulle part ailleurs. Des comptes-rendus, des analyses critiques, des notes de lecture, 36 pages qui vous permettent de partager le point de vue de collaborateurs aguerris sur les essais publiés durant l'année.

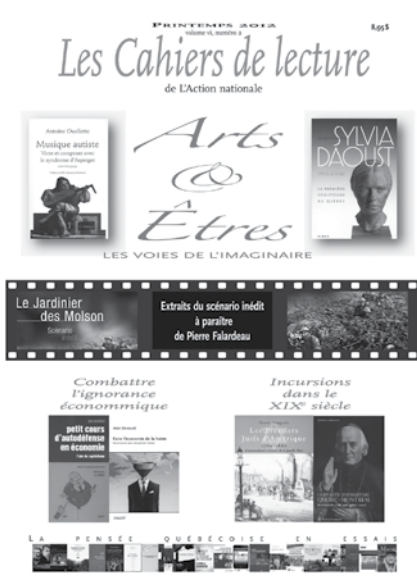
**36 pages couleurs**  
**format tabloïd**  
**numéros par année**

8,95 \$ par numéro

25 \$ par année

45 \$ pour deux ans

taxes et expédition comprises



**En vente maintenant**  
**Printemps 2012 Arts et Êtres**

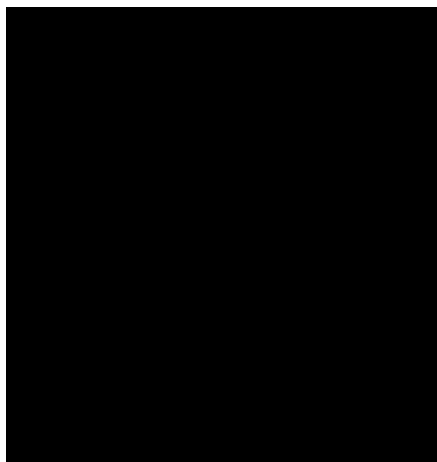
**Prochain numéro**  
**Été 2012 - Parution en juin**

Commande par la poste :  
**L'ACTION NATIONALE**  
**82, rue Sherbrooke Ouest**  
**Montréal (Québec) H2X 1X3**

Téléphone: 514-845-8533  
sans frais, 1-866-845-8533  
À la boutique internet

[www.action-nationale.qc.ca](http://www.action-nationale.qc.ca)

**L'OEUVRE  
SOUS TOUTES SES FORMES**



Claire Aubin\*

## LOUKY BERSIANIK ET LA CONSCIENCE DES OPPRESSIONS

Un après-midi de printemps sur sa petite terrasse, à l'heure qu'elle disait «exquise» en raison de la douceur de la lumière filtrée par le vitrail de la fenêtre, j'ai confié à Louky Bersianik mon désir de réaliser un grand bas-relief en céramique sur le thème d'Alice au pays des merveilles. Comme ce conte avait été et était encore très cher à l'auteure de *L'Euguélionne*, elle me proposa de consulter ses notes personnelles sur les liens qu'elle avait établis jadis, entre certains passages de l'œuvre célèbre de Lewis Carroll (un féministe, disait-elle) et la condition des femmes. Ces liens, on les retrouve en partie dans son œuvre maîtresse, *L'Euguélionne*.

En fait, des 83 «passages» que Louky Bersianik avait repérés dans *Alice au pays des merveilles*, et qui mettaient en relief selon elle, les obstacles à l'émancipation des femmes, elle n'en a retenu que dix (10) dans *L'Euguélionne*. On les retrouve dans la Collection des Anti-Merveilles, d'Alysse Opéhi-Revenue-des-Merveilles<sup>1</sup>.

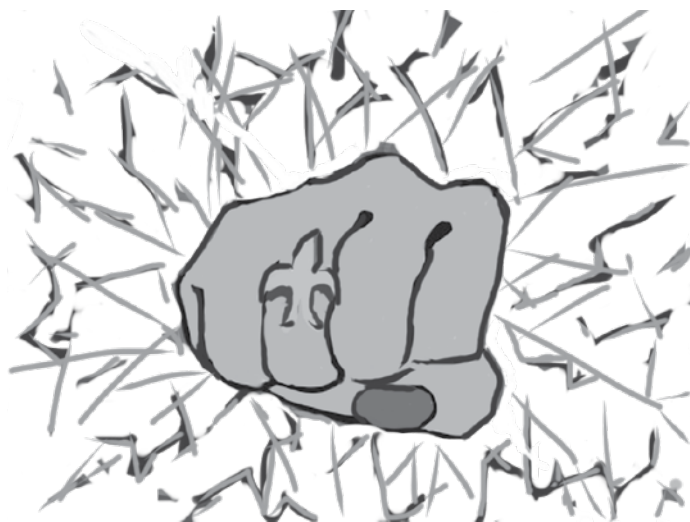
---

\* Claire Aubin est artiste sculptrice, fidèle amie de Louky Bersianik et admiratrice de son œuvre. Elle rend hommage par son art à des créatrices au Québec qui sont pour elle une source d'inspiration. Résidente de Montréal, elle travaille à son atelier dans Lanaudière.

---

1 Bersianik, Louky. *L'Euguélionne*, Éd hachette littérature. 1979. P 27

Alysse dit qu'on l'appelle «Revenue-des-Merveilles» parce qu'elle a brisé le Miroir du Cercle Magique. Il ne suffit pas de le traverser, dit-elle, car on n'y voit ainsi que «l'envers des choses». Alysse Opéhi a déjà essayé cette traversée et en a été déçue: elle n'y a rien de trouvé de NOUVEAU. Je reconnais bien là l'auteure de *L'Euguélienne*: une révolutionnaire, dans le vrai sens du terme.



Les Anti-Merveilles sont ces freins et ces obstacles rencontrés par les femmes qui veulent parvenir au Jardin merveilleux de l'émancipation, notamment dans une vie active, professionnelle pour y circuler en toute liberté et déployer toute leur créativité.

Lors de la Marche mondiale des femmes 2010 à laquelle elle n'avait pu participer en personne pour des raisons de santé, Louky Bersianik m'écrivait ceci pour m'accompagner en pensée durant la marche :

[...] Nous voici hors d'atteinte mains en attente d'une meilleure pitance...

Nous voici en état de marche comme en état de grâce

Et nous vaincrons

Nous marchons pour que soit bannie à jamais l'immonde pauvreté entretenue depuis des siècles par la curaille.

Et par tous les gouvernements du globe, passés et futurs.

Présents

Nous ne descendrons pas du train en marche. Nous irons jusqu'au bout de notre croisière mondiale.

Nous, les Femmes d'ici et d'ailleurs

Nous, les Femmes<sup>2</sup>

J'ai proposé ce texte aux participantes de la Marche à Montréal, ce qui a soulevé leur enthousiasme: nous avons en chœur scandé ce texte au cours de la marche.

Par ailleurs, il était clair pour Louky Bersianik que la progression de l'émancipation des femmes au Québec est intimement liée à l'émancipation nationale. Car cette émancipation-là, Louky Bersianik y croyait ferme. Lors de la Marche organisée par Cap sur l'indépendance fin octobre 2011, regrettant encore une fois de ne pouvoir faire le trajet, elle m'écrivait:

Je regrette de ne pas t'accompagner car j'aurais voulu crier avec d'autres voix mon dur désir d'avoir un pays.

Ce désir déchirant comme «le dur désir de durer» du poète Éluard.

Et parfois j'enrage à la pensée que je serai apatride jusqu'à ma mort.

Et que je ne verrai pas notre Indépendance de mon vivant...<sup>3</sup>

---

2 Louky Bersianik, 29 septembre 2010, correspondance inédite.

3 Louky Bersianik, correspondance inédite.

### **Le jardin merveilleux**

La collection des Anti-Merveilles dans *L'Euguélienne* propose une série de « scènes » qui mettent en relief la condition des femmes et les obstacles et les freins à leur émancipation : ces obstacles émanent principalement du système patriarcal dans lequel nous vivons. Je me propose, dans le présent texte, de transposer ces obstacles à l'émancipation nationale du Québec. On pourrait sans doute extrapoler la même analyse à tout système de domination.

Louky et moi, durant mes visites régulières de 2010 jusqu'à la fin de 2011, avons beaucoup échangé sur l'actualité, la politique, le féminisme, la cuisine, le vieillissement dans la dignité, les bons plats, nos marques favorites, les livres et encore les livres... et nous échangeons des courriels sur l'extraordinaire amitié qui nous unissait, comme une dernière grâce du destin.

Je suis certaine qu'elle aurait approuvé l'extrapolation que je m'apprête à écrire ici. Je suis certaine qu'elle l'aurait enrichie avec joie de ses remarques percutantes, sagaces et souvent humoristiques. À défaut de son inspiration, je me lance :

### **Scènes : Les cartes, les adjectifs et les verbes, les places usurpées**

- Dans *L'Euguélienne*, la section intitulée LES CARTES présente une situation dans laquelle Alysse est amenée à constater que, vues de dos, toutes les cartes se ressemblent. Par contre, le côté face permet de différencier une carte d'une autre.
- Dans la section intitulée LES ADJECTIFS et les VERBES, l'Euguélienne associe le rôle des femmes au rôle des adjectifs dans le langage. Les adjectifs sont interchan-

geables tandis que les hommes sont associés aux verbes. Humty Dumpty, dans le *Alice aux pays des merveilles* de Lewis Carroll, dit :

Certains ont du caractère notamment les verbes. Ce sont les plus fiers, avec les adjectifs on peut faire ce qu'on veut<sup>4</sup>

- Dans *L'Eugélonne*, la section « Les places usurpées » souligne qu'il n'y a pas de place pour les femmes dans certains lieux par exemple, les conseils d'administration, les comités de direction et si on condescend à nous accepter c'est à condition d'agir et de penser de la même façon que les hommes. Cette section fait référence à celle intitulée « Les places libres » dans le livre de Lewis Carroll :

La table était une grande table, mais tous trois se trouvaient entassés à l'un des coins. Pas de place ! Pas de place ! Crièrent-ils en voyant Alice arriver<sup>5</sup>.

Voilà, en langage métaphorique, trois scènes révélatrices de notre difficulté comme femmes à vivre dans un monde d'hommes, à nous adapter pour parvenir à une vie professionnelle ou active épanouie. Pourquoi ? Nous faisons partie d'une catégorie sexuelle et ne sommes pas perçues comme des individus différenciées<sup>6</sup>. Parce qu'on nous a attribué de tout temps un rôle « passif » malgré nos « faits d'armes historiques » ! Aussi parce que les hommes ne nous font pas volontiers de place dans leur lieu d'exercice du pouvoir (conseils d'administration, comité de direction...)

Transposons en reprenant les mêmes scènes.

4 Carroll, Lewis, *Alice au pays des merveilles*, Bibliothèque Marabout, Éd. Gerard, 1963, p. 246,

5 Ibid, p. 238,

6 Texte féminisé. Je rappelle que Louky Bersianik est une des principales pionnières de la féminisation du langage,

Nous faisons partie de la grande Amérique du Nord, du grand pays le Canada, dans lequel nous sommes « distincts » pour la forme, mais quand il s'agit de reconnaître notre langue, nos valeurs et notre culture, cette différenciation s'estompe. Nous avons perdu la bataille, on nous a attribué un rôle infantilisant au sein de la Confédération. Les places à l'ONU, à l'UNESCO ou autres tribunes où se prennent les grandes décisions sur l'environnement, l'économie, etc. sont prises par le Fédéral. Parfois nous avons droit à une petite place d'apparat mais on n'a pas le droit de parler. Genre potiche ou plante verte... Nous les femmes, connaissons bien ce sentiment d'être des intruses.

### **Scènes : Vivre au fond d'un puits de mélasse, notre nom**

- Alysse Opéhi témoigne des conditions de vie des femmes à travers le temps, un obstacle majeur au développement de notre capacité créative dans des domaines traditionnellement masculins tels que les arts. Par ailleurs, de tout temps, les femmes ont dû et doivent encore, dans de nombreux pays, abandonner leur nom en se mariant. C'est ainsi qu'on en vient à être reconnue, non pas pour soi, mais à travers quelqu'un d'autre.

– Je suppose que vous n'avez pas envie de perdre votre nom ?

– Sûrement pas, dit Alice, inquiète<sup>7</sup>.

Comment produire des chefs d'œuvre quand on manque de tous les outils et moyens, quand on ne possède que 0,01 % de toutes les richesses de la planète, quand on nous a interdit pendant des siècles l'accès à la connaissance par les études et les livres ? Par ailleurs, pour nous identifier, de tout temps, nous ne disposons que d'un prénom, souvent Marie et pourquoi pas « Yvette » (!) C'est traditionnellement par son asso-

<sup>7</sup> *Op. cit.*, p. 202.

ciation avec le nom d'un homme qu'une femme peut être « considérée » socialement, c'est le mari ou le conjoint que l'on voit à travers elle. Difficile dans cette « transparence », de se développer une identité propre et de s'affirmer!

Transposons de nouveau.

J'entends encore couramment des gens dire: « Oui mais, avez-vous vraiment les moyens économiques de faire votre indépendance? » Ou encore de la bouche de nos propres dirigeants au Québec: « Le Québec n'a pas les gens compétents pour faire tel ou tel projet, donc on doit aller chercher ailleurs »; et il arrive que ces bolés qu'on va chercher ailleurs soient unilingues anglais en plus! Que voulez-vous? On commence à peine à montrer notre créativité avec le fameux Cirque, la motoneige et Céline, on ne peut prétendre avoir la maturité nécessaire pour se gouverner tout seul, voyons!

Ai-je besoin de parler de notre langue comme outil de différenciation? Notre langue c'est le pendant collectif de notre signature individuelle, c'est le pendant de son nom pour une femme. On doit se battre quotidiennement pour conserver notre différence, non pas parce qu'on la trouve nécessairement supérieure, mais parce que c'est le reflet de notre identité. Pourtant, tant de jeunes et de gens d'affaires n'y tiennent pas tant que ça... C'est triste de ne pas avoir de nom à soi. Verriez-vous un Harper prendre le nom de sa femme et adopter l'espagnol comme langue quotidienne?

### **Scènes: La poussière, une lutte sans fin**

- Elles ont essayé pendant des siècles, dit Alysse Opéhi. Se relayant de génération en génération, elles ont essayé. Elles étaient des milliers d'équipes se relayant le jour et la nuit... La poussière engendre la poussière. Cette lutte est sans fin. Cet univers est clos<sup>8</sup>.

8 Bersianik, Louky, *L'Eugélonne*, Éd hachette littérature, 1979. p. 32.

- Si sept femmes de chambre, armées de sept balais, balayaient cela pendant une demi-année, supposes-tu, s'enquit naïvement le Morse, qu'elles viendraient à bout d'un tel tas de poussière<sup>9</sup>?

Ah quel sujet! Nous ne sommes pas sitôt entrées abruptement dans une maison, que la «maîtresse» des lieux dit: «faites pas attention à la poussière!» C'est à croire que nous sommes nées avec un balai dans les mains! Depuis des générations, nous les femmes tentons de venir à bout de cette tâche «assignée», sans succès. Les réclames ne cessent de nous montrer des femmes armées de toutes sortes de produits et d'instruments, tous aussi prodigieux les uns que les autres pour éliminer la poussière. Ces réclames s'adressent toujours à nous les femmes. Nous y croyons à ces produits, à ces outils (bizarre comme on ne manque pas d'imagination pour nous fournir en produits de nettoyage!), nous les achetons, nous frottons. Comme si c'était la seule chose que nous pouvions conquérir: la poussière!

Transposons encore.

Quel est le parallèle pour le Québec? Récupérer d'année en année, nos impôts envoyés inlassablement à Ottawa, de manière à pouvoir agir sur nos priorités en santé et en éducation plutôt qu'en armement ou en pétrole. C'est comme l'énergie perdue dans tous les doublons et transferts administratifs du Québec à Ottawa: deux taxes, deux impôts, deux rapports, deux bureaux, deux signatures, deux responsables, deux de tout, à refaire sans cesse. Opérations stériles et répétitives qui n'aboutissent qu'à l'abêtissement graduel et à la démobilisation. Plus on est occupé, moins on chiale.

---

<sup>9</sup> Carroll, Lewis, *Op. cit.*, p. 112

### Scènes : La bonne direction, les casseroles et le bébé, la course

La bonne direction<sup>10</sup> : Alysse Opéhi résiste aux stéréotypes sur la fragilité des filles et sur le manque de soutien à leur désir d'exploration. Alice, elle, demande des directions et n'obtient que des réponses absurdes décourageantes ou bêtes qui rendent encore plus difficile l'exploration<sup>11</sup>

- La scène « Les casseroles et le bébé » témoigne du ras le bol souvent éprouvé par les femmes qui doivent conjuguer les multiples activités que leur impose l'exercice de plusieurs rôles à la fois :

[...] la cuisinière se mit à lancer tous les ustensiles<sup>12</sup>

- Dans « La course », Alysse Opéhi se rend compte de l'inégalité des chances entre hommes et femmes lorsqu'il s'agit d'avancement professionnel. Alice de son côté dit :

Ici, voyez-vous, il faut courir de toutes ses forces pour rester à la même place<sup>13</sup>.

La majorité des femmes sur la Terre ont une route toute tracée d'avance et si d'aventure, nous nous risquons vers d'autres sentiers, il n'est pas certain que nous trouverons facilement des guides ; au contraire, on nous montrera plutôt comment réintégrer le rang. La vie familiale et la vie professionnelle nous accaparent et nous essoufflent au point où on a parfois le goût de tout balancer. On court on court et on avance peu ou pas. Globalement, les femmes travaillent souvent davantage que les hommes et retirent moins en compensations : une injustice qui sape la motivation à la longue. Alysse dit :

<sup>10</sup> Bersianik, Louky, *op. cit.*, p. 32.

<sup>11</sup> Carroll, Lewis, *op. cit.*, p. 195.

<sup>12</sup> Carroll, Lewis, *op. cit.*, p. 76-77.

<sup>13</sup> Carroll, Lewis, *op. cit.*, p. 190.

Il faudrait faire nous-mêmes nos propres lois, Il faudrait inventer nos propres règles du jeu. Et alors, nous aussi nous aurions des chances de gagner<sup>14</sup>.

Transposons.

Les dernières élections fédérales démontrent bien que la population du Québec est prête à aller dans toute direction, du moment que ça change. Changer quoi ? Le mal de place ? Des lois sont adoptées à Ottawa sans égard à nos valeurs. Au fédéral, nos impôts sont consacrés à des dépenses militaires alors que l'on voudrait investir dans l'éducation ou la santé. Sur le plan national, il faudrait aussi suivre la réflexion d'Alysse et faire nos propres lois. Pour cela il faut s'émanciper comme peuple.

Je termine ici mon tour des anti-merveilles. Je les trouve toujours d'actualité au regard de la condition des femmes, au Québec et dans le monde et je crois que les obstacles à la liberté, à l'émancipation des femmes et à leur créativité, sont de même nature que les obstacles à la libération du Québec. Elles sont le résultat non seulement d'un système patriarcal, mais foncièrement d'un système de domination dont les oppressions se manifestent à travers la condition des femmes, lesquelles composent plus de la moitié de la population de l'humanité et la moitié de la population travaillante au Québec, de même qu'à travers les conditions de vie de toutes les minorités.

Travailler à contourner ces obstacles, à libérer ces freins ne devrait-il pas être notre priorité ? Cependant une libération ne va pas sans l'autre :

Faudra-t-il attendre d'en avoir fini avec la question nationale, la question des inégalités sociales, la question amérindienne, la question raciste, pour se pencher enfin sur la

14 Bersianik, Louky, *op. cit.*, p. 33.

première question de toutes, celle que nous vivons tous et toutes dès notre premier souffle: la question des rapports de domination hommes/femmes?<sup>15</sup>

Fille ou garçon

Fleur ou fruit

Peu importe l'habit

Pourvu qu'en naissant

Je sois l'océan<sup>16</sup>



15 Élane Audet in site Sisyphé «Des poètes québécoises et la question nationale» 23 janvier 2012.

16 Louky Bersianik, *Maternative*, Montréal, VLB, 1980.

## LE DON VITAL DE LOUKY À SA PROCHAINE

J'ai hésité longtemps sur la forme que prendrait ce premier écrit que tu ne liras pas. À chaque phrase, il me fallait franchir des couches et des couches de nostalgie et de tristesse. Comme j'ai déjà écrit plusieurs textes sur tes livres, j'ai finalement décidé de t'écrire une lettre que j'enverrai dans «les nuages, ces merveilleux nuages où notre mémoire se meut en quête d'éclaircies et dans l'espoir que le soleil y fera des trouées spectaculaires<sup>1</sup>.»

Je mettrai mes mots dans tes mots et tu mettras tes mots dans les miens. De cette façon, nos vies resteront enlacées dans la mémoire infinie du temps.

Même si je ressens un manque gigantesque en moi depuis ta mort, je constate cependant l'héritage inestimable que tu m'as laissé ainsi qu'aux femmes et à l'humanité entière. Le titre du présent écrit s'est imposé de lui-même avec cette idée majeure du don que ton œuvre constituait pour la culture universelle. J'ai choisi le mot «prochaine», au lieu de «semblable», «suivante» ou «compatible», parce qu'il marque à la fois l'altérité et le futur.

---

\* Élaine Audet poète et essayiste, est co-éditrice du site et des éditions Sisyphé. Sa plus récente publication : *Sel et sang de la mémoire*, poésie (éd. Sisyphé, 2009).

<sup>1</sup> Louky Bersianik, *La main tranchante du symbole*, Montréal, Remue-ménage, 1990, p. 189.

Tu nous as, je crois, d'abord légué la force, le désir d'être libres, la confiance en nos capacités, la joie, la fierté, la «soeurénité», en nous offrant *L'Euguélienne* en 1976. C'est dans cette bonne nouvelle, cet évangile mécréant, où tu mets à nu, avec le scalpel d'un humour caustique et jubilatoire, le sexisme dans tous ses états, la misogynie paternaliste, violente et sûre de son bon droit, dans cette œuvre-là que tu utilises à la fin pour la première fois ce néologisme et concept inspirant de «puissance *gynile*»: «Et moi qui suis *gynile*, je viens vers lui qui est viril<sup>2</sup>.»

Voilà, le mot *gynile* est lâché. Tu avais compris depuis longtemps que la féminité n'avait jamais été l'équivalent de la virilité, mais son piédestal, son tremplin, son faire-valoir ou son paillason. D'un seul mot, tu venais de balayer les stéréotypes péjoratifs et mélioratifs attribués aux deux sexes, si solidement incrustés dans notre conscience, notre inconscient et toute la culture à ce jour. Tu savais qu'il y avait toujours eu des femmes créatrices, artistes, philosophes, poètes, inventrices et qu'elles se montraient audacieuses, courageuses, volontaires et possédaient toutes ces qualités attribuées généralement aux seuls hommes depuis plus de trente siècles.

Tu as senti que tu venais de faire une percée importante dans le roc immuable de la pensée patriarcale. Grâce à un néologisme, comme tu les affectionnais, qui coulait patiemment le féminin dans la langue à la façon d'une révolution souterraine. Tu avais compris depuis longtemps qu'il fallait déloger la féminité avec toutes ses chaînes déguisées en atours aguicheurs et séductions futiles. Seule la *gynilité* saurait faire face et tenir tête à la virilité, au point peut-être de rendre enfin l'amour possible. Tu retournas trois ans le concept sur ta langue avant d'y revenir et de l'afficher fièrement en 1979 dans le Calendrier des éditions du remue-ménage.

2 Louky Bersianik, *L'Euguélienne*, Montréal, éd. La Presse, 1976, p. 388-389.

La «FÉMINITÉ», ce mot tendancieux [et ambigu], voire péjoratif pour plusieurs [...], tout chargé qu'il soit de ses mystères vrais ou faux, ne fait pas le poids avec son homologue masculin, parce qu'il n'inclut pas du tout la puissance sexuelle des femmes, leur énergie, leur force, leur courage, leur vigueur, leur hardiesse, leur audace, leur noblesse, etc., comme le fait si abondamment le mot «VIRILITÉ» pour les hommes.

Voilà pourquoi [...] il faut garder en mémoire la «GYNILITÉ» des femmes, qui est leur identité féminine reconnue, leur féminité observée de l'intérieur et non imposée de l'extérieur par les hommes, leur spécificité féminine et humaine sans référence à la masculinité<sup>3</sup>.

Un mot de huit lettres bien ficelé comme un paquet de dynamite, comme la marée qui part à l'assaut du désert. Personne ne s'y est trompé à l'époque, on a parlé de féministes enragées et d'idéologues étrangères à la vraie littérature. Comme une meute ils seront à tes trousses jusqu'après ta mort, cherchant à effacer tes traces avec leur langue efficace ou un simple silence. Pourquoi n'as-tu jamais été reconnue à la mesure de ton immense talent? Toi, qui as fait œuvre d'humaniste, à l'égal de Gaston Miron et de Michel Tremblay qui ont, comme toi pour les femmes, proclamé haut et fort la fierté de s'appartenir comme peuple et comme humain, quelle que soit notre identité sexuelle. C'est peu dire que de te reconnaître sorcière et voyante. Tu es poète dans toute la force enracinée du terme.

Celle qui a un bâillon gravé sur sa tombe: pas besoin des mots, le soin des morts, ni de son nom ni d'épithaphe. Même pas de *ci-gît*. En quoi serait-ce utile: gît le cœur gît le corps muets. Est-ce assez dire que d'un bâillon<sup>4</sup>.

<sup>3</sup> *La main tranchante du symbole*, p. 249.

<sup>4</sup> Louky Bersianik, *Le pique-nique sur l'Acropole*, Montréal, L'Hexagone/Typo, 1979/1992, p. 29.

Mais trop tard, la terre avait tremblé comme les mots enfouis, rien ne pourrait plus arrêter l'irruption sauvage de la conscience. Il ne s'agissait pas, pour toi, d'aller dans le sens contraire du patriarcat, mais de rompre avec lui.

De ces géantes de marbre se couvrant de chair et de sang sous l'impulsion de quelques femmes contemporaines, j'ai fait surgir de Terribles Vivantes douées de souffle et de poésie, qui se sont mises en marche un beau matin pour ne plus jamais s'arrêter.

C'est ainsi qu'avec mille autres gestes imaginaires, s'accomplit l'émergence de celle qui, hier encore aux prises avec une *féminité* de commande, récupère l'usage de sa liberté et devient *gynile*<sup>5</sup>.

C'est ainsi qu'en 1979, dans *Le pique-nique sur l'Acropole*, tu as réécrit au féminin, *Le banquet* de Platon, auquel on n'avait pas convié les femmes. Contrairement au banquet gastronomique des philosophes, les convives contemporaines ne peuvent se payer que des sandwiches, le plein air et le sol dur. Avec une intuition géniale, tu remplaces la rhétorique masculine sur l'amour par des dits de femmes sur leur sexualité et sur tout ce qui les unit.

Ta pensée s'élabore en termes de lignée des mères, d'arbre *gynile*. Un « arbre de pertinence » inédit. La question fondamentale que tu poses et nous poses, c'est : « Comment naître femme (dans le sens mélioratif du mot) et ne pas le devenir (dans le sens péjoratif)<sup>6</sup> ? » Pour toi, « donner la vie n'est pas une valeur patriarcale. En soi, ce n'est ni bon ni mauvais, mais ça nous appartient. Comme un droit et non un devoir<sup>7</sup> ».

5 *La main tranchante du symbole*, p. 232.

6 *Ibid.*, p. 225.

7 *Ibid.*, p. 229.

Tu n'as cessé de proposer le seul changement qui peut ouvrir la voie à une véritable révolution sociale, politique et culturelle, soit la remise en question des stéréotypes sexuels et la suppression des rapports de domination homme/femme. Le silence qui, avant et après ta mort, s'est abattu sur ta vie et ton oeuvre montre à quel point ton radicalisme, cette façon de prendre les choses par la racine, a ébranlé les colonnes du pouvoir masculin qui tente de te museler à jamais.

La mémoire a toujours été l'un des thèmes importants de ton oeuvre, que tu as toujours lié à celui de la puissance *gynile* que tu voulais communiquer aux femmes pour les réveiller du long sommeil qu'on leur a imposé. En 1980, tu te demandes combien de temps encore, nous les femmes, devrions vivre et mourir comme des somnambules :

l'une derrière l'autre à travers l'histoire sans regarder où nous mettons le pied. Les pas de l'une dans les pas de l'autre, comme si une seule d'entre nous était passée<sup>8</sup>.

Seule l'acquisition de ce que tu appelles «la mémoire du futur» pourrait nous permettre de vaincre enfin le patriarcat, de retrouver notre force passée, et d'investir notre présent d'une puissance *gynile* libératrice. Plutôt que de s'inspirer du passé où les hommes ont de tout temps infériorisé les femmes, tu les invites à projeter l'image de ce qu'elles veulent dans le futur et de s'en inspirer pour agir et transformer leurs conditions de vie présentes.

Je pense que le rôle primordial accordé à la mémoire dans toute ton oeuvre vient de très loin dans ta vie, de ce «troubli» qui t'a inspiré *Permafrost*, ce roman bouleversant, et qui t'a permis de vivre dans ta chair et ton esprit ce que les femmes,

<sup>8</sup> Louky Bersianik, *Les agénésies du vieux monde*, Montréal, L'Intégrale éditrice, 1982, p. 6.

oubliées, biffées, exclues, ont vécu pendant des siècles. De trouver en toi cette puissance *gynile* qui te permettrait non seulement de survivre, mais de la transmettre à toutes les femmes, comme le don le plus précieux: l'appartenance, la liberté. Car, pour toi: « Il n'y a qu'une souffrance, une seule, il n'en existe aucune autre qui lui soit comparable. C'est de ne pas être libre de disposer de soi-même!<sup>9</sup> »

### La mémoire de l'oubli

Je me souviendrai toujours de ce soir où tu m'as ramenée chez moi après une soirée chez une amie et que, restées dans la voiture à converser, tu m'as raconté comment tes parents t'avaient oubliée au pensionnat pendant le congé de Noël et du Nouvel An. Ayant vécu le pensionnat, je pouvais m'imaginer la peine incommensurable, le doute et la peur que tu avais ressentie. Huit ans plus tard, en 1997, tu couleras cette douleur dans l'écriture de *Permafrost*.

Puisant à même une indicible peine d'enfance, ton écriture est admirable, poignante, déchirante. Pour trouver « les mots pour le dire », il fallait à la fois le réalisme poétique des premières et des dernières pages, l'imaginaire efficace de la petite fille esseulée qui écrit déjà dans sa tête, la réflexion sensible de l'écrivaine et sa vision du futur antérieur, d'une mémoire qui pourrait te projeter dans l'espoir. Il fallait dire l'indicible.

Sylvanie Penn sentit quelque chose comme du beurre de plomb lui couler entre les omoplates et lui figer les ailes, une substance épaisse et lourde qui allait pénétrer toutes ses fibres et, très vite, remplacer la chair fine de son corps de six ans et demi. [...] Du coup, un beau matin, elle aurait un coeur au beurre noir<sup>10</sup>.

9 *L'Eugélonne*, p. 19.

10 Louky Bersianik, *Permafrost*, Montréal, Leméac, 1997, p. 25.

Pour toi, dès le départ, il y a eu *l'inenfance*: «C'était presque rien, un tout petit incident et l'enfant a basculé. Ça ne prend qu'un instant. Une seconde, quelques jours, le retrait radical de l'amour et voilà l'enfant jeté hors de la vie pour toute la vie<sup>11</sup>.» Il fallait pour sortir les mots de l'étau où ils étaient enchâssés depuis si longtemps, retrouver l'inspiration et la qualité vibrante d'écriture que tu avais déployée dans ton œuvre poétique, notamment dans *Axes et eau* où déjà tu avais élaboré le personnage de Sylvanie Penn, déjà présente dans *L'Euguélienne*, et le Squonk, cet animal légendaire qui se dissout dans ses larmes.

Ainsi, comme tu l'écris dans *Permafrost*, tu as eu l'impression indélébile d'habiter «un non-lieu, située nulle part sur cette planète», de te trouver «enterrée vivante dans un couvent comme une vieille de six ans qu'on balance dans un trou au cimetière<sup>12</sup>». De devenir «la prisonnière d'un cachot qui était [t]a propre chair<sup>13</sup>». Comment ne pas voir dans cette description de l'exclusion une métaphore éclatante de la condition des femmes, dénoncée brillamment par Virginia Woolf, que tu aimais tant, dans *Une chambre à soi ?* Comme si le destin avait voulu que tu vives et portes en toi le sort des femmes soumises à la loi implacable de la division sexuelle, condamnant le sexe féminin à l'inexistence, à l'invisibilité.

OUBLIÉE! Personne ne se souvenait qu'elle avait déjà existé. On avait tout simplement oublié qu'elle vivait quelque part. [...] Elle se mit à tomber, tomber, tomber. Prise d'une frayeur absolue, elle n'en finissait plus de tomber, attirée par le néant comme si elle rebroussait chemin jusqu'avant son existence, jusqu'au fin fond d'un trou d'Oubli où elle n'était plus que la cloche bruyante d'un passeur complice qui la laissait sur la rive de nulle part<sup>14</sup>.

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 48.

Après la parution sur le site [sisyphe.org](http://sisyphe.org), comme chaque année à cette date, de ton poème sur le massacre misogyne de 14 jeunes femmes le 6 décembre 1989, tu m'as confié, dans un courriel quelques jours seulement avant ta mort, ressentir cette sensation de tomber sans fin :

ET LA CHUTE INTERMINABLE. [...] Je ressens cette chute comme si elle se produisait en moi. Surtout à l'approche du 6 décembre. Interminablement. Je crois que je ressentais aussi le meurtre à l'intérieur de moi... C'était terrifiant !

### **Le mystère d'Hégésio**

C'est probablement à ton retour de Grèce que nous avons passé des heures à rêver sur une des plus belles stèles du cimetière de Kerameikos à Athènes, celle d'Hégésio, fille de Proxénos, dont on fait remonter l'existence au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Ce monument funéraire représente une jeune femme, de profil, sortant un objet (impossible à identifier) d'un coffret que lui tend une femme. Pour les archéologues, les regards des deux femmes se croisent en diagonale, mais n'expriment que vide et mélancolie.



Il nous semblait, quant à nous, que les regards des deux femmes convergeaient vers l'objet mystérieux, tenu par Hégésio, entre le pouce et l'index. Un anneau? Une alliance scellant le lien de «soeurénité» entre ces deux femmes, qu'il soit filial, amical, amoureux ou domestique? Un passage de ce beau poème «L'anneau d'hier», écrit sur ton enfance rue Lanaudière, «entre une héroïne biblique et la République française deux belles plantes nommées Rachel et Marianne», pourrait le donner à penser :

L'anneau glissé dans ma paume par une pieuse grand-mère  
 personne n'a deviné pourquoi j'ai joué toute seule au jeu du  
 refus quand j'ai laissé choir sur les passants l'alliance dont  
 elle avait cru sceller mes doigts de pluie<sup>15</sup>.

Que pouvait bien tenir en suspens et tendre Hégésio à sa fille, à sa sœur, à son amie, à son amante, à sa servante, à sa suivante? Dans la dédicace de la reproduction de cette stèle que tu m'as offerte en 1992, tu as écrit : «Pour la continuité de ce geste qui tient en suspens tout notre espoir.» J'aime croire que c'est l'espoir d'une vie libre d'entraves qu'elle veut offrir à sa compagne. L'alliance qui scellera la fin de l'utopie pour celles qui ont eu le malheur de naître femmes dans un monde fait par les hommes pour les hommes. Dans ton magnifique recueil de poèmes *Kerameikos*, tu conclus : «Mais ta main demeurée en suspens Hégésio détient le secret des offrandes réservées aux générations futures<sup>16</sup>».

Aujourd'hui, où tu nous as quittées, comment ne pas nous demander ce que toi-même tu tends à ta prochaine dans cette épitaphe littéraire, si passionnément et patiemment édifiée au cours de ta vie? Comme à propos d'Hégésio, on pourrait apporter plusieurs réponses à cette question. En ce qui me concerne, je pense que ce que tu as voulu trans-

15 Louky Bersianik, *L'anneau d'hier*, Montréal, Estuaire, 1994.

16 Louky Bersianik, *Kerameikos*, Montréal, Noroît, 1987, (non paginé).

Pour ma Liame d'eau,  
 pour la continuité de ce  
 geste j'ai tenu - en son temps  
 Ton héritage  
 Bonne année 1992

mettre à tes « terribles survivantes<sup>17</sup> », c'est la confiance dans l'énergie créatrice *gynile*, que nous portons toutes en nous, mais que l'ordre patriarcal a bâillonnée, marginalisée, occultée, ridiculisée, bafouée, parfois brûlée, et que ceux qui se prétendaient les hommes de nos vies ont volée ou plagiée à travers les siècles.

J'appelle Capitalistes de l'Espèce ceux qui, sous le nom d'Hommes, ont capitalisé l'énergie créatrice de l'espèce humaine et l'ont canalisée à leur profit, laissant croupir à des tâches de servitude la moitié femelle et pourtant créatrice de l'Humanité, et exploitant la force de travail de l'autre moitié elle-même créatrice<sup>18</sup>.

Dans *Kerameikos*, tu joins ta voix à celle d'Hégésio pour annoncer la fin de la pire malédiction qui frappe encore les

17 Mot de Louise Poisson.

18 *L'Eugélonne*, p. 376.

femmes, étouffées et pornographiées par les critères futiles et figés de la féminité, celle de « ne pas s'appartenir » :

tu deviens soudain le visible de la voix  
au cimetière contemporain des crépuscules  
ne dis plus qu'un corps ne peut se dissoudre dans ses larmes  
attends

*j'ai presque oublié le goût de la peur*<sup>19</sup>.

À l'instar des pique-niqueuses de l'Acropole et de l'Eugé-  
lionne, une géante à ton image, qui refusent de continuer à  
soutenir les colonnes du patriarcat, tu nous invites à en finir  
avec ce « non-lieu provisoire » qu'est la *gynilité* et de nous en  
faire une identité irréductible. Tel est, selon moi, le précieux  
héritage que tu nous as légué, cette « mémoire du futur »  
qui te gardera à jamais vivante, mon amie, ma complice, ma  
compatible. □

---

19 *Kerameikos* (non paginé).

Colette Beauchamp\*

## L'EUGUÉLIONNE, UN IMMENSE REMOUS SOCIAL

*L'Euguélionne* n'est que le premier jalon de l'œuvre de Louky Bersianik, l'un des grands noms de notre littérature et une écrivaine qui a manié avec une égale maîtrise et une égale richesse d'écriture le roman, l'essai et la poésie. Mais quel jalon!

Il me paraît intéressant avec le recul du temps et pour en saisir toute la portée de replacer dans son contexte social et politique la parution en 1976 de *L'Euguélionne*, premier livre féministe québécois, mais aussi œuvre magistrale en soi. Paraîtront l'année suivante *L'Amer* de Nicole Brossard, *Retailles* de Denise Boucher et Madeleine Gagnon et *Bloody Mary* de France Théoret.

Le début des années 70 voit naître au Québec ce nouveau féminisme qui ne se contente plus de revendiquer l'égalité avec les hommes, mais qui ouvre tout grand les yeux sur l'oppression spécifique faite aux femmes, entraîne une remise en question en profondeur et incisive de tous les aspects de leur vie et questionne différemment le monde dans lequel nous vivons. Ce nouveau féminisme se manifeste d'abord aux États-Unis pour gagner rapidement les autres pays industrialisés. De jeunes Américaines, dont

---

\* Colette Beauchamp, journaliste, écrivaine et auteure des ouvrages *Le Silence des médias*, *Judith Jasmin, de feu et de flamme* et *Du Québec à Kaboul. Lettres à une femme afghane*.

l'initiation politique s'est faite dans le mouvement pour les droits civiques des Noirs et la contestation contre la guerre du Vietnam, commencent à se demander pourquoi elles luttent pour la libération des autres alors qu'elles vivent elles-mêmes une oppression spécifique en tant que femmes. En France, il y a eu Mai 68.

Au Québec, nous avons connu la Crise d'octobre 70, *la Loi des mesures de guerre*, l'arrestation sauvage et sans mandat en pleine nuit et l'emprisonnement de plus de 400 hommes et femmes dont nombre de figures connues du milieu culturel et syndical comme Pauline Julien et Michel Chartrand et des soldats partout dans les rues. Dans les années qui suivent, nous sommes en pleine période de libération nationale et de contestation sociale: luttes syndicales, activités de groupes d'allégeance socialiste et d'allégeance marxiste, création de mouvements populaires et de comités de citoyens.

Ici aussi, de jeunes femmes qui militent dans ces divers groupes vont commencer à prendre conscience de leur propre aliénation. 1971, les premières analyses des théoriciennes américaines et françaises de ce nouveau féminisme arrivent dans nos librairies. Chez Renaud-Bray, qui n'est pas encore un supermarché du livre et que je fréquente régulièrement, un des libraires me conseille un ouvrage intitulé *La politique du mâle* en me disant «Ça va vous intéresser». Analysant la culture occidentale à travers les grands noms de la littérature occidentale, l'auteure, une Américaine du nom de Kate Millet, démontre que le rapport fondamental du pouvoir dans la société est celui de la domination des hommes sur les femmes. Pour la première fois de ma vie, quelqu'un et une femme exprime le profond malaise que j'ai ressenti je ne sais combien de fois en lisant ces auteurs et que je ne savais pas nommer. J'avais lu *Le deuxième sexe* de Simone de Beauvoir à 20 ans, mais *La politique du mâle* c'est autre chose,

plus près de moi et de ma vie. Kate Millet se dit féministe radicale, affirmant retourner à la racine des choses et le mot radical ne se voulant pas un synonyme d'action radicale et violente comme les médias l'interpréteront trop souvent par la suite. Le mot fait sens et ne me fait pas peur.

Puis, je lis le numéro spécial de juillet-octobre 1970 de la revue française *Partisans* intitulé «Libération des femmes Année Zéro». Ce numéro de 245 pages contient des articles de féministes radicales et marxistes. Elles questionnent tout : le rapport au corps, les mythes sur la sexualité féminine, la maternité, l'avortement toujours considéré partout comme un crime, le viol, le travail domestique invisible et non rémunéré jusqu'à la culture et le savoir constitué. J'y apprend aussi que depuis deux ans, comme aux États-Unis, dans plusieurs pays d'Europe occidentale – l'Angleterre, la Hollande, le Danemark, la Suède, l'Allemagne et l'Italie – des groupes de femmes se sont spontanément formés pour cerner l'étendue de leur oppression, les possibilités de changement et les moyens de lutte, des groupes qui se nomment des «groupes de prise de conscience». Ce qui est nouveau aussi, les nouvelles féministes se questionnent à partir de leurs propres expériences de vie et c'est ainsi que naît l'idée que «le privé est politique», avançant que c'est dans la vie privée que commence le travail de déconstruction des rapports de domination.

1971, au Québec, Le Front de libération des femmes lance le slogan *Québécoises deboutte!* qu'il fait suivre de près par un second *Pas de libération nationale sans libération des femmes et pas de libération des femmes sans libération nationale!* Il y a malaise et débat chez les féministes de nouvelle mouture à savoir à laquelle des deux donner priorité. Le FLF, qui ne comptera jamais plus de 60 membres et se dissoudra en 1974, publiera dès 1972 huit numéros de sa revue *Québécoises*

*deboutte!* qui comptera 2000 abonnées. Naissent bientôt le Comité de lutte pour l'avortement et la contraception libres et gratuits qui a pour slogan «Nous aurons les enfants que nous voulons», le Centre des femmes, le Centre de santé des femmes et le Centre d'aide aux victimes de viol. En 1973, c'est la création de comités de la condition féminine dans deux grandes centrales syndicales la CSN (Centrale des syndicats nationaux) et la CEQ (Corporation des enseignants du Québec) de même que la création au Québec du Conseil du statut de la femme et à Ottawa, du Conseil consultatif canadien de la situation de la femme. La même année, la cinéaste Anne-Claire Poirier commence la production à l'Office national du film de la série *En tant que femmes* qui offre l'occasion à des réalisatrices de s'exprimer différemment: films sur les garderies, les stéréotypes, l'avortement, les femmes au foyer. Du jamais vu sur les écrans et sur les plateaux de tournage. 1975 est décrétée par l'ONU l'Année internationale de la femme. La rencontre internationale des écrivains a pour thème cette année-là «La femme et l'écriture» et la première librairie des femmes ouvre ses portes dans un petit local sur Rachel Est, à Montréal.

Que fait Louky Bersianik pendant ce temps? Elle est en pleine écriture de son premier roman, *L'Euguélienne*, une œuvre de longue haleine à laquelle elle réfléchissait et travaillait depuis longtemps. Quand le livre paraît en février 1976, je suis éblouie! Le personnage central du roman, cette extraterrestre «venue sur terre à la recherche de sa planète positive et d'un mâle de son espèce» me fait sourire dès le début. Pas besoin d'avoir lu les grands noms de la littérature masculine ni de s'astreindre à lire les ouvrages féministes théoriques pour se reconnaître, être subjuguée par ce regard de femme qui nous montre le monde autrement – tel qu'il est réellement, mais aussi tel qu'il pourrait être, et être fascinée par la façon qu'a cette romancière de dire les choses,

entremêlant humour vif et féroce, colère, tendresse et poésie dans un foisonnement de couleurs et de sonorités.

L'auteure y trace un bilan impitoyable des rouages de l'oppression subie par les femmes à travers les siècles. Cela pourrait être indigeste. Cela pourrait nous déprimer et nous abattre. Mais non. «C'était jouissif et terriblement inspirant<sup>1</sup>» comme l'écrivait la rédactrice en chef du quotidien *Le Devoir* Josée Boileau, la seule dans les médias à souligner au décès de l'écrivaine son apport à la littérature et à l'histoire du Québec. Je sors de la lecture de *L'Euguélienne* galvanisée et me sentant fière et sans complexes d'être femme. Cette Euguélienne m'a délivré un passeport qui me donne le droit d'exister et de refaire le monde à ma façon.

Je ne connais pas personnellement à ce moment-là Lucille Durand, mais je sais qui elle est. Nous nous sommes croisées quelques fois. Mais je ne sais pas qui est Louky Bersianik et je ne sais pas encore que c'est la même. Je connais bien le milieu culturel et médiatique montréalais et je n'y ai jamais entendu ce nom. Qui est cette Québécoise en avance sur toutes les féministes américaines et françaises que je lis depuis cinq ans? D'où lui viennent l'ampleur de sa vision des choses, cet imaginaire fulgurant et joyeux, cette conscience, cette érudition, ces connaissances et cette compréhension du monde et le souffle de cette fresque imposante de la condition des femmes? Alors que nous en sommes encore, ailleurs comme ici, à faire le tour du carcan qui nous enferme, elle, elle l'a complètement ouvert et défait et avec tant d'intelligence! Cette femme accomplit tout avant les autres. Elle a l'audace de s'approprier et de féminiser la langue et de nommer le féminin avec de nouveaux mots qui font sens et dureront parce qu'ils reposent sur une évidente

---

<sup>1</sup> Josée Boileau, «Louky Bersianik – Sortir de l'oubli», *Le Devoir*, Montréal, 6 décembre 2011

connaissance approfondie de l'étymologie de la langue française et elle est la première à le faire dans quelle que langue que ce soit! Cette écrivaine incroyable est-elle de la ville de Québec ou d'une autre région ou encore avec ce nom curieux nous vient-elle d'ailleurs, d'un autre pays où elle aurait acquis pareil bagage?

Le génie de Louky Bersianik aura été de choisir la fiction comme véhicule de son analyse féministe radicale lui enlevant tout aspect didactique, de jouer de l'imaginaire pour créer le personnage de cette extra-terrestre qui lui donne une grande liberté de discours et d'user d'une langue fougueuse et enlevante pour mettre cette analyse à la portée de toutes et de tous. À la parution du roman, ce sera le succès immédiat, tirage après tirage. Les Québécoises ne s'y tromperont pas. C'est par dizaines de milliers qu'elles feront fête à *L'Euguélienne*.

Louky Bersianik n'aurait pu écrire cet ouvrage autrement parce que cette érudite est avant tout une écrivaine d'un immense talent. Elle a dit avoir su dès l'âge de six ans, peut-être avant, qu'elle était venue sur terre pour écrire. Pour notre chance et notre bonheur, comme femmes de la Terre, mais aussi comme humanité, elle est tombée en même temps dans la conscience d'être femme et en a fait une potion magique.

Il est bien évident aujourd'hui que si l'oeuvre d'envergure et le joyau d'écriture qu'est *L'Euguélienne* avait été publiée aux États-Unis sous la plume d'une Américaine ou en France sous celle d'une Française, les dizaines de milliers d'exemplaires se seraient transformés en millions dès sa parution sans compter les traductions dans on ne sait combien de langues et le reste de l'oeuvre aurait suivi.

Ce sont sa grande passion pour l'écriture et son engagement féministe, indissociables l'un de l'autre chez Louky Bersianik, qui l'ont soutenue dans son œuvre jusqu'au bout. Elle l'a encore dit de si jolie façon en 2006 en réponse à l'hommage que lui ont rendu amis et amies dans le cadre du Festival international des femmes de Montréal à l'occasion du 30<sup>e</sup> anniversaire de *L'Euguelionne*. « S'il [mon cœur] se bonifie comme un grand vin millésimé, c'est qu'il a la chance de poursuivre sa grande passion, l'écriture » et plus loin « Mon cœur est de plus en plus féministe, c'est son titre de gloire<sup>2</sup>. »

Il lui aura quand même fallu beaucoup de courage pour poursuivre son œuvre n'ayant jamais bénéficié de la notoriété internationale ni des moyens financiers qui l'accompagnent et qui permettent à une écrivaine non seulement de se consacrer entièrement à son œuvre à l'abri des soucis, mais aussi de s'offrir les outils et le personnel de recherche et d'assistance dont elle a besoin. Plus souvent qu'à son tour, elle devra suspendre l'écriture de son œuvre pour le travail alimentaire.

Il me revient en tête un moment particulier où j'ai vu cette battante, qui a toujours relevé la tête avec un tel amour de la vie malgré les obstacles et les difficultés, blessée au cœur par le silence médiatique qui entourait son œuvre. Parfois, trop, c'est vraiment trop.

Nous sommes à la fin des années 1980 ou au début des années 1990. Nous allons passer toutes les deux un week-end à Ottawa, invitées à animer des ateliers à une assemblée générale annuelle du Conseil consultatif canadien de la situation de la femme. Nous décidons de faire l'aller-retour en train. L'aller est joyeux et le week-end intéressant et sti-

---

2 Louky Bersianik, « Mon cœur est de plus en plus féministe ». Lu par l'auteure au studio-théâtre de la Place des Arts, à Montréal, le 11 août 2006. Mis en ligne dans Sisyph.org. le 1<sup>er</sup> septembre 2006.

mulant. Le retour le dimanche sera différent. Je me retrouve devant une écrivaine profondément heurtée. Un quotidien, *La Presse* ou *Le Devoir*, a publié une liste des romans et une liste des essais importants publiés au Québec au cours des 20 ou 25 dernières années. *L'Euguélienne* n'apparaît ni dans l'une ni dans l'autre et Louky me dit: «S'ils ne veulent pas le considérer comme un roman, ils auraient au moins pu le mettre dans les essais».

Je n'ai pas devant moi une auteure qui s'accroche à son premier livre. Louky Bersianik ne s'est pas arrêtée là. C'est une écrivaine accomplie. Elle a publié depuis un deuxième roman fabuleux *Le pique-nique sur l'Acropole*, quatre recueils de poésie – *Maternative*, *Au beau milieu de moi*, *Axes et eau* et *Kerameikos* ainsi que l'essai *Les agénésies du vieux monde*. Surtout, à travers ces ouvrages, elle a continué de nous offrir de splendides textes et de nous étonner et nous ravir, par son érudition, sa puissance créatrice, son imaginaire débordant et son travail inlassable sur la langue, tout en fouillant de nouvelles avenues du féminin. C'est pour ça que sa frustration et sa peine sont si vives aujourd'hui.

Comment a-t-on pu oublier dans ces listes le best-seller et le succès de librairie qu'a été *L'Euguélienne* et le roman d'une écrivaine qui a maintenant à son compte une œuvre importante? De voir Louky ainsi heurtée m'est insoutenable. Je sais bien que la non-reconnaissance de l'œuvre de création est négation de l'artiste, qu'il n'y a rien de pire que d'être niée et que cela peut briser les plus braves et les plus solides. Mais comme ex-journaliste qui connaît bien mon ex-milieu professionnel, je ne suis pas surprise de ce qui lui arrive et je devine que l'étiquette féministe et possiblement plus encore la pratique féministe de Louky qui ne cesse de fouiller avec aplomb la racine des choses sont la cause de cet oubli fait sciemment ou par indifférence ou négligence ou...

Je m'emploie pendant le reste du trajet à tenter de cautériser sa blessure. Je lui souligne qu'elle est l'une de celles qui ont le plus sûrement ébranlé à sa base même l'édifice du pouvoir patriarcal et que c'est là faire œuvre politique capitale et je lui demande: «Es-tu capable de mettre ton féminisme de côté?» Je connais la réponse. Notre féminisme fait aussi intimement partie de nous que le souffle de notre respiration. J'essaie simplement en lui posant cette question de la ramener aux raisons pour lesquelles elle écrit. Elle sait qui elle est, elle sait l'œuvre qu'elle veut construire et qu'elle construit, pourquoi elle le fait et pourquoi elle pratique la transgression. Elle n'a pas besoin de moi pour le lui dire. Mais certains jours, quand c'est trop dur et que le cœur fait mal, ça peut faire du bien de se le faire rappeler.

Quand Louky Bersianik nous a donné *L'Euguélienne*, elle nous a offert un joyau qui brillait de mille feux et sur toutes ses facettes. Nous ne savions pas alors qu'il n'était que le premier de la riche collection que cette grande romancière et poète nous laisse en héritage, un héritage précieux qu'il importe de garder vivant pour les générations futures. □

Marie-Claire Blais\*

**LOUKY BERSIANIK**

Nous avons perdu, avec la disparition de Louky Bersianik, pas seulement une femme écrivain, poète, d'une exceptionnelle sensibilité aux temps modernes, bouleversés, que nous traversons, mais un écrivain et son langage, le renouveau de ce langage que représentait l'œuvre de Louky Bersianik, dans toute sa passion lyrique et révoltée. Et c'est là la tristesse d'une si douloureuse disparition, car soudain nos écrivains, nos poètes, sont-ils absents, disparus, meurent-ils brusquement, que nous n'entendons plus parler d'eux, c'est à peine si nous entendons encore leurs voix, ces voix que nous ne savons pas préserver, conserver, comme si nous refusions désormais de les entendre. Et pourtant, ils étaient là, il y a peu de temps, ces écrivains et leurs livres, que nous avons trop vite rangés parmi les disparus, sans comprendre que leurs livres ne pouvaient pas mourir avec eux, que l'écriture n'est pas éphémère, ces livres, romans, poèmes, essais, auxquels ils avaient tant travaillé, non pour un précaire présent pendant lequel ils furent si peu appréciés, mais justement pour un temps plus durable, celui de leur avenir, de l'avenir de leurs lecteurs qui souvent mettaient beaucoup de temps à naître à cette forme d'art si rigoureuse qu'est l'écriture, la littérature. Quand lisons-nous encore ces écrivains disparus

---

\* Écrivaine. L'œuvre de Marie-Claire Blais compte près de trente titres. Œuvre plusieurs fois récompensée notamment par les prestigieux prix Athanase-David et Gilles-Corbeil.

trop tôt, chacun d'eux avec sa propre voix, son propre chant incantatoire, quand les lisons-nous, quand pouvons-nous trouver encore leurs livres en librairie et chez nos éditeurs, pensons-nous parfois aux livres importants de ces auteurs, Jean Basile, Jean-Ethier Blais, Gilbert LaRocque, Michel Beaulieu, Claire de Lamirande, Michèle Mailhot, Hélène Ouvrard, et la liste serait longue, car chaque année s'éteint l'une de ces voix de nos écrivains, chaque année survient un départ de l'un de ces êtres ayant consacré sa vie à l'écriture, comme dans le secret, dans une inexplicable discrétion. Allons-nous agir ainsi avec Louky Bersianik, cet écrivain de l'avenir ou cet écrivain prophétique qui dès ses premiers livres lesquels retentissent tels des cris outragés devant la condition féminine, nous invite dans un imaginaire à part où les mots ont tous les droits face aux injustices subies, où la voix de l'écrivain devient une clameur de colère, laquelle est souvent teintée d'humour, d'une ironie acerbe. Ainsi ces phrases qui déferlent dans *L'Euguélionne*, ou ces fondateurs titres de chapitres, «La planète des Législateurs», où dans un dialogue il est écrit, «comme sur notre Terre des Hommes, dit l'Euguélionne, au commencement sur ma planète, était le Mâle», ou «Devenu le Maître, il se nomma Législateur et régna sur Rien et fit des lois pour Rien» ou ce titre d'un deuxième volet, «Les paramécies massacrées» qui contient ce chapitre intitulé «L'île des Accouchés» où les femmes, selon une coutume, (l'une d'elles dit curieusement, «j'ai accouché deux ou trois fois, je ne sais plus très bien») quand elles viennent d'accoucher, partent en courant vers la mer, dans de longues robes blanches. Mais pendant qu'elles sont allongées dans le sable, la mort rôde autour d'elles, dit l'Euguélionne, car si ce livre, ces livres sont des sommes philosophiques, sur une condition féminine aperçue à travers des mythes défaits, reconstruits, des fables recomposées, la nouvelle philosophie qui est exposée là, est transportée par une haute flamme poétique, c'est un uni-

vers d'images qui chantent et qui provoquent notre pensée, nous forçant à voir autrement les dommages auxquels les femmes de tout temps ont été asservis. C'est un discours qui nous enlève toute stabilité devant ce tableau d'horreurs si bien peint, dessiné d'un trait assainissant et malicieux. (Ainsi il faut relire ou revoir le portrait de Monsieur Alfred Omega, et de sa femme à la maison, Monsieur Omega, le magistral, celui qui est professeur à l'université et qui humilie sa femme dans la servitude de sa domesticité) partout une attaque de la condescendance, d'une autorité qui détruit, diminue l'autre, de Monsieur Oméga à Freud, celui que l'Euguélionne appelle « saint Siegfried », et que l'auteur décrit comme un despote de la pensée dominatrice avec son « sermon sur la montagne et ses huit béatitudes » déplorant « les déformations psychologiques de ses patientes », les traitant surtout avec un hautain mépris intellectuel, sans percevoir le mal de la soumission qui les ronge, étouffant ainsi leur révolte. Louky Bersianik est l'écrivain de l'allégorie furieuse, comme le fut Michèle Mailhot, dans son roman aux dénonciations voilées, sur la condition des femmes, *La mort de l'araignée* et *Le passé composé* (ce que l'on retrouve aussi mais d'une manière plus classique dans son grand roman *Béatrice vue d'en-bas* lequel devait contenir une suite de plusieurs volumes qui eussent été fascinants) c'est aussi ce qu'exprime Hélène Ouvrard, dans ses romans *Les Corps étrangers* et *À fleur de peau* parus aux Éditions du Jour, il y a bien longtemps, lesquels n'ont malheureusement pas été réédités, je le crains. Ainsi, combien d'écrivains et la révélation de révoltes éclatantes, dans leurs œuvres, laissons-nous dans l'ombre? Je pense aussi, et c'est aussi encore assez récent, aux derniers livres incendiaires (publiés sans bruit presque en silence) de Monique Bosco, écrits sous la forme de journaux intimes, les uns après les autres où dans une réflexion à la fois historique et très actuelle, (des atrocités de la deuxième guerre mondiale à la guerre en Irak) un auteur

philosophe et romancière étudie le racisme, le sexisme dans notre société moderne, cela, avec des mots durs, d'une nettoyante lucidité. Louky Bersianik qui écrit *L'Euguélienne* est à la recherche « d'une planète qui ne soit pas négative » Louky Bersianik qui obsède et dérange toute passivité de pensée, toute régression, est l'une de ces voix nées de la férocité de la douleur que nous ne devons plus cesser d'entendre, car sa clameur est plus que jamais contemporaine et universelle.

Il y a eu et il y aura encore de longues études et analyses consacrées à ce travail de la féminisation de la langue accomplie par Louky Bersianik, c'est l'étonnant sortilège du langage de ces livres de Louky Bersianik de réussir ce travail, par une invention poétique d'une fantasque originalité, et par un jeu d'inoubliables métaphores et créations de mots qui défient l'autorité, la trouble et la dérange. Le langage, en se féminisant dans la langue de Louky Bersianik enlève toutes les bornes qui l'étouffaient, se libère de tous les carcans, et de toute autorité malsaine qui pesait sur lui. C'est par ce langage refait selon ses propres termes, ses propres inventions que *L'Euguélienne* attaque les professeurs, les législateurs qui l'ont écrasée, c'est avec cette fougue libératrice qu'elle s'attaque au mythe Freudien. □

Cécile Cloutier\*

## PERMAFROST OU LE TROUBLI

Il semble y avoir maintenant un intérêt accru en psychologie, en sociologie, dans les journaux, les revues et le cinéma, pour la tristesse, la mélancolie, la souffrance des enfants. Permafrost est un livre très émouvant, qualifié de roman sur sa couverture, que l'on pourrait facilement considérer comme un conte, une biographie, voire une autobiographie, l'auteure nous avouant dans le prologue que «la petite fille qu'elle héberge en elle ne cesse de pleurer».

Ce livre est donc né sous le signe du *skonk* (lacrimacorpus dissolvens) personnage tiré d'une légende de Pennsylvanie, qui circule la nuit et qui ne cesse jamais de pleurer. Il est capturé par un chasseur et lorsque, les pleurs s'arrêtant, celui-ci regarde dans le lac, il s'aperçoit que l'animal est disparu et qu'il ne reste plus que des larmes.

Sylvanie, prénom probablement né de *sylva*, la forêt latine pourrait être mythologiquement un ensemble d'arbres. Et son nom de Penn vient probablement de Pennsylvanie. «À sept ans, avant ses trois pieds et demi, elle a déjà une force de chêne, une élégance d'orme, un parfum d'épinette, un goût d'érable. Elle pense comme une racine, rit ou pleure comme une feuille, se tourne vers le haut comme une branche» et a été déposée dans une grande maison sans mère.

---

\* Écrivaine. Prix du Gouverneur général en poésie. Doctorat de l'université de Paris en esthétique.

Elle est envahie par le «troubli» qui l'empêche d'être heureuse. Elle sent que mourir, ça veut dire qu'on est «tombé dans l'affreuse éternité.» Elle est «dé-cédée depuis qu'elle a cédé sa place aux nouveaux-nés dans sa propre maison», alors qu'elle est séparée de maman et de papa.

Le thème le plus important apparaît donc comme celui de la solitude qu'elle vit sans être encore complètement une. C'est un manque, un trou où quelque chose de chaud n'existe pas. Elle se sent vivre dans «un entrepôt frigorifique» sans vraiment comprendre son malaise. Cet esseulement ne commence rien. Il ne termine rien non plus. Il est un manque d'amour universel dans l'espace et dans le temps. Elle a une famille dont elle se sent absente. Elle devient une vieille de sept ans. *Permafrost* apparaît donc comme une critique de nos grosses familles d'autrefois tellement encouragées par notre clergé, alors que les mères à la maison se voient infériorisées par rapport aux femmes modernes qui travaillent comme secrétaires pour un patron souvent grincheux.

Sylvanie Penn se demande aussi ce qu'est la mémoire, elle qui ne connaissait que l'oubli. «Et pourtant, elle se sent immortelle comme tous les enfants.» Elle a l'impression d'être un gros présent et peut-être une sorte de devenir qui ne devient pas. «Être, c'est être tiré du né-ant» n'ayant pas vraiment d'avant, comment avoir un après. «Et cet après pourrait-il être un avant d'autre chose?»

Certains épisodes de *Permafrost* prennent une valeur accrue. Ainsi, elle reçoit une boîte de chocolats. C'est toute une cérémonie de l'amour. Elle se sent très heureuse, aimée. Et lorsqu'on la lui vole, elle se sent «désaimée». Ce cadeau prend l'envergure d'un symbole. Il est le présent, l'être, l'important. À elle seule, cette boîte est l'espace-temps de l'amour. Elle la sort de son «troubli». Elle est l'apparition du

merveilleux, dans sa vie, puis celle du désespoir. Elle capture toute l'émotivité de son monde.

Elle se fait aussi voler «son manteau de chaleur» confectionné par maman Lou. Papa Dou se fâche. Le manteau est finalement retrouvé, mais il ne la rend pas heureuse. «Il lui semblait qu'elle venait de gagner le manteau de l'oubli.» Elle aurait voulu qu'il la rende invisible. Les cadeaux apportent donc un message de bonheur, mais aussi, d'eux, naît la souffrance.

De même, l'épisode des livres anciens auxquels elle tient beaucoup, que son mari emballe pour en faire des cadeaux, est très révélateur. Ces bouquins deviennent des tortues qui ont des pieds d'éléphants et une tête de vieux lézard et se sauvent sur le tapis sans qu'on puisse les attraper. Pour elle, les tortues possèdent le savoir. Avec la longueur de leur vie, elles sont la mémoire du monde.

En conclusion, *Permafrost* nous apparaît comme un réquisitoire terrible contre les orphelinats. C'est le monde de la douleur à l'état pur. Joselito, l'homme du train oui, se décrit dans son livre, qu'on lit au bord des larmes, comme descendant de taxis anonymes, avec un petit sac contenant une seule recharge, sonnait à des portes nouvelles qui s'ouvrent pour une hospitalité toujours différente pour lui et la peluche offerte par sa vraie maman qu'il continue d'attendre. *Permafrost* me rappelle aussi ma maman, orpheline de père et de mère à six ans, qui nous a répété durant toute notre enfance: «Des enfants, ça se laisse pas!»

Notre chère Louky nous a donné avec *Permafrost*, un livre mythologique où Sylvanie Penn cherche «une maison assez ancienne pour avoir été aimée longtemps» alors que «la peur laisse des traces comme des poèmes.» *Permafrost* veut nous apprendre que «la vieillesse est l'avenir de l'enfance.» □

Louise Cotnoir\*

**LOUKY BERSIANIK,  
UNE FEMME INCARNÉE  
DANS SA PAROLE**

*j'écris à la mémoire d'une jeune fille rangée sous terre  
« Les ruines du futur »*

Louky Bersianik, *Kerameikos*

Il est toujours fascinant de remonter à la source d'une écriture aussi riche et marquante que celle de Louky Bersianik. Sa démarche passionnée permet à l'esprit de chaque être de saisir l'essentiel dont il a besoin pour se comprendre et comprendre le monde qui l'entoure, particulièrement si *cette* être est une femme. Bersianik décortique les mythes, les discours et les symboles sur lesquels repose ce système injuste, en démonte les règles pour pouvoir élaborer des stratégies capables d'en enrayer les rouages langagiers, de « déplacer » la langue sur le territoire de la féminité. De *Maternative* (1980) en passant par *Axes et eau* (1984) jusqu'au fabuleux recueil *Kerameikos* (1987), nous pouvons suivre ainsi la trame de cette recherche inquiète d'équilibre en soi et avec les autres, condition première de toute création authentique. Sa poésie convie autant à une réflexion philosophique qu'à une rencontre fervemment intime.

---

\* Poète, nouvellière et essayiste, auteure de plus de 18 livres, Louise Cotnoir a publié, entre autres avec Louky Bersianik, un essai collectif, *La théorie un dimanche* (remue-ménage, 1988). Son plus récent titre, *Les sœurs de*, est paru aux éditions du Noroît en 2011.

### **Maternative comme naître de la mère**

Dès le recueil *Maternative. Les Pré-Ancyl* qui rassemble des textes parus en revues (1980), il est possible de retracer les premiers jalons de ce parcours exceptionnel, de retrouver les thèmes privilégiés de cette démarche scripturaire. En effet, dans le premier poème de ce recueil, si l'on retrouve «le Pénis-Verbum, dit le Verbe-Mâle», déjà malmené dans *Le pique-nique sur l'Acropole* devant «l'Histoire-Sans-Parole», l'auteure y affirme une «Parole-faite-chair-de-femme<sup>1</sup>». Les poèmes s'élèvent en chants d'amour à la sensualité, à «tout ce qu'il peut y avoir de ressemblant d'un individu à un autre, peu importe son sexe<sup>2</sup>.» On y entend l'écho d'un «Baise m'encore» d'une Louise Labé mêlé au *vivre l'orange* d'une Hélène Cixous. Dans cette célébration de la peau de l'être, Bersianik ne se contente jamais d'écrire à la surface de l'épiderme, elle désire accéder au cœur vivant des choses et des personnes. Elle supplie : «Touche mon cœur mon corps et mes sens mouvements / TOUCHE-MOI<sup>3</sup>».

Nous ne sommes pas étonnés d'y voir apparaître «la première peau», le premier amour de femme, la mère. Deux figures mythiques sont convoquées autour desquelles l'auteure articule sa réflexion poétique sur cette «union fondamentale».

D'abord, cette épiphanie maternelle se produit sous les traits de sa propre mère fusionnés à ceux de Déméter. Cette douloureuse séparation de la fille du corps-terre-maternelle monte comme une lamentation douce-amère :

1 Louky Bersianik, *Maternative. Les Pré-Ancyl*, avec des acides de Jean Letarte, Montréal, VLB Éditeur, 1980, p. 14.

2 *Idem*, p. 21.

3 *Idem*, p. 22.

Femme-feuille le dimanche au vent  
 d'automne et en cendres le mercredi  
 Défèt d'hiver mis aux rebuts de  
 l'écriture historique  
 Ô ma mère printanière pour te vêtir  
 Mère ô ma femme<sup>4</sup>

Ensuite, le personnage de Clytemnestre, dans son dialogue avec le personnage d'Adizetu, conduite à la clitoridectomie («La natte et la hutte»), montre comment Bersianik sait utiliser des formes différentes (monologue, soliloque, chansons) pour rejouer le thème de l'arrachement du corps-langue de la mère. Son ambition est d'en finir avec cette privation réelle et symbolique, de ne plus être l'une l'autre désaccordées grâce au détournement du discours: «Je te donne à boire les mots de ma langue / Je te donne une langue chair et maternelle<sup>5</sup>».

*Maternative*, comme naître de la mère, de sa parole donnée en gage d'alliance mère-fille. Créer ainsi une sorte de relais entre elles pour une passation, une transmission de l'héritage féminin.

### **Axes et eau comme ancrage fluide**

Avec *Axes et eau*, poèmes de «La bonne chanson», Bersianik poursuit son questionnement au sujet de «l'action corrosive sur le corps ruisselant de l'enfance<sup>6</sup>». Comme devant une épreuve à partager, elle s'entoure de «toutes les vivantes qui [l']ont inspiré ces personnages-charnière en chair et en eau<sup>7</sup>». Le personnage de Sylvanie Penn dite Le Squonk qui ouvre et ferme le recueil, s'il est emprunté au

4 *Idem.*, p. 35.

5 *Idem.*, p. 152.

6 Louky Bersianik, *Axes et eau — poèmes de "La bonne chanson"*, avec des dessins de Francine Simonin, Montréal, VLB Éditeur, 1984, p. 21.

7 *Idem.*, voir la dédicace.

*Livre des êtres imaginaires*<sup>8</sup> de J.L. Borges, est complètement «détourné» par l'auteure. D'abord, chacune des lettres du mot Squonk mise en majuscule et certaines phrases-pivots structurent ce reliquaire pour les «Lacrima corpus dissolvens»<sup>9</sup>. Puis, tout le champ sémantique de l'eau s'y déploie pour exorciser le destin tragique de cette «enfant *has been* avant d'avoir été<sup>10</sup>». Car la blessure d'enfance est tatouée dans cette peau mémorielle telle une «souffrance au secret de l'épiderme<sup>11</sup>».

Mais il est hors de question de s'ensevelir sous les décombres du passé. Il vaut mieux «chercher la fleur niévale sous la peau. qui [l]'unit à l'eau d'un regard intense. qui caresse est capable de penser l'utopie<sup>12</sup>.» Quitter cette parole endeuillée, l'élever jusqu'au chant quand «Ailes arrivent» avec une vision d'espoir: «ici aériennes ma mère et sa lignée de suffocation souterraine délivrées prennent leur envol<sup>13</sup>». Par ces «poèmes de "La bonne chanson"», elle entend faire respirer avec elle ses semblables «par les pores de son empreinte digitale<sup>14</sup>». C'est pour cette raison qu'elle inscrit la date de sa propre naissance, le 14 novembre 1930, dans le poème «Les mains», telle «l'ombre portée de [son] futur nom<sup>15</sup>». Cette volonté de sur-vivre, nous la trouvons réaffirmée dans le «Testament d'Avertine la Folle Alliée»... Cette fois s'énonce ce désir répété comme un refrain et qui

---

8 Jorge Luis Borges, avec la participation de Margarita Guerrero, *Le livre des êtres imaginaires*, Paris, Gallimard, coll. «L'imaginaire», 2009, 252 p.

9 *Idem.*, p.13.

10 *Idem.*, p. 36.

11 *Idem.*, p. 21.

12 *Idem.*, p. 69.

13 *Idem.*, p. 78.

14 *Idem.*, p. 94.

15 *Idem.*, p. 101.

rattache l'auteure à toutes les femmes inconsolables de « ne pas être nées » : « Pourvu qu'en naissant / Je sois l'océan<sup>16</sup> ».

Car le « Tem/press » où il urge d'ouvrir « l'espace jusqu'au-dedans des choses<sup>17</sup> ». « Le corps indigent. Chanson pour Omicronne » propose une réflexion-poésie sur « le squelette en marche dans sa sépulture / de chair<sup>18</sup> ». Graphiquement, certains mots et certaines expressions des poèmes s'y trouvent déposés comme dans des cercueils : « LE CORPS NE PEUT RENAÎTRE<sup>19</sup> ». Mais Bersianik donne sa foi au pouvoir des mots : « l'écriture est sans fin et reste souveraine<sup>20</sup> ». Et on la croit sur parole au moment où « une seule larme aujourd'hui / d'un *larmier* de pierre / en deuil<sup>21</sup> » s'écoule.

Décembre 2011. Au mur, une photo géante où le sourire éclate, des yeux brillent d'intelligence et des lèvres gourmandes s'ouvrent. Un buste en bronze. Une urne en terre cuite. Des hommes et des femmes, les yeux mouillés, s'efforcent de sourire en parlant de cette « terrible vivante ». Certains boivent un café. Des enfants courent entre les fauteils et les chaises : « tout n'est pas si funèbre ici<sup>22</sup> ».

### ***Kerameikos* comme sortir des tombeaux**

Parcourir *Kerameikos* (1987) avec respect et émotion, comme s'il s'agissait de lire un testament. Sous une couverture couleur d'argile comme celle des vases Dipylon du cime-

16 *Idem.*, p. 111.

17 *Idem.*, p. 132.

18 *Idem.*, p. 175.

19 *Idem.*, p. 172.

20 *Idem.*, p. 172.

21 *Idem.*, p. 222.

22 « urne », poème 4, dans *Kerameikos*, poèmes de Louky Bersianik, dessins de Graham Cantieni, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, coll. écritures/ratures, 1987, n. p.

tière d'Athènes, y découvrir la cartographie manuscrite de ce fameux endroit. Bersianik nous invite, de cette manière accueillante, à ne pas craindre d'en franchir l'enceinte sacrée. Mais, chez elle, aucun désir de faire l'éloge de la mort. Bien au contraire. Il s'agit encore de puiser dans la mémoire surpeuplée de ce mausolée historique pour en déloger les traces de violences anciennes et des oublis douloureux.

Le recueil s'ouvre sur la représentation de l'«urne». Les caractères sans espace de ce mot décorent en haut et en bas les textes, les coinçant entre ce motif géométrique spécifique à la nécropole. De plus, mis entre parenthèses, les quatre poèmes s'y trouvent doublement forclos comme si l'auteure les enfermerait telles des cendres dans ces monumentales amphores retrouvées en ce lieu. Ainsi, Bersianik emprisonne ses poèmes dans des «amphores typographiques» :

urneurneururneurneururneurneurneurneur

(là où mon regard s'arrête où ma voix module ton silence  
où s'interrompt ta marche théâtrale vers ta fin s'évanouit  
l'odeur humaine dans un flacon nul éloge de la mort sus-  
pendu à tes lèvres ce qu'elle arrache au corps le nerf pointu  
de la conscience l'abolition des quatre saveurs ce qu'elle  
révèle à l'écume des savoirs révolus mouture fine de l'esprit  
infime poudre d'herbe fraîche au fond tout au fond un vote  
d'espérance dans la boîte de Pandore)

urneurneururneurneururneurneurneur<sup>23</sup>

Si la poète évoque cette figure mythique qui a ouvert la boîte à tous les maux humains, c'est pour s'y attarder en tant que mère de Pyrrha. C'est sa fille, épouse de Deucalion, qui, avec lui, repeuplera le monde après le déluge...

Il paraît qu'une grande œuvre se construit autour de deux ou trois obsessions. Bersianik, de recueil en recueil, rejoue celles de la mère et de la fille. *Kerameikos* n'échappe pas à

23 *Idem.*, «urne», poème 1.

cette règle. Par la suite, l'auteure s'arrête devant le monument d'Hégésio: «[...] ci-gît la fille de Proxenos celle qui cherche le nom de sa mère sur sa stèle [...]»<sup>24</sup>. Les archives, familiales ou autres restent lacunaires quand il s'agit d'y inscrire au stylet le nom de celle par qui la vie (re)commence.

À partir de la pierre tombale d'Hégésio, l'auteure fabule une autobiographie qui confère une aura à cette jeune femme dont elle déplore la disparition en même temps qu'elle envisage son propre effacement: «[...] pourquoi te tiens-tu ainsi en équilibre sous le portique de l'oubli [...]»<sup>25</sup>. Elle pressent que sa pensée, sa langue, sa parole pourraient elles aussi être réduites en cendres. Mais curieuse de tout, Bernisanik, en osmose avec l'Hégésio du cimetière, s'adresse à elle comme à elle-même en disant: «[...] tu apprends la chorégraphie des grains de matière vibrante comme une super-corde vecteur des quatre forces tu as le charme d'un quark tu te déplaces vers le rouge»<sup>26</sup>. Elle imagine que ses propres cendres se transforment en poussières d'étoiles, tel un appel à ce quark qui, en physique, est une particule fondamentale chargée. Clin d'œil évocatoire du *Finnegans Wake* de James Joyce.

Pour Bersianik, il n'est jamais question de «[...] rester à la surface ambiguë des sarcophages»<sup>27</sup>. En utilisant la parataxe (construction par juxtaposition sans qu'un mot de liaison indique la nature du rapport entre les propositions<sup>28</sup>), elle superpose tous les sens du mot sarcophage autant celui de la pierre des tombeaux mangeurs de chair que celui de la mouche qui pond ses œufs sur les matières organiques en décomposition. Elle y ajoute le bas-relief d'Hégésio et

24 *Idem.*, « stèle », poème 4.

25 *Idem.*, « portail », poème 4.

26 *Idem.*, « tombeau », poème 4.

27 *Idem.*, « sarcophage », poème 1.

28 *Le Robert*, Paris, 2000, p. 1779.



retour d'un leitmotiv d'*Axes et eau*. Mais dans l'espoir de se délester de cette archimémoire de douleurs pour se libérer définitivement de l'angoisse de la disparition : « attends j'ai presque oublié le goût de la peur<sup>32</sup> ». L'inquiétude ardente laisse place au détachement.

Si, de recueil en recueil, les poèmes de Bersianik coulent avec les pulsations du sang dans les veines, c'est qu'ils se tiennent en alarme avec une urgente nécessité de rameuter les paroles assassinées des femmes. Son écriture se lit comme une rencontre avec elle-même, avec sa propre finitude dans un élan de dépassement et la venue d'une histoire des femmes dans laquelle son utopie prend place. Dans *Kerameikos*, elle ranime ces corps sous le tertre, leur redonne une voix, une âme. Elle ne baisse pas les bras devant le monde mortifère, cherche à s'éloigner du désespoir. Ce retour sur le passé, elle en fait un ressort pour bondir dans « l'archéologie du futur ». Tout ce qui est gravé au stylet en elle comme sur les tombes, elle le donne à décrypter.

### En fin

C'est en élevant sa quête existentielle en tant que femme jusqu'au territoire de l'imaginaire que son écriture montre la verticalité et l'universalité de sa pensée. Empreints de compassion, ses recueils de poésie obligent à l'amour de la connaissance et de l'imagination. Ils nous entraînent sur des chemins de traverse où un esprit libre et généreux ne s'oppose en rien à la rationalité, à l'analyse. La vision singulière de Bersianik nous apprend l'ouverture : du corps, du cœur, de l'intelligence. Sa parole poétique est une présence nécessaire qui nous incite à être pleinement « humaines ». □

Louise Dupré\*

**TERRIBLEMENT VIVANTE**

J'ai rencontré Louky Bersianik en septembre 1981, chez Nicole Brossard, lors de la première réunion des femmes qui ont formé le groupe de réflexion *La théorie, un dimanche*. J'avais lu le roman *L'Eugélionne*, dont j'avais admiré la force de subversion, de même que la *modernité*, selon le terme employé alors chez les écrivains autour des revues *La nouvelle barre du jour* et *Les herbes rouges*. J'étais impressionnée de voir l'auteure en chair et en os, mais je l'ai été encore plus de constater à quel point elle était humble, affable, à quel point elle s'intéressait à l'autre, au monde, à la vie. J'ignorais alors que je découvrais une femme qui appréciait les choses simples, conversait de cuisine, de jardinage ou de sa maison centenaire de Verchères. J'ignorais que celle qui se mettait bellement en colère contre la bêtise ou l'injustice, et revendiquait pour les femmes les droits les plus fondamentaux, aimait aussi rire, manger, prendre un verre de rouge avec des amies. J'ignorais que j'étais devant une *terrible vivante*.

Je ne savais pas encore que Louky Bersianik allait devenir une femme aussi significative dans ma vie.

\*\*\*

---

\* Poète, auteure d'une quinzaine de titres, lauréate de nombreux prix littéraires dont ceux du Grand Prix Québecor du Festival international de la poésie et du Gouverneur général.

Les Québécoises de ma génération ont eu peu de modèles avant-gardistes dans une société où les mères avaient été conditionnées par le discours des Pères... et des Pères de l'Église. Louky a joué ce rôle pour beaucoup de femmes. Elle faisait partie des pionnières qui ont voulu changer non seulement l'ordre des choses, mais adopter un nouveau style de vie. Elle avait étudié à l'université, elle avait fait un long séjour en Europe, elle avait mené à la fois une vie familiale, une vie professionnelle et une vie d'artiste. Elle était grandement politisée, menait ses combats féministes avec une conviction hors du commun. Elle n'avait pas la langue dans sa poche, savait comme personne faire une critique radicale d'un film, d'une œuvre ou d'un événement. Elle se montrait d'une redoutable liberté d'esprit comme d'une grande intelligence et d'une sensibilité à fleur de peau.

C'était une femme qu'on ne pouvait pas ne pas admirer.

\*\*\*

Paradoxe de ma relation à Louky: je la voyais comme une mère spirituelle, mais la sentais de la même génération que moi par ses idées, sa vision du monde, de la vie et de la littérature. Dans un entretien qu'elle m'a accordé pour un dossier spécial qui lui a été consacré par la revue *Voix et Images*, elle a affirmé: « Si on considère mon âge, je devrais être en effet beaucoup plus près de la génération de l'Hexagone. Mais je n'ai pas été reconnue par cette génération. » (*Voix et Images*, no 49, automne 1991, p. 16) Influencée par la théorie du texte héritée de *Tel Quel*, de même que par l'apport de l'Oulipo, la démarche de Louky Bersianik était portée par le travail du signifiant. Ses livres en témoignent, de même qu'ils montrent un refus des genres littéraires traditionnels, ce *mélange des genres* qui a fait la marque de l'écriture des années 1970, plus particulièrement chez les femmes. Elle a

d'ailleurs été bien accueillie à *La nouvelle barre du jour*, mais surtout par les écrivaines, a-t-elle mentionné dans l'entretien. Elle avait raison.

\*\*\*

Des études ont démontré que l'œuvre des femmes est le plus souvent lue par des femmes. Que dire des œuvres qui osent adopter un point de vue féministe ? Si Louky n'a pas eu la reconnaissance qu'elle aurait méritée, ne serait-ce pas que son œuvre est identifiée au féminisme, et que ce courant intéresse peu les hommes, même quand ils se disent à l'avant-garde ? Louky en était très consciente, comme on peut le voir dans la revue *Voix et Images* : « On a permis aux poètes nationalistes de parler du pays, mais si j'aborde une thématique féministe, c'est de l'idéologie. Deux poids, deux mesures, je trouve » (*Voix et Images*, p. 17), affirme-t-elle lucidement. Ce constat est toujours d'actualité.

\*\*\*

L'espace de la réflexion a toujours été primordial dans les textes de fiction de Louky Bersianik. De son propre aveu, *L'Euguelionne* et *Le pique-nique sur l'Acropole* appartiennent à ce qu'on appelait alors la *théorie-fiction*. Mais elle s'est consacrée aussi à la théorie « pure », lors de conférences ou de la publication d'essais. Je pense par exemple au texte *Les agénésies du vieux monde*, publié en 1981, chez L'Intégrale éditrice, et repris dans le recueil d'essais *La main tranchante du symbole*.

Cet essai brosse un tableau percutant de l'amnésie des femmes sous le patriarcat : « Notre amnésie passait pour de la santé mentale et quand nous nous souvenions, nous étions internées. » (*Les agénésies*, p. 6) Ce phénomène se divise pour elle en trois volets, correspondant aux trois types

d'amnésie selon la neurologie : l'aphasie, l'apraxie et l'agnosie. Une analyse de la situation féminine dans le «vieux monde» nous apprend que les femmes ont perdu à la fois la parole, la capacité d'agir et celle de reconnaître leurs propres pensées, leurs perceptions propres. Dès lors, il s'agit pour elles de retrouver leur mémoire, afin de mettre un frein à l'histoire patriarcale et de «la retourner comme un gant» (*Les agénésies*, p. 9).

La mémoire, on le sait, a été l'un des thèmes majeurs chez les écrivaines du courant féministe au Québec, mais de façon différente selon les auteures. France Théoret a donné consistance, dans ses romans, à la situation des femmes de sa génération. Dans *Les sœurs de*, Louise Cotnoir a rappelé la situation de femmes écrasées par leurs frères célèbres et Denise Desautels a voulu mettre au jour, dans sa poésie, une archéologie de l'intime. Louky Bersianik s'est consacrée elle aussi à une archéologie, mais en se tournant vers la Grèce, berceau de notre civilisation, pour en relire l'apport à la lumière de la réflexion féministe. Dans *Le pique-nique sur l'Acropole*, elle revisite *Le banquet* de Platon, alors qu'elle interroge, dans *Les agénésies du vieux monde*, le mythe d'Agamemnon, fondé sur le double meurtre de la mère par le fils et de la fille par le père. En nous montrant l'exemplarité de ce récit fondateur, elle fait ce constat lumineux : «C'est peut-être dans cette mémoire de meurtre éblouissant qui se répète symboliquement à l'échelle individuelle depuis des siècles, que nous devons chercher la source de l'aveuglement et de l'inconsolation de tant de femmes qui vivent des mémoires nouvelles sur un canevas ancien de souffrance indestructible.» (*Les agénésies*, p. 24)

Cette souffrance des femmes, cette *inconsolation*, aura profondément marqué l'œuvre de Louky Bersianik. Dans le texte «Lacrimacorpus dissolvens», qui ouvre le recueil

poétique *Axes et Eau*, le personnage de Sylvanie Penn dite Le Squonk a le surnom d'une bête légendaire de Pennsylvanie qui n'arrête jamais de pleurer et qui, par conséquent, peut se noyer dans ses larmes. Le personnage reviendra dans le dernier livre publié par Louky Bersianik de son vivant, en 1997, le roman autobiographique *Permafrost*, qui porte sur la douleur d'une enfant séparée de sa mère parce qu'envoyée au pensionnat. Sous la colère de Louky Bersianik, on trouve ce tremblement de la douleur féminine, qui agite la surface du texte, le creuse et le rend si émouvant.

Louky ne s'est jamais consolée ni de l'histoire collective des femmes ni de son histoire personnelle.

\*\*\*

La fiction et la poésie de Louky Bersianik nous laissent entendre les battements d'un cœur meurtri, mais qui tient bon, qui se défend, veut survivre. Elles nous font entendre toutes les tonalités de l'émotion qui se succèdent, se superposent ou s'entrechoquent. *Kerameikos*, par exemple, nous propose un dialogue avec l'artiste visuel Graham Cantieni. Écrit à la mémoire d'Hegeso, une jeune fille qui repose depuis vingt-quatre siècles dans le cimetière de Kerameikos, la plus importante nécropole antique d'Athènes, le texte présente un long monologue fragmenté, où une énonciatrice contemporaine s'adresse à la jeune fille disparue.

L'image du *je* ne correspond pas ici à celle de Louky Bersianik la militante féministe, mais à celle d'une femme qui exprime les doutes, les craintes et les découragements lui venant d'une réflexion sur la mort qui nous guette, toutes et tous, réflexion prenant un sens neuf à la lumière de la menace nucléaire. La dernière partie du livre s'intitule d'ailleurs «ruines du futur». Ainsi, *Kerameikos* montre-t-il

les limites d'une vision inspirée de l'utopie. Comme chez tout écrivain, le *je* qui apparaît dans l'écriture de Louky Bersianik est complexe, multiple, fissuré. De l'essai à la poésie, en passant par la théorie-fiction ou le roman, la pratique de différents genres littéraires permet diverses postures d'énonciation qui présentent une subjectivité kaléidoscopique, diffractée. Et profondément humaine.

\*\*\*

Ce futur qui risque d'être ruiné par le nucléaire, entrevu dans *Kerameikos*, ne nous renvoie-t-il pas à cette *mémoire du futur* définie dans *Les agénésies du vieux monde*, puisque Louky Bersianik souhaite « mémoriser le futur et s'en servir pour penser et agir dans le présent » (*Les agénésies*, p. 16) ? Alors que la civilisation patriarcale est à bout de souffle, Louky Bersianik se veut une visionnaire : à l'opposé de l'éso-térisme, la conscience nécessite en effet de prévoir l'avenir pour faire en sorte que le monde soit sauvé. Ainsi, le passé, le présent et le futur sont-ils constamment mis en rapport dans la relecture des mythes grecs, d'où émerge un désir de compréhension et d'action.

Il faut rappeler ce passage très fort des *Agénésies du vieux monde* : « La mémoire mythologique nous apprend que c'est en groupes ou en couples que les femmes sont efficaces, témoin les Sirènes, les Muses, les Ménades, les Gorgones dont l'une est la Méduse, les Grées, les Moires, les Parques, les Camènes, les Erynies, les Euménides, les Amazones, les Lamies, Charybde et Scylla, Artémis et Atalante ou Diane en compagnie de ses nymphes chasseresses, Déméter et Perséphone. » (*Les agénésies*, p. 22) Tout en montrant l'érudition de Louky, cette longue énumération dit mieux qu'un appel au regroupement la nécessité de la solidarité des femmes, ici et maintenant, afin de préparer un futur habitable.

\*\*\*

Le 2 décembre 2011, lors d'une conférence à l'Université Madison, où je présentais l'écriture québécoise au féminin, j'ai analysé *L'Euguélienne*, pour le bonheur des étudiantes visiblement éblouies par le sujet inédit de ce roman, sa composition, son intertextualité, son ironie. Je me souviens du moment où j'ai écrit au tableau le nom de Louky Bersianik, en précisant qu'il ne s'agissait pas d'un nom amérindien ni d'un simple pseudonyme, mais d'un nom que l'auteure s'était donné. Je me souviens de ma joie en pensant que l'œuvre de Louky était toujours actuelle, qu'elle *parlait* à des femmes au début de la vingtaine et à des jeunes hommes, qui souriaient en m'écoutant. Je me disais que l'œuvre de Louky méritait une diffusion plus large, au Québec et à l'étranger. Je souhaitais vivement que le triomphe du néo-libéralisme, qui a remis récemment à l'ordre du jour la contestation et l'indignation, soit bénéfique à l'œuvre de Louky. Car les femmes peuvent de moins en moins se cacher derrière l'impression que leurs droits sont acquis à jamais.

Le dimanche, à mon retour, j'ai appris par courriel le décès de Louky. Je suis restée, de longues minutes durant, immobile devant l'écran de mon ordinateur. Je savais Louky gravement malade mais, tout au fond de moi, je croyais qu'elle ne mourrait jamais. On oublie que les terribles vivantes ne sont pas éternelles. □

Nicole Houde\*

## LA FLUIDITÉ DE L'ESPACE-TEMPS

Je viens de relire deux romans de Louky Bersianik. C'est un bonheur que de me retrouver dans son univers. Son écriture est portée par un souffle puissant et souvent inspirée par l'humour. Il y a beaucoup à dire à propos de son œuvre; je me limiterai ici à étudier un thème récurrent dans *L'Euguélienne* et *Permafrost*, l'eau ou le monde aquatique.

Dans une annexe à son premier roman paru en 1976, Louky Bersianik nous informe que le personnage principal a d'abord été créé pour un roman précédent et inédit, *Le Squonk*, dont Sylvanie Penn est l'héroïne. *L'Euguélienne* n'y tenait qu'un rôle secondaire. À mon avis, il importe de connaître cet ouvrage qui lui a donné une première impulsion, et qui paraîtra plus tard, en 1997, sous le titre de *Permafrost*.

Qu'en est-il du Squonk? Cet animal légendaire n'arrête jamais de pleurer et laisse derrière lui une traînée de larmes. Traqué par les chasseurs, il se dissout dans ses larmes. Après avoir évoqué l'enfance volée de Sylvanie Penn, Espéranza, la narratrice, précise la nature du lien entre Sylvanie et le Squonk: «Mais ta détresse était réelle, je le savais. Tu

\* Native de Saint-Fulgence (Saguenay). Études en pédagogie et en anthropologie. Romancière. Publie depuis 1983.

assistais à un rite funèbre sous la mer : une multitude de femmes et d'hommes berçaient sur leurs genoux leurs enfants morts. Une multitude d'enfants trop petits étaient passés à travers les mailles du filet et s'étaient noyés, bercés par la mer, et leurs parents s'obstinaient à les bercer encore et encore pour les endormir. Tu savais mieux que quiconque à quel point l'eau des yeux, trop longtemps retenue, pouvait se transformer en déluge, engloutir tout sur son passage. [...] L'amour qui s'était détaché de toi et s'en allait dans une direction opposée à la tienne. C'était intolérable. Voilà pourquoi tu devenais un Squonk, tout doucement. Tu devenais celle qui allait un jour se dissoudre dans ses larmes.»

Cette vieille femme aux cheveux blancs qui s'adresse à Sylvanie, Espéranza, n'est nulle autre que Sylvanie elle-même : «cette femme se détache d'elle pendant son sommeil et la demande au parloir qui est désert à cette heure [...] C'est une femme réelle qui a réellement vécu l'avenir de Sylvanie Penn. Et même son passé.» Espéranza est donc issue du Squonk.

Le thème de l'eau est omniprésent dans *Permafrost* ; la disparition est liée aux larmes, tout autant qu'à cette mer imaginaire citée plus haut. Mais la naissance est aussi un élément sous-jacent ; la mère de Sylvanie accouche presque chaque année. En fait, la naissance, l'abandon et la disparition s'enchevêtrent tout au long du roman. L'identité y est interrogée à travers le prisme de la poésie. Et il arrive que la structuration de l'identité soit conditionnée par une fluidité de l'espace-temps, comme en témoignent les personnages de Sylvanie et d'Espéranza.

Dans *L'Euguélienne*, l'eau est mise en correspondance avec l'apparition de la vie. Le personnage d'Exil explique ainsi les origines de la terre : «Au commencement étaient les

Paramécies. C'étaient des animaux cellulaires, extrêmement créateurs, protéiformes, inventeurs de systèmes, qui étaient les recherchistes efficaces que la nature avait engagées pour voir jusqu'où une cellule pouvait aller trop loin. »

On le sait, les paramécies, êtres unicellulaires se déplaçant à l'aide de cils, évoluent en eau douce. La cellule qui les constitue absorbe constamment l'eau de son environnement par osmose : sa survie dépend de ce processus. Louky Bersianik narre sous forme de fable le drame originel qui se serait produit dans le milieu aquatique, soit le massacre des paramécies, dirigé par «le grand pourvoyeur Protecteur de l'Évolution des Espèces», lui-même une paramécie déguisée. À Notre-Dame-Hors-les-Murs, l'Euguélienne entendra un cri interminable et déserté, celui des paramécies massacrées.

Vie et mort sont de nouveau étroitement reliées à l'eau. Pour sa part, l'Euguélienne décrit la planète d'où elle vient comme une mer : les filles y sont des poissons-gigognes, toutes enfermées dans un ventre, l'une dans l'autre. Elle ajoute : «Chaque ventre est enfermé dans un ventre plus grand sauf le premier... La lignée de chaque fille-gigogne remonte à travers les âges jusqu'à la Mère-Gigogne.» Dans cette seconde exploration des origines, la vie prend le dessus et la filiation s'établit au sein d'un matriarcat.

D'ailleurs, reprenant ce thème à propos de \$ylvanie Penn, l'Euguélienne la dit «devenue la poche des eaux originelles». Elle nous apprend encore que Sylvanie aura un fils appelé Aquarius.

Il n'est pas question de fluidité dans les sociétés instaurées par des hommes. Le système patriarcal est exprimé symboliquement par des objets et des formes monolithiques : l'obélisque, le bâton, la matraque et des armes,

tels le fusil et le couteau. En visitant l'endroit où se réunissent les Législateurs, c'est-à-dire les grands gagnants du massacre des paramécies, L'Euguélonne remarque deux objets contondants, un crucifix et un maillet. La religion de St-Siegfried est inspirée par la Loi du Phallus ; le pouvoir se tient au bout du fusil, au bout du phallus. Les tables de cette Loi sont édictées pour assurer une filiation patrilinéaire et empêcher la parole et l'agir des femmes. Louky Bersianik note encore : « Le Phallus est monolithique. C'est le roc de Gibraltar. En vain tenteriez-vous d'y trouver de l'eau pour épancher quelque soif intempestive. Sur les faces de cet Obélisque triomphal, sont inscrits les noms innombrables de ses victoires. Même si toutes les Victoires dues au Phallus Tout-Puissant ont été gagnées aux dépens de la Vie, sachez que la Vie n'est pas une Valeur Fondamentale inscrite au Catalogue des Hommes. »

Le monde surgissant du pouvoir masculin génère des guerres et l'enfermement des êtres humains de manières diverses (pratiques mortifères à l'égard des femmes, dont le viol et l'avortement empêché, esclavagisme et incarcération dans des institutions répressives, etc.). Ce monde où prime la négation des êtres, la mort en est le premier terme.

Autant l'eau est présente dans l'univers des femmes, autant elle se révèle absente là où règne le Phallus. Il faudrait mener plus loin la recherche sur un tel thème dans les autres livres de Louky Bersianik, si ce n'est déjà fait, et vérifier les conclusions qui s'en dégageraient.

Mais l'œuvre de Louky Bersianik est si complexe que les propos que j'ai tenus ici risquent d'être simplificateurs à outrance, et la recherche suggérée s'avérer inutile. Son imaginaire foisonnant, son souffle puissant et son humour souvent sarcastique ont contribué à créer des personnages

qui ont marqué notre époque. Je salue cette femme, cette écrivaine magnifique, au-delà de la mort. Elle nous a beaucoup appris sur nous-mêmes. Elle a amorcé des changements importants dans la perspective du regard et de l'action des femmes, hier et maintenant. Encore une fois merci, madame Bersianik. □

Thérèse Lamartine\*

## IL ÉTAIT DEUX FOIS, L'EUGUÉLIONNE

Une voix désemparée annonce que *L'Euguélionne*, en deuil de sa mère terrestre, est souffrante et doit remettre sa seconde visite parmi nous. Une femme prend la parole devant l'assemblée frappée par un silence de plomb.

Je vous le rappelle, femmes d'ici, l'Euguélionne a abandonné sa planète négative voilà presque quatre décennies. Elle a séjourné sur la Terre, à la vaine recherche du mâle de son espèce. Chemin faisant, elle a semé de redoutables germes de révolution avant de nous quitter. C'était au siècle passé. Les jeunes l'ont oubliée.

Je vous le dis à toutes, nous voulions tant revoir la combattante utopiste et la recevoir avec les égards dus à son rang. Naïves, nous pensions qu'elle serait éblouie de constater combien les temps avaient changé et combien les mœurs modernes s'étaient adoucies à l'endroit des femmes. Notre consternation s'accroissait au rythme du bilan exhaustif que nous dressions à son intention. Devant la tâche titanesque, nos efforts se concentrèrent sur certains thèmes de prédilection de la bienveillante mais lucide extra-terrestre, soit la  $\Psi$  chanalyse, la sexualité et le langage.

---

\* Depuis qu'elle a quitté son poste de directrice de Condition féminine Canada au Québec et au Nunavut en 2009, Thérèse Lamartine se consacre à l'écriture. Elle a entre autres signé *Soudoyer Dieu* (roman, 2009) et *Le féminin au cinéma* (recueil de films commentés, 2010).

La  $\Psi$  chanalyse souffre de son angle mort, là où le féminin a été occis et enterré pour de bon. Ce syndrome chronique, l'Euguélienne l'a débusqué, déplié et étudié sous chaque obscure couture; elle l'a mis sens dessus dessous. Ainsi a-t-elle fait mentir plusieurs dogmes de la riche et fascinante science de la psyché. Elle s'est évertuée à comprendre et à nous enseigner son impénétrable déficit du féminin. Elle a déclaré immorale la loi qui fonde la  $\Psi$  chologie d'un seul sexe sur le manque, sans souligner qu'à l'autre aussi il manque l'autre sexe. L'entêtement phallogocentrique de ses doctes maîtres les aura acculés à la quasi faillite. Leur aveuglement renfermerait-il la raison du déclin de l'emprise  $\Psi$  chanalytique, en Amérique du Nord? La mystérieuse oracle l'avait prédit: ô St Siegfried [...] tes tables de la loi un jour seront brisées avec fracas. Elle qui tenait la psychologie des profondeurs, malgré ses errements, en haute estime, se réjouira-t-elle, lors de sa venue prochaine, de voir la psychiatrie et sa pharmacopée supplanter la cure et l'aventure aux confins de l'âme et de l'esprit?

La sexualité entretient des liens intimes jusqu'à l'amalgame avec les  $\Psi$ , leur art et leur science. Ni austère, encore moins pudibonde, l'Euguélienne y a posé son œil gai et son œil triste. L'un et l'autre ont exploré le sexe et la sexualité des femmes avec une précision quasi chirurgicale, empreinte de poésie, souvent jouissive. Entre mille observations, elle relève que n'étant pas lié à la reproduction, comme l'est celui de l'Homme, l'orgasme féminin permet à la femme d'en avoir autant qu'elle le veut. N'est-ce pas un multiple scandale qu'une puissance pareille, ô St Siegfried? ironise-t-elle. Aujourd'hui comme hier, en nos contrées, la prégnance du règne du phallus, et son corollaire la pornographie, infectieux comme la peste, heurteront de plein fouet son sens aigu de la justice. Si la pseudolibération sexuelle a piégé et rabaisé l'humanité entière, elle aura surtout baisé chacune

de nous. Ille faudrait prévenir la tendre mutante. Son verbe déjà féroce n'en sera que plus acéré.

L'amoureuse incorrigible du verbe a conspué notre langue paralysée et pervertie par le primat du masculin. L'imbroglia de la double vocation, générique et spécifique, du mot Homme n'a d'égal que l'acharnement de la philosophe à dénouer les fils séculaires de la sujétion des femmes qu'il abrite et à l'expurger de ses hypocrisies. L'Homme, est-il genre, est-il sexe, est-il espèce ? questionne-t-elle de multiples et brillantes manières. Ille se trouve pourtant des chroniqueurs, réputés intelligents, qui pérorent encore et affirment qu'en évacuant le mot Homme, on se débarrasse inévitablement avec lui des humains, de l'humanité et de l'humanisme. Excusez du peu. En ce jeune XXI<sup>e</sup> siècle, le mot femme, hélas, n'a pas non plus pris du mieux. Il a été javellisé, réduit à l'insignifiance. À l'unisson avec les hommes, les Québécoises se lamentent et se désignent elles-mêmes la madame ou pire, la p'tite madame. Ainsi asexuée, plutôt déssexuée et madamisée, une femme n'est plus une femme. Vous n'en perdrez certes pas votre indomptable féminisme, rare Euguélienne, mais se pourrait-il qu'il en soit ébranlé ?

Vous me permettrez de noter que, lors de votre premier voyage terrestre, vous entérinez, sans trop d'enthousiasme m'a-t-il semblé, la formation de certains mots féminins par l'e muet. Ille m'étonne que vous ayez acquiescé à ce manque d'audace qui n'est qu'un ajout modeste, comme vous-même l'avez naguère constaté. Vous nous direz sous peu qu'elle ne suffit pas au féminin d'être visible. Ille se doit d'être audible. Ainsi vos filles ne seront plus muettes.

Chère et si nécessaire visionnaire, je vous entends nous exhorter à libérer notre langue, toujours captive du masculin. Bien que peu à peu les titres de métier et de profession

se féminisent grâce à vous, le corset du français et sa loi constitutionnelle, le masculin l'emporte sur le féminin, nous sanglent l'imagination et nous laissent trop souvent sans mots pour le dire. Je vous entends nous inviter à se moquer des Académiciens, à tout réinventer. À jeter aux ordures les mots sales, les mots torchons, les mots salauds qui nous traitent de salopes. À clamer et à déclamer avec fierté et hardiesse notre différence physiologique, culturelle et politique.

Les trésors linguistiques que la génitrice de l'Euguélienne nous a offerts dans le plus bel et fol écrivain littéraire n'ont pas survécus, ni dans les dictionnaires, ni dans l'usage. Pis, ils sont devenus orphelins en décembre 2011. Même le pur joyau, celui qui désigne la force et la puissance sexuelles des femmes n'a pas trouvé preneuse. Encore moins preneur. À la mémoire de l'Euguélienne et de sa mère, deux terribles vivantes, je suggère à la communauté des femmes d'adopter ce vocable qui nous fait tant défaut, gynile et ses dérivés.

Ne fais pas à autrui ce que tu n'aimerais pas qu'on te fasse. Si ce noble principe résonne encore dans le cœur des humains, des Hommes en particulier, l'Euguélienne pourrait bien à son retour chez nous lancer avec son art raffiné de la dialectique: Messieurs, faut-il déduire que vous aimeriez :

- Être émasculés
- Porter la burqa
- Expirer sous la torture de la lapidation
- Mourir d'envie du clitoris
- Gagner votre vie en perdant votre corps, votre santé, votre dignité
- Toucher de manière systémique un revenu inférieur à celui de l'autre sexe
- Devenir le deuxième sexe, inclus dans la désignation générique la Femme

Ces barbaries et les autres qu'elle serait désespérant de décliner survivent avec une vigueur éperonnée par la recrudescence des fanatismes religieux. Que les mâles de l'espèce euguélienne, s'il en est, se lèvent enfin et convoquent toute la puissance de leur pouvoir pour y mettre un point. Un poing final, de concert avec les descendantes de celle qui a su aimer sans complaisance. Elle n'a pas admonesté que les Hommes. Rappelons-nous. Elle réprimande ses pareilles de verte façon : Et vous, mes Filles, cessez de marcher à quatre pattes en léchant les parquets, sinon je vous fais avec des mains coupées.

En proie à une hâte fébrile, nous attendons votre venue, chère jumelle humanoïde. Votre présence savante et populaire, sagace et débonnaire, portée par des élans de doux délire, décapante, originale, cette présence unique pour mieux dire, nous manque. À vos côtés, sous votre protection, nous saurions rester debout sans plus fléchir et ne plus se rasseoir jusqu'à ce que notre différence soit devenue égale en tout. Pour tout et à jamais.

Sur ces propos, l'assemblée des femmes se lève dans un silence solidaire et retient son souffle. Le moment est solennel.

L'Immortelle a dit : Il n'y a qu'une souffrance, une seule, il n'en existe aucune autre qui lui soit comparable. C'est de ne pas être libre de disposer de soi-même. Se pourrait-elle que la situation affligeante des femmes de la Terre du XXI<sup>e</sup> siècle ait raison de son humour fin, caustique, parfois dévastateur. Quand, bientôt, elle reviendra nous visiter, je le prédis, elle sera atTerrée et écumera de colère. Une saine, sainte et gynile colère.

Nota bene: Le 30 avril 1976, se tenait le lancement de *L'Euguélienne* à la Librairie des femmes d'ici, dont j'étais l'une des deux fondatrices. Louky Bersianik a dédié ainsi mon exemplaire: À «Lamartine» ma sœur gynile et extra-terrestre, pour une très longue solidarité. Cette solidarité n'a pas failli. □

Jacqueline Lamothe\*

**LOUKY BERSIANIK,  
ARCHÉOLOGUE DU  
FÉMININ**

Des propos de son auteure, *L'Euguélienne* est une œuvre fabriquée dans l'urgence et la nécessité. Œuvre magistrale, hors du commun, comme un cri, géant, une rafale, une révolte, une colère, mais pas gratuite. Une analyse, multidimensionnelle. Une requête, des exigences. Des propositions géniales, des solutions brillantes.

Parmi toutes ces dimensions, je retiens que le texte de *L'Euguélienne* est traversé par la question du langage, à la fois instrument et objet d'analyse. Au moyen d'une parodie des univers de discours patriarcaux, Louky Bersianik enquête sur cette langue discriminatoire puis mène une quête visant d'abord à secouer, rompre puis transformer cette langue au profit de la société tout entière.

Dès sa parution en 1976, un accueil enthousiaste fut réservé à *L'Euguélienne*<sup>1</sup>. De façon unanime, on considère cette œuvre comme une des plus importantes de la littérature québécoise: «livre-évènement», «chef d'oeuvre de lucidité, de passion et d'humour», audacieux, subversif, explosif... On le taxe de «somme complète du féminisme». On est

---

\* Professeure honoraire du département de linguistique de l'UQAM. Recherches sur le langage des femmes et des hommes et sur la féminisation linguistique. Auteure du *Guide de féminisation de l'UQAM*.

<sup>1</sup> Louky Bersianik (1976), *L'Euguélienne, roman triptyque*, Montréal, Les Éditions La Presse.

frappé par la multiplicité des domaines impliqués : religion, philosophie, psychanalyse, sciences humaines, etc., et la diversité des thèmes abordés : pouvoir, injustice, maternité, mariage, avortement, aliénation, etc. Ce qui dérouta, c'est le style, l'absence d'utilisation d'un genre littéraire unique, transgressant ainsi les canons habituels.

On ne parlait pas d'«essai-fiction» à cette époque, pour qualifier les livres qui secouaient tous les genres afin de mieux les emmêler intimement. [...] Sartre a écrit des essais philosophiques, des romans, du théâtre, sur les mêmes thèmes. Cependant, ce qui était inusité, c'était de suivre son conseil en condensant tous ces genres dans un seul livre<sup>2</sup>.

Appartenant à tous les genres, et à aucun, et d'une remarquable cohérence, on déclare qu'il ne s'agit pas d'un roman, mais d'une œuvre poétique, pamphlétaire, biblique et révolutionnaire, animée d'un grand souffle et d'une joyeuse fureur.

La dimension de la langue est étonnamment peu soulignée. On y relève certains propos : la langue française est faite par et pour les hommes, l'aliénation est subtilement véhiculée par la grammaire et encore, l'écrasement du féminin par le masculin est un fait à la fois social et linguistique. Il faudra attendre quelque temps les analyses sensibles à l'écriture de *L'Euguélionne* symbolisant une étape dans la déconstruction de l'ancien paradigme et de réflexion à la recherche d'un nouveau modèle.

### **Le féminin et ses fluctuations à travers l'Histoire**

Le féminin a toujours existé en français. Mais l'usage du féminin des noms de personnes a fluctué au gré des intempéries misogynes et sexistes servant en quelque sorte de baromètre pour connaître le statut des femmes et le sort qui leur était réservé.

<sup>2</sup> Louky Bersianik (1985), « En marge d'un roman qui n'en n'est pas un », en appendice de *L'Euguélionne, roman triptyque*, Montréal, Les Éditions Stanké

Au cours du Moyen-Âge, les femmes exercent divers métiers et professions. La sauvegarde de la culture est assurée entre autres par des monastères de femmes dont les abbesses sont des savantes estimées maîtrisant toutes les disciplines à la fois : médecine, physique, politique, théologie, musique... Les femmes de la noblesse exercent le pouvoir, dirigent des fiefs, participent aux parlements, rendent la justice. Les métiers, valorisés ou non, les titres nobiliaires relevant du droit et les professions, désignant des femmes, ont des appellations au féminin. Ex. : *bouchere, potiere, tapiciere, taverniere*, (XIII<sup>e</sup> siècle), *inventeure, procureure, médiature* (XV<sup>e</sup> siècle).

La Renaissance fut marquée par la répression des femmes qui perdent (ironiquement) avec la montée de la puissance de l'Université, l'accès au savoir puis aux fonctions d'autorité. Il n'y aura plus de « chirurgiennes » jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle ; les avocates, mairesses et banquières seront désormais les « épouses de ». Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, les femmes sont bannies du domaine judiciaire. La Révolution française interdit le vote des femmes<sup>3</sup>.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Hubertine Auclert<sup>4</sup> remet en cause la hiérarchie des sexes, exige la participation des femmes à la décision politique et dénonce un usage dans lequel « Tout Français » exclut les femmes quand il s'agit de voter, mais pas quand il s'agit de payer des impôts. Fervente partisane de la féminisation des noms de métiers et de professions, elle affirme que l'absence du féminin dans le dictionnaire a pour résultat l'absence, dans le Code, des droits féminins et que l'usage systématique des termes masculins et féminins constitue un moyen efficace de promouvoir et de garantir l'égalité dans toutes les sphères de la société. Elle réclame donc une assemblée qui féminiserait la langue française.

<sup>3</sup> Éric Sartori (2006), *Histoire des femmes scientifiques de l'Antiquité au 20<sup>e</sup> siècle*

<sup>4</sup> Paris, Éditions Plon. Centre Hubertine Auclert, <http://www.absyx.fr>

Le grammairien Rémy de Gourmont lui répond de se fier à l'instinct, rappelle que les féminins existent, ex.: «électrice», «avocate», et déplore qu'on ne sache plus se servir de notre langue. Damourette et Pichon (1911) pour leur part, considèrent que dans une société où il deviendra normal de voir des femmes exercer des professions, il sera naturel qu'il y ait des dénominations féminines comme il y en a pour les «brodeuses» ou les «cigarières».

### **Contexte social et linguistique de la création de *L'Euguélonne* en 1976**

L'année 1975 pose un jalon dans la transformation sociale occidentale en faveur de l'égalité des sexes: «l'Année internationale de la Femme» tenue à Mexico sous l'égide de l'ONU. Suivront deux autres rencontres mondiales, Copenhague (1980) et Nairobi (1985), axées sur «Égalité, développement et paix». Dans le sillage de cet événement, les revendications des femmes en matière d'emploi trouvent une correspondance sur le plan de la langue. La désignation des femmes occupant des métiers et des professions au moyen de noms féminins devient un enjeu social sur la place publique.

En 1976, le ministère fédéral de la Main-d'oeuvre et de l'Immigration, responsable de la révision des 6,000 titres de profession de la Classification canadienne descriptive des professions, fait appel à l'Office de la langue française pour «déssexualiser» les titres d'emploi, sous l'influence des solutions déjà adoptées aux États-Unis depuis quelques années. Les premières réponses font part de l'impossibilité de calquer des solutions sur celles qui prévalent pour l'anglais.

Plus généralement au Québec, c'est le manque de visibilité des femmes qu'on déplore. Groupes et individus adressent à l'Office de la langue française des demandes de plus en

plus nombreuses. Mais les travaux entrepris depuis quelque temps sur cette question n'ont pas encore reçu de sanction officielle et ne sont donc pas accessibles.

Le document intitulé *Égalité et Indépendance pour les Québécoises* (1978), élaboré en vue d'une politique de la condition féminine sous la responsabilité de Lise Payette, fera état de l'absence d'équivalents féminins et souhaitera que la «déséxisation» de la langue française devienne un objectif de l'OLF.

Ce n'est qu'en 1979 que sera émis un premier avis de recommandation de l'utilisation des formes féminines dans tous les cas possibles soit (je résume): 1. la forme usitée: «couturière»; 2. le terme épïcène et le déterminant féminin: «une architecte»; 3. la création d'une forme respectant la morphologie: «députée»; 4. l'adjonction du mot «femme» ex.: «femme-médecin». Soulignons au passage le refus de cette dernière proposition par Louky Bersianik, dans *L'Euguélienne*, en se basant sur des raisons grammaticales<sup>5</sup>.

C'est avec la parution de *L'Euguélienne*, en 1976, que s'ouvre un nouveau chapitre de l'Histoire des femmes et du langage. Elle nous présente un vigoureux plaidoyer en faveur du changement des mentalités, «car une langue avant la lettre a un esprit», pour le bannissement de la langue du mépris et de la discrimination, et pour l'instauration d'une langue rétablissant l'équilibre entre les sexes. Louky Bersianik ratisse large, couvre le vaste territoire des multiples manifestations du patriarcat inscrit en creux au cœur même des systèmes morphologique, syntaxique et sémantique. D'aucuns objecteront que ce n'est pas la langue qui est sexiste, mais son usage. L'inventaire des faits présentés nous convainc du contraire.

5 Louky Bersianik (1976), *op. cit.* (675-5-)

Premier volet, la langue de la péjoration, évidente sur le plan lexical. Or, au vocabulaire riche du mépris et de l'injure pour désigner les femmes: «conasse», «dévergondée», s'ajoute les connotations de dévalorisation attachées au seul genre féminin des noms de personnes: «maître/maîtresse», «entraîneur/entraîneuse», cas de dissymétrie sémantique. Que dire du super salaud qu'on traite de... « salope »!

Deuxième volet: la préséance du masculin dans la langue. Elle illustre au moyen de plusieurs cas de figure que le français est une langue masculine et s'insurge contre le fait que le masculin aurait la capacité de représenter à la fois les femmes et les hommes. Par exemple, l'«Homme», par glissement de sens, a perdu cette capacité pourtant inhérente à son étymologie. «Dans un "Imprécis de la langue" dit l'Euguélionne, [...] on pourrait lire [...] 101-Ambiguïté de la langue: "Il y a encore des Hommes qui croient que les femmes ne sont pas des Hommes<sup>6</sup>" ». Elle évoquera ailleurs les conséquences désastreuses de ce mot (Homme), pour les petites filles et les femmes, qui les «schizophrénise». Car ce mot les invite à faire partie de la grande famille des humains et en même temps, «il les en chasse brutalement<sup>7</sup>». Elle propose donc l'abolition du mot Homme puisqu'il a perdu sa capacité de signifier l'espèce et qui dans le sens d'individu mâle constitue une erreur étymologique.

Ajoutons que le masculin générique s'illustre par de nombreux autres cas. Ex.: «Le Québécois moyen», «appel à tous», «tous pour un». La liste est longue. Certaines expressions, lorsqu'utilisées par les femmes donnent clairement lieu au problème pathologique évoqué plus haut. Ex.: «rire

6 Louky Bersianik (1981), *L'Euguélionne, roman triptyque*, 1<sup>ère</sup> réimpression, Montréal, Les Éditions La Presse.

7 Louky Bersianik (1984), «Ouvrage de dame», Actes du Congrès Langue et Société au Québec, *L'Écriture au féminin, tome III*.

dans sa barbe», «avoir des couilles», «mettre ses culottes», «un coup en bas de la ceinture», «s'en envoyer un (verre) derrière la cravate».

Convaincue de la nécessité de rétablir la juste représentation des femmes dans la langue et ainsi «corriger une situation [...] intenable», elle explore différentes avenues : l'addition d'une forme neutre, ou encore l'abolition, comme en anglais, des formes masculines et féminines. Bien que souhaitables, ces solutions n'ont pu se concrétiser. Le français est une langue à flexion et à deux genres, seulement. Le neutre (ni masculin, ni féminin) n'existe pas sauf dans de rares cas. On ne peut pas non plus avoir recours à un genre commun englobant le masculin et le féminin, comme en anglais («common gender»).

Elle enchaîne : «D'ici à ce que les genres soient abolis, nous voulons des féminins aux mots». Très astucieusement choisis, les noms de métiers et professions figurant dans la liste regroupent «les cases vides», à savoir les noms sans correspondants féminins dans les dictionnaires et qui feront partie du corpus soumis à l'étude lors de l'entreprise de féminisation.

Notons que 90% des noms de personnes figurant au dictionnaire sont dédoublables en genre, selon les modèles d'alternances existant dans la grammaire; ex.: eur/euse; teur/trice; etc. Dans les autres cas, il s'agit de noms épiciques, invariables en genre («juge», «peintre»). C'est le déterminant qui marquera alors le genre. Mais pourquoi ces noms n'ont-ils pas de féminin? Il s'avère qu'ils désignent généralement des postes prestigieux, traditionnellement occupés par des hommes. On note cependant que certains titres, bien que figurant dans les deux genres, ne reçoivent pas l'aval des intéressées, à cause du prestige associé au

masculin et de la soi-disant ambiguïté possible de l'appellation au féminin (dissymétrie sémantique).

Louky Bersianik affirmait en 1982<sup>8</sup>, paraphrasant Gaston Miron<sup>9</sup>, « Tant que les femmes ne posséderont pas les instruments de leur culture et de leur destin [...] le masculin demeurera le genre de prestige et de promotion sociale, sa force d'attraction continuera de s'exercer toujours au détriment d'un féminin dévalorisé. » Cela faisait écho à un événement vécu à l'UQAM quelques années plus tôt, soit en 1979. Dans la réponse à la demande des professeures membres du Groupe interdisciplinaire de l'enseignement et de la recherche féministe concernant la désignation, pour l'une d'entre elles, de « directrice » et non « directeur » de département dans les documents officiels, « le secrétaire général » de l'époque, en l'occurrence une femme, affirmait qu'elle avait « fait plus pour l'avancement des femmes de carrière en continuant à garder le titre de “secrétaire général” qu'en employant celui de “secrétaire générale”, car cela a indiqué qu'il s'agissait bien des véritables fonctions [...] et non de fonctions similaires... avec tout ce que ça pourrait impliquer...<sup>10</sup> »

Un comité de féminisation fut mis en place par la suite en vue de l'élaboration d'un code de féminisation des titres. Cette entreprise fut perçue comme souhaitable, ou socialement dérangeante ou encore carrément inacceptable. Les objections les plus courantes : « ça sonne mal », « ce n'est pas français », « ça n'a pas le même sens ». Les difficultés rencontrées lors de la féminisation furent de nature « sociale » plus que linguistique : 1. noms désignant des postes occupés que par des hommes, la forme féminine étant inédite, 2. le féminin

---

8 *Idem*

9 Gaston Miron (1974), Montréal, La revue *Maintenant*, mars.

10 Lettre de Lise Langlois, « secrétaire général » [sic] qui m'était adressée, le 31 mai 1979

des termes signifiant une réalité sociale différente: «épouse de»: «président», soit un métier différent: le ou la «secrétaire», soit un objet: «distributrice», 3. le féminin ayant une connotation péjorative: «entraîneuse», «metteuse en scène».

Les seules nouvelles règles morphologiques concernent les noms en -eur/eure: «professeur/professeure», «docteur», et les noms sans possibilité d'alternance traités comme des épécènes: «le/la témoin». Tous les autres titres féminins de fonctions et de statut figurant dans la liste du *Guide de féminisation de l'UQAM* se conforment aux règles existantes de la grammaire.

«Le nœud du problème, c'est la syntaxe» affirme Louky Bersianik<sup>11</sup>. Dans le chapitre intitulé: «300 + 1 = 1» de *L'Euguelionne*, elle soulève le problème de l'accord qui fait en sorte qu'un animal ou un objet l'emporte sur l'être humain féminin dans la règle d'accord selon laquelle le masculin l'emporte sur le féminin. «Trois cents femmes et un petit chat» ou «Trois cents femmes et un camion se sont baladés dans la rue.» Dans «Ouvrage de dame», elle poursuit ainsi:

Le féminin est inféodé au masculin qui l'emporte toujours.  
Le féminin est emporté par le masculin comme par un ouragan. De sorte que lorsque l'un apparaît, l'autre disparaît. Dans la retraite des vieux, les vieilles sont escamotées, dans l'union des jeunes époux, l'épouse est déjà subtilisée...  
En somme c'est le genre qu'on sacrifie à l'autre genre<sup>12</sup>.

Ayant retenu le principe de l'abolition du masculin générique, nous affirmons haut et fort que les noms féminins ne doivent plus disparaître dans les formules plurielles. Nous parlons de coexistence des deux genres<sup>13</sup>.

11 Louky Bersianik et Louise Harel (1986), «Comme en langue étrangère», Montréal, magazine *La Vie en Rose*, no. 38.

12 Louky Bersianik (1984), *op. cit.*

13 Jacqueline Lamothe (dir.) (1997), *Guide de féminisation ou La représentation des femmes dans la langue*, Montréal, UQAM.

Louky Bersianik exhorte à l'invention à la création : « Assouplissez la grammaire, implantez de nouvelles tournures<sup>14</sup>. » Elle nuancera plus tard : « Mais une langue, ça ne se répare pas comme un moteur d'auto et il y a quelque chose à réparer dans le cœur de la langue. C'est plus qu'un code syntaxique, c'est tout un système symbolique très chargé<sup>15</sup>. »

En effet, la féminisation c'est d'abord un mode de pensée avant d'être un mode d'écriture. Et c'est en pensant autrement que nous avons amorcé l'élaboration de nouvelles stratégies d'écriture, caractérisées par leur caractère inclusif et leur clarté sémantique, répondant à l'appel de Louky Bersianik : « La langue est un tissu très souple où des centaines de générations avant vous sont venues apposer leurs initiales. Elle attend les vôtres. Femmes de la terre ; que les linguistes parmi vous s'y mettent sans tarder<sup>16</sup>. »

La féminisation de la langue a donc d'abord consisté dans la (re)découverte du féminin comme on dépouille le granit pour y retrouver l'oeuvre. Telle une artiste, Louky Bersianik a contribué à dégager et retrouver ce qui avait été perdu à travers l'Histoire. Louky, archéologue du féminin.

Le passé du langage est un gag.  
Au présent, la langue dort dans une gangue  
Comme dans ses langes.  
L'avenir est une formidable gageure<sup>17</sup>

---

14 Louky Bersianik (1981), *op. cit.*

15 Louky Bersianik et Louise Harel (1986), *op. cit.*

16 Louky Bersianik (1981), *op. cit.*

17 Louky Bersianik (1984), *op. cit.*

Catherine Mavrikakis\*

## IL FAIT UN TEMPS MERVEILLEUX POUR LES PIQUE-NIQUES

Il fallait un certain courage à Louky Bersianik pour s'en prendre à la philosophie dès ses origines. Il lui en fallait certainement beaucoup pour s'attaquer au *Banquet de Platon*, se l'appropriier et le travestir en un pique-nique de femmes, allègre et festif, sur l'Acropole, duquel les hommes et leur grande pompe seraient totalement exclus. Il fallait parasiter, violer, voire mettre en pièces la parole des très grands hommes, celle que l'Occident, à travers ses traditions, avait transmise, admirée et la remplacer par du bavardage de petites bonnes femmes en apparence pas très sérieuses... Il fallait chasser de la Grèce ses hommes illustres et y installer une horde de filles affamées de vie et de pensée. Il fallait remplacer la pensée fondatrice de l'amour que Socrate avait donnée en partage aux générations à venir par... autre chose.

*Le Banquet* de Platon grâce à Bersianik était devenu une coquille vide que l'on pouvait farcir à sa guise, à la mode des femmes. Il suffisait de se mettre au boulot. Le cœur était à l'ouvrage. Il y avait tout à inventer. Et aucune recette critique ou philosophique ne pouvait plus être utile.

---

\* Romancière, l'auteure a été conviée dès 1979, à plusieurs pique-niques sur l'Acropole.

Il y avait bien sûr quelque chose de scandaleux dans le texte de Bersianik *Le pique-nique sur l'Acropole*. On allait bouffer du philosophe comme d'autres avaient plus tôt bouffé du curé. Un certain *Déjeuner sur l'herbe* de Manet, qui fut présenté dans la controverse au Salon des refusés de 1863, avait habitude notre modernité et ses bien-pensants aux repas légers, improvisés, primesautiers. Les avant-gardes en littérature et dans tous les arts avaient opté pour l'abolition des interminables banquets, leur cérémonial et leurs discours. On faisait plus simple et plus rapide. La vengeance sur l'Histoire était un plat qui ne se mangeait plus seulement froid, on la voulait crue. Mais contrairement à Manet et à tant d'expérimentations esthétiques ou critiques, Bersianik ne tenait pas à nous donner à dévorer des yeux des femmes nues assises dans l'herbe à côté de beaux messieurs en veston. Elle avait au contraire dit « ouste » aux bonshommes et préférait céder la place aux femmes des philosophes et aux filles dégourdies. À Xanthippe, la tendre et douce épouse de Socrate, celle qu'on n'avait jamais entendue et à tant d'autres devant la parole desquelles la philosophie avait fait la sourde oreille.

Un vent de fraîcheur s'installait alors sur notre Athènes mythique, pétrifiée dans sa gloire historique. La philosophie devait s'en trouver quelque peu décoiffée... Je ne cherchais pas à lui remettre les idées en place.

J'avais 18 ans et grand faim.

J'entrais à l'université en 1979 et le pique-nique improvisé par ces rebelles me mit en appétit. J'avais envie de manger de ce pain-là, de celui au nouveau goût duquel Luce Irigaray, la psychanalyste et philosophe, m'avait préparée dès 1974 avec *Spéculum de l'autre femme* et *Ce sexe qui n'en est pas un* en 1977. Je savais que les femmes, comme leur sexe, avaient été effacées des débats sérieux et qu'à l'aube de mon devenir

intellectuel, alors même que je mettais les pieds dans le plus haut lieu du savoir, je serais vite condamnée moi aussi, comme mes mères, mes sœurs et mes cousines, à l'invisibilité, à l'effacement de mes propres traces, à la ligature de tous les organes de la pensée. Au mieux, je pourrais me faire connaître comme muse ou égérie d'un quelconque génie... J'attendais au Québec, une réflexion féministe qui balaierait sur son passage la pensée telle que je la connaissais. Elle m'arriva sous la forme d'une « nef de sorcières » ou de ce pique-nique où le littéraire l'emportait sur le philosophique, où la fiction dessinait l'espace même de la réflexion. La littérature grâce à Louky Bersianik me parut être le lieu à occuper. La philosophie pouvait aller se rhabiller, elle ne me laisserait jamais voix au chapitre. C'est par le jeu littéraire, les énonciations multiples, ludiques, fictives, les détournements et les redoublements d'identités où le « je » se conjuguait de nombreuses façons que j'arriverais à imaginer un monde où les filles existeraient et où j'aurais droit de cité.

Lors de ce pique-nique de bonnes femmes, je me mis à battre des mains. Je comprenais que la sensation permanente de faim qui me tenaillait depuis mon entrée dans la pensée allait enfin me quitter. J'apprenais à me sentir rassasiée. Je n'aurais plus à jouer à l'anorexique devant la philosophie qui me forçait à un gavage savant que je ne pouvais que régurgiter à la première occasion. Je n'avais plus à montrer patte blanche et prouver que je pouvais être moi aussi conviée à quelque sérieux banquet. J'appris à mal me tenir à la table des idées et je compris vite que dans la dissidence, il y avait aussi des vérités et de quoi calmer mon appétit insensé. Louky Bersianik me permit de boudier les somptueux repas trop copieux, trop lourds. Je compris que l'on pouvait aussi faire dans la farce, dans le conte, dans le carnet, la lettre, dans les genres dits « mineurs ». Je n'avais pas à me draper dans le grandiose historique.

Je me plongeai alors dans *L'Eugélonne*, livre dont j'avais entendu parler sans l'avoir jamais lu. Le travail sur le genre de la langue, sur la représentation humiliée du féminin qui y était effectué, me bouleversa. Et puis il y avait toute cette façon de bousculer le langage, de le forcer à faire exister de l'étranger, de l'étrangeté que le nom même de guerre de Louky Bersianik, dans sa dureté combattante, faisait entendre fièrement. Contre la « calembourgeoisie » mise de l'avant par une certaine psychanalyse qui trouvait de bon goût de jouer avec beaucoup de bienséance avec les mots, Bersianik traquait à même la langue les tenants du pouvoir et les plis linguistiques dans lesquels les femmes se cantonnaient et se tenaient coites. La langue serait vivante ou ne serait pas.

La parole philosophique pour Bersianik n'était pas seulement celle qui effaçait les femmes. Beaucoup plus pernicieuse qu'elle prétendait l'être, cette parole portait potentiellement de la haine plutôt que de l'amour. Bersianik fit apparaître, en le reconstituant par la fiction, le menu servi au *Banquet* de Platon et occulté par ce dernier. Xanthippe, elle, se souvenait des plats parce que les femmes n'oublient pas ces « petites choses-là »... Dans ce menu, je lis, médusée, que les femelles étaient servies en plat de résistance et que l'holocauste des filles était permanent. C'est pour les assassinées que Louky a toujours écrit : les assassinées de l'histoire occidentale, les oubliées des temps, les massacrées du 6 décembre 1989 et les dévorées par la pensée métaphysique. C'est avec elle, que je compris vraiment que je ne ferais pas long feu à vouloir aboyer avec les loups de l'Histoire et du savoir.

À dix-huit ans, je savais que ma volonté de savoir me faisait courir de grands risques. Je ne voulais pas finir en Iphigénie, offerte aux dieux sur l'autel du devoir. Je refusais net que mes pères philosophes me sacrifient pour que la

grande guerre philosophique continue. J'avais envie de me transformer en Médée, en Clytemnestre vengeresse, de me délivrer des voix «outrecuidantes, des voix paternalisantes, des voix légiférantes, des voix victorhugoliantes, des voix méprisantes de mes maîtres imposés». Les écrits de Bersianik m'ont alors permis de relever la tête et de refuser ma propre disparition. Ils m'ont étrangement accompagnée tout au long de ma vie. Depuis 1979, je n'ai jamais renié la nécessité vitale du féminisme... Et tout particulièrement dans le monde si peu accueillant de la connaissance et de la pensée. Les femmes n'en ont pas fini à l'université d'être les caryatides du savoir. Les femmes n'en ont pas fini de servir de vestales au feu sacré. On a beau me dire que le monde a changé, je suis aux premières loges dans mon travail de professeure à l'université pour voir que les transformations sont constituées d'autant de reculs géants que de grandes enjambées vers le futur. Il est toujours et encore le temps de ne pas accepter le fardeau, de secouer violemment la tête afin de faire tomber les colonnes du temple. Louky Bersianik n'a pas fait entendre son dernier mot. Sa parole venue de mon passé reste prophétique.

Elle annonce qu'il fera beau temps et que nous aurons encore de nombreux pique-niques. □

Germaine Mornard\*

## DE LA LANGUE ET DE SES DÉPLACEMENTS

Le 30 décembre 1930, Virginia Woolf notait dans son *Journal: moi, c'est le fait d'écrire qui me donne mes proportions*<sup>1</sup>. Cette phrase va bien à Louky Bersianik, cette grande auteure dont l'écriture explore des dimensions vastes et surprenantes. Chercheuse de sens et de langage, elle écrivait déjà en 1976 : *qu'il serait intéressant de voir un tableau comparatif de la misogynie entre les langues*<sup>2</sup>. Notre société étant aujourd'hui de toutes les cultures, cette réflexion m'apparaît particulièrement pertinente et je ne puis qu'admirer sa clairvoyance. Comment ne pas suivre la voie tracée quand tous les codes nous y mènent ? Comment s'éloigner de l'actuel conformisme planétaire où s'étiole toute vision polysémique des femmes ? Comment débayer des chemins balisés depuis des millénaires quand les résistances au changement sont omniprésentes dans toutes les langues ? Langue maternelle ou langue seconde, nous devons encore et toujours traduire, mais pour les femmes immigrantes, il s'agit d'une quadruple traduction.

Prenons un exemple que je connais un peu. Lorsqu'une femme chinoise immigré au Québec, elle porte non seule-

---

\* Germaine Mornard, poète et essayiste, a publié trois recueils aux éditions du Noroît ainsi que plusieurs textes dans des ouvrages collectifs, des anthologies et des revues spécialisées en poésie.

1 Virginia Woolf, *Journal, tome 4*, Paris, Stock, 1985, p. 257.

2 Louky Bersianik, *L'Euguélienne*, Montréal, Stanké, coll.10/10, 1985, p.249

ment le poids du discours ancestral de ses origines, mais doit de plus composer avec des codes culturels qu'elle saisit difficilement. Elle se retrouve en effet devant une langue française affublée d'une grammaire dangereusement masculine. La grammaire chinoise étant un jeu d'enfant face à nos normes grammaticales exigeantes, elle devra vérifier sans arrêt le genre des mots qui, Louky Bersianik l'avait bien démontré, n'est certes pas en faveur du féminin

Si les aléas de notre grammaire lui posent problème, elle connaît par contre fort bien les diktats de sa langue maternelle. En mandarin, les premiers mots que l'on étudie sont **Ni hao** qui signifient **bon bien** dans le sens de «je vais bien». Or, l'idéogramme du mot **hao** est constitué par la clef **femme** associée à celle du **fil**, **de l'enfant**. Ces deux clefs donnent l'adjectif **bon**. Ainsi, cette association dans la tradition chinoise signifie littéralement que si la femme a (ou reste avec) un fils, tout va bien. Cette expression répétée des milliards de fois est toujours la façon de saluer en chinois : **Ni hao ma?** Dans ce contexte, la femme n'est définie que par la procréation. Tout va bien dans la maison de l'Homme quand la femme s'occupe du fils. Cet exemple nous permet d'entrevoir à quel point la graphie du mandarin est empreinte de poussières impériales, impératives et impérieuses ; à quel point elle encombre la vision des femmes dont c'est la langue maternelle. S'en départir s'avère une tâche ardue surtout avec le retour en force du confucianisme dans la culture chinoise du XXI<sup>e</sup> siècle. Quand une jeune Chinoise de la classe moyenne immigré ici, son bagage ancestral pèse lourd et il faut du temps pour qu'elle songe et arrive à s'en délester. Pourtant, sa situation se révèle dans l'ensemble favorable, ce qui n'est certes pas le cas de toutes les nouvelles arrivantes. L'actualité nous fournit quotidiennement de sinistres tableaux de l'exploitation du silence des femmes immigrantes.

\*\*\*

Au Québec, les féministes dans les années 70 se sont heurtées à la notion de double discours de la langue. **Le masculin l'emportant toujours sur le féminin**, comme le répétait l'auteur de *La main tranchante du symbole*<sup>3</sup>. La langue se révélait un lieu étranger que nous voulions reconstruire. Traduire la langue essentiellement masculine qui nous avait été inculquée en une langue nécessairement au féminin était notre montagne à nettoyer. Nous avons débusqué les atteintes langagières à notre dignité et nous avons réussi à dénoncer plusieurs dogmes. Cependant, je constate une nette régression ces dernières années : *la langue de l'occupant* s'est déplacée, technicisée, internationalisée; elle a remis au goût du jour de vieilles images sexistes et il nous est encore plus difficile de déjouer ses diatribes. Pensons à l'image des femmes dans certains vidéoclips de rappeurs ou aux terribles concours de minis miss un peu partout à travers le monde

La Révolution tranquille a permis un grand balayage, nombre de valeurs y ont été ébranlées. Nous avons poursuivi la route malgré de fréquents retours en arrière jusqu'au début de ce siècle. Le 11 septembre a malheureusement retardé le mouvement. Des guerres absurdes et la multiplication des crises économiques (réelles ou boursouflées) ont relégué la pensée féministe à l'arrière-plan. Pour nous, écrivaines du Québec, les reculs ont été flagrants. En 1999, nous espérions rebondir<sup>4</sup>. Je ne vois malheureusement qu'une exacerbation des problèmes que nous avons nommés il y a déjà douze ans. La société du spectacle s'est généralisée au point d'être à tout moment notre juge à penser. Tout est aplati par des versions

---

3 Louky Bersianik, *La main tranchante du symbole*, Montréal, les éditions du remue-ménage, 1990, p.37.

4 *Manifeste d'écrivaines pour le 21<sup>e</sup> siècle*, sous la direction de France Théoret, Montréal, Trois, 1999, p.25.

édulcorées où l'on n'ose plus affirmer une pensée différente. Chaque idée un tant soit peu originale est rapidement récupérée et nivelée à la hauteur de la société du spectacle. Sa diffusion à l'emporte-pièce sur des réseaux sociaux augmente aussi le risque de l'incompréhension, de la confusion et du « toutt est dans toutt » assurément aliénant.

Certaines jeunes féministes reprennent le flambeau et j'en suis heureuse. Leur parole est, par contre, souvent reléguée à l'arrière-plan comme quelque chose de vaguement gênant. S'affirmer féministe aujourd'hui prend autant de courage qu'il y a trente ans, est-ce normal ? Est-ce normal que Louky Bersianik ne figure pas dans la revue médiatique des grandes disparues de l'année 2011 ? Ceci nous ramène au travail à poursuivre et à tous les enjeux qui demeurent en cause.

\*\*\*

Le véhicule par excellence pour faire avancer la pensée des femmes demeure la langue. Louky Bersianik a été une pionnière en voulant traverser les barrières patriarcales du langage pour puiser aux sources de la langue *origynelle* une parole femme qui nous ressemble. Ces dernières années, je n'ai malheureusement vu qu'un net recul face à la recherche d'une féminisation de la langue. La richesse des subtilités du français ne semble plus valorisée ; de nombreuses jeunes femmes, à l'instar de leurs compagnons, se plient au jargon du Web c'est-à-dire à un charabia désolant. Comment faire bouger un langage si on n'en connaît pas les nuances ? Comment dépoussiérer un lexique quand on ne le maîtrise pas ou qu'on le laisse se désagréger sous prétexte de simplification à outrance ? Je crois que la lecture des œuvres des grandes féministes pourrait révéler à plusieurs jeunes femmes à quel point la langue est importante et *jamais innocente*.

Démailler le joug du patriarcat se fait aussi à partir des dictionnaires. L'auteure du *Pique-nique sur l'Acropole*<sup>5</sup>, cette grande fouilleuse de la langue, savait qu'il faut d'abord bien connaître ses entrées pour pouvoir par la suite les critiquer. Par curiosité, reprenons sa méthode de travail et cherchons le mot **féminisme** dans les deux dictionnaires *Robert* que je possède; le premier est la version de 2009 et le second, qui servira de comparaison, a été édité en 1990.

Première constatation, les premières définitions ont changé, mais est-ce pour le mieux?

2009; **Féminisme:**

*Attitude* [Est-ce le mot juste?] *de ceux* [voilà un pronom bien incongru dans ce contexte!] *qui souhaitent que les droits des femmes soient les mêmes que ceux des hommes.*

Désolée par cette lecture, je retourne à la définition numérotée 1 du *Robert* de 1990:

*Doctrine qui préconise l'extension des droits, du rôle de la femme dans la société.*

Une variable positive: nous sommes passées de l'extension des droits et de notre rôle dans la société aux mêmes droits que ceux des hommes. Cependant, le mot **doctrine** a été remplacé par le mot **attitude** qui me semble bien réducteur. Autant nous n'avons jamais voulu d'une quelconque **doctrine**, autant le mot **attitude** me laisse entrevoir une vision fragmentaire et banalisée de la réalité du féminisme.

Que conclure de cette expérience? Oui, le féminisme a fait évoluer la société, mais non la langue ne suit pas. Ce sont encore **eux** qui s'approprient nos acquis en les mesurant

<sup>5</sup> Louky Bersianik, *Le pique-nique sur l'Acropole*, Montréal, l'hexagone, coll. Typo, 1992.

à leur jauge et nous courons toujours pour rattraper **leurs** droits. Il reste donc bien des gravats à nettoyer dans le cratère de la langue.

En mémoire de Louky, je poursuis ma *quête essentielle* avec les mots **femme** et **lesbienne**. Une constatation rapide au mot **femme**, sous la rubrique familier, on a ajouté en 2009 de nombreux termes ; **gonzesse**, **greluche**, **meuf** et **nénette**. **Nana** figurait déjà dans l'édition de 1990. Quant au mot **lesbienne**, sa définition demeure identique à l'exception de la **goudou** (terme considéré familier ; jamais entendu celui-là) et de la **gouine** (péjoratif : on le sait !). Rien pour réjouir la féministe en moi...

Au chapitre intitulé : « L'épouse classique », l'auteure de *L'Euguélienne* avait ironiquement établi un *répertoire d'épithètes élogieuses et nuancées à l'infini* que les hommes utilisent pour qualifier leurs compagnes<sup>6</sup>. À quelques exceptions près, cette édifiante nomenclature demeure d'actualité. S'y ajoutent **meuf** ou **nénette** qui nous ramènent au nivellement par le bas constaté dans la plupart des langues aujourd'hui. Sous ces deux termes, je vois une perpétuation du sexisme : la femme redevient l'objet, le joujou. En effet, comment croire sérieusement à la pensée d'une supposée **meuf** ou **nénette** ? Ce réductionnisme machiste se retrouve aussi dans les exemples choisis pour illustrer ces mots au dictionnaire Robert de 2009 : *Il est venu avec sa meuf. / Un mec et deux nénettes. / C'est sa nénette*<sup>7</sup>. Où peut-on reconnaître 40 ans de féminisme dans de pareils clichés ?

6 *L'Euguélienne*, op. cit. p.154. En voici quelques exemples : Bagasse / Bas-bleu / Baisée / Baiseuse / Bébé / Bécasse / Bégueule / Belle de nuit / Bonne à tout faire / Bonne femme / Bobonne / etc.

7 *Le nouveau Petit Robert de la langue française 2009*, Paris, le Robert, 2009, p. 1590 (meuf) et p. 1682 (nénette).

Louky Bersianik, à travers toute son œuvre, nous a démontré que la langue nous invente : en la repoussant dans ses limites, en la questionnant sans cesse et d'arrache-pied, on la force à avancer vers un espace libre et vraiment au féminin.

Cherchant sa planète, l'Euguélienne nous a ouvert la voie. Il reste beaucoup de travail de décryptage pour les jeunes générations de féministes. Travailler la langue comme un matériau à venir et à rêver. La connaître le mieux possible pour la nuancer. Ne pas suivre aveuglément le mouvement des pseudo-langages « cyberaliénants ». Ne pas demeurer *la muette*<sup>8</sup> devant les oppressions toujours renouvelées et la récurrence cyclique de la femme objet dans l'art comme dans la vie. Valoriser le métissage avec d'autres cultures pour créer une planète-langue vraiment différente.

Voilà tout un programme, mais je souhaite que nous puissions y croire si nous voulons atteindre un jour ces fameuses images symboliques qui nous aideront à rebondir un tant soit peu dans ce siècle. Alors que les forces de la finance et de la droite réactionnaire font feu de tout bois allant jusqu'à mettre en péril les gains des femmes si durement obtenus (cela va de la déféminisation des termes sous des prétextes fallacieux à la remise en cause de droits fondamentaux comme celui de l'avortement), je pense que nous avons dramatiquement besoin de la ferveur inaltérable et de la *mémoire du futur*<sup>9</sup> amorcée par les belles Géantes qui nous ont précédées. Avec elles, grâce à elles, nous continuons à remodeler une langue à notre image. □

---

8 *La main tranchante du symbole*, op. cit. p. 87.

9 *Ibid.* p.233.

Jean Royer\*

De *Maternative* à *Kerameikos*

## LOUKY BERSIANIK, POÈTE DES COMMENCEMENTS

En tant que femme et poète, Louky Bersianik a su mesurer la force des commencements. Fondée en partie sur des mythes anciens et des légendes modernes, sa poésie invente surtout une cosmogonie inédite au féminin, elle se fait ontologique et lyrique, épique en même temps qu'initiatrice, teintée de l'ironie des retournements du côté du féminin.

On n'a pas lu assez attentivement trois grands livres de Bersianik, *Maternative*, *Axes et eau* et *Kerameikos*, composant un art poétique du féminin. La singularité de cette poésie, qui a des allures de manifeste et de réflexion sur la naissance de l'Être au féminin, l'a sans doute éloignée d'une lecture autrement historique et biblique proclamant : « Au commencement était le Verbe ». Pour la femme poète Bersianik, le véritable commencement est celui de la Chair. Elle rejoint en cela plusieurs autres femmes poètes de notre temps, dont la Suisse Pierrette Micheloud et son mythe de « la Grande Gynandre » comme principe de vie, ainsi que la Française Marie-Claire Bancquart et son recours au sacré, à l'éros et aux métamorphoses humaines. L'œuvre de

---

\* Jean Royer est poète, essayiste et journaliste. Il a dirigé les pages culturelles du quotidien *Le Devoir* puis les Éditions de l'Hexagone. Il a fait paraître une quarantaine de titres, dont un portrait de Gaston Miron, *Voyage en Mironie* (Fides, 2004), et une *Introduction à la poésie québécoise* (BQ, 2009). Il est membre de l'Académie des lettres du Québec.

Louky Bersianik est d'abord littéraire dans sa féminité. Elle nous invite, comme la Québécoise Marie Uguay, à toucher «l'autre visage du monde».

### **Maternative**

Au commandement *Noli me tangere* du «Verbe-Mâle» (paroles du Christ ressuscité adressées à sa mère), Bersianik oppose un *Me tangere* de la «Parole prise au piège du féminin singulier [...], cette Parole, peau de femme au-delà de sa chair défaite». Une femme aspire à l'extase et à «la longue caresse des corps». Elle veut être «touchée», elle a recours à la «gynosensualité». Elle ne sera plus cette «Histoire-sans-Parole», possédée par le «Pénis-Verbum», pétrifiée et sans identité.

Son premier livre de poésie, *Maternative* (VLB Éditeur, 1980), est une affirmation du féminin en tant que motif fondateur d'une philosophie de la Nature. Ainsi s'ouvre le poème «Me tangere»:

La Chair est antécédente au Verbe

Le Rêve est ascendant

Le Verbe est subséquent

---

Le Verbe est le projet de la Chair et non son commencement.

L'Initiale, c'est la femme en sa chair d'où nous venons, en notre chair devenue parole. Nous entrons alors avec Bersianik dans le cycle de «la gestation permanente» et de «la présente germination»: feu, feuilles, fleurs, tissu, robe, fruit, froidure et feu encore ont mené le destin de la femme jusqu'au fait divers. Il faut remonter le cours de l'Histoire à partir de la splendeur de la Chair. «Sœurs et nocturnales, seules et tangentielles» sont les femmes, somnambules et funambules, mais aussi inconsolables de leur absence historique.

Le poème de Bersianik se fait alors blason du corps au féminin, louange de la sensualité, évoquant le visage, la peau, les larmes absentes, jusqu'à la naissance comme événement premier de l'Histoire des femmes et de toute l'Humanité. La femme sans larme (quand la « folie douce devient furieuse ») veut naître océan.

Car la poésie de Bersianik invente d'abord un monde liquide, se réfère à la mémoire d'avant la naissance de « l'inapparente ». Elle s'inspire du mythe grec de l'apparition de Delos, la plus petite île des Cyclades qui fut d'abord engloutie sous la mer. Elle fut Ortygie, qui, poursuivie par Zeus, se changea en pierre pour lui échapper et tomba dans la mer. Cette allégorie permet à Bersianik d'écrire les plus belles pages d'une intimité intra-utérine qu'on puisse lire sur la gestation de la maternité jusqu'à la naissance de la « maternelle » :

Corps au secret environné du corps  
clandestin étroitement  
Si chaud que maison d'hiver et doux que lit d'eau.

L'incessante caresse de ta chair occulte  
scinde mes *feuillets* arrime mes organes  
et tisse cette peau poreuse et prometteuse

Même chair et perméable au sang  
Je suis portée apparue en l'inapparente  
Eau c'est mon berceau

ORTYGIE

De tant de merveilles et de monts  
Moi l'ilienne embryonnaire  
Suis tentée d'exister.

Surgit ensuite le *journal* du séjour « au fond de cette grotte insoupçonnée/resplendissante d'eau et de sang et d'humeurs / de splendeur vagabondes ». Cette étape conduit la « mater » et la « native » à « l'union fondamentale », « dans la complicité instinctive des chairs semblables ». Ainsi *Maternelle* établit comme synonymes vie et liberté, féminin et destin :

La lente gravitation des êtres vers la terre  
 entre dans la chair naissante  
 Entre elles se produit pesant l'une sur  
 l'autre  
 Comme une ère nouvelle pesant sur  
 l'ancienne.

*L'eau penche et ne coule pas*

Avec son recueil intitulé *Axes et eau, poèmes de «La bonne chanson»* (VLB Éditeur, 1984), Louky Bersianik s'approche de l'épigramme. Sont réunies des suites dédiées à des personnages de ses autres livres : Aphélie, Adizetu, Avertine, Ancyl, Xanthippe, Étéa, Omicronne et l'Euguélienne. Des personnages fictifs (à l'exception d'Adizetu et de Xanthippe) comme on en rencontre chez Homère et dans les épopées de l'Antiquité.

Au cours d'un entretien qu'elle m'accordait en 1985 pour le quotidien *Le Devoir*, Bersianik m'expliquait : « Il faut que je crée toute une cosmogonie parce qu'elle n'existe pas pour les femmes. Les figures mythiques sont mâles ou, quand elles sont femelles, sont péjoratives et concernent la relation avec le mâle. Dans tous les mythes, ce qui arrive d'extraordinaire ou d'inférieur vient toujours par les femmes, qui apparaissent par bandes ou par couples », ajoute-t-elle.

*Axes et eau* n'a rien de la plaquette et compte 235 pages. Un personnage y domine ou recouvre cette poésie puissante comme une Caryatide en marche : Sylvanie Penn. Souvenons-nous de cette femme, au début de *L'Euguélienne*, couchée sur une pierre tombale, recouverte de sons et tensions. Son nom, Penne, cache sa «peine», invisible comme les larmes des femmes dans l'Histoire. Sylvanie ne se noie pas dans ses larmes, c'est-à-dire à l'extérieur d'elle, mais elle se dissout. Louky Bersianik lui dédie un long poème qui s'intitule «Lacrimacorpus dissolvens. Chanson pour Sylvanie Penn dite Le Squonk».

« Dans ce poème, m'a précisé l'auteure, le cours des larmes remonte jusqu'à sa source corrosive. C'est à l'intérieur de soi que c'est corrosif. Le corps se dissout de l'intérieur. Quand la larme tombe, c'est un signe de corrosion mais ce n'est pas la corrosion. J'ai reconnu Sylvanie dans sa légende, *Fearsome Creatures of the Lumberwoods* (Washington, 1910), racontée par William T. Cox et citée par Borges, parce qu'elle me ressemblait. Je sais que le corps intérieur se dissout. Plus je mangeais mes larmes, plus je me dissolvais de l'intérieur, plus je perdais ma forme extérieure. *Lacrimacorpus dissolvens*, c'est le titre du poème et c'était moi. » La légende de Cox raconte que Sylvanie, bête fantasmagorique, prise au piège, avait littéralement fondu en larmes entre les mains de son ravisseur. « L'eau SOURD au silence de son corps », écrit Bersianik.

Mais pourquoi retrouve-t-on en poésie des personnages qui vivaient d'abord dans des romans ? Qu'est-ce qui relie ou différencie la poésie de la prose ?

« La poésie, me confiera Bersianik, est une manière de voir, de saisir les formes en mouvement. Comme on a dit que le dessin n'est pas la forme mais une manière de la voir. Quelque chose de fixe et d'arrêté, cela n'existe pas. Il y a toujours un travail qui se fait. Même à l'intérieur du minéral, il y a l'atome, qui est dans un mouvement ahurissant. En poésie, il s'agit d'aller chercher le mouvement, même quand il n'apparaît pas. »

« C'est pourquoi la poésie est plus formelle que la prose. Elle repasse dans les plis, dans les endroits déjà visités, au cas où elle aurait manqué quelque chose. De même, la prose va laisser couler les larmes, tandis que la poésie va les saisir au moment de leur épanchement, au moment où elles penchent comme de l'eau. L'eau penche et ne coule pas : voilà la poésie pour moi. »

Bersianik avait bien écrit dans sa chanson pour Sylvanie Penn :

être vivante coûte que coûte. mais ne t'épanche  
surtout. toi cet arbre qui rends sève sans t'incliner.

### ***Kerameikos***

Après la naissance et l'amour vient la mort. En poésie, le thème de la mort est intimement lié à la conscience des origines. Ainsi le fort livre de Louky Bersianik, *Kerameikos* (Noroît, 1987), vient compléter son recueil *Maternative* et son poème « Nuclea épiphane » sur les origines de la vie, qui accompagnait des photographies de maternité de Kèro (*Au beau milieu de moi*, Nouvelle Optique, 1983).

L'approche du thème de la mort par les poètes se fait tour à tour mystique, comme chez Fernand Ouellette (*Les heures*), initiatique, comme chez Robert Yergeau (*Le tombeau d'Adelina Albert*) ou existentielle, comme chez Alphonse Piché (*Sursis*) qui la regarde dans sa froideur et sa noirceur. Louky Bersianik, de son côté, fidèle à son travail passé, adopte une approche mythique.

*Kerameikos* se révèle comme un des grands textes contemporains sur la mort. L'ampleur de son chant veut recouvrir la douleur du monde en même temps qu'elle nous apprend que la mort n'empêche pas le « triomphe implacable de la vie sur tout ce qui vit ». C'est-à-dire qu'il faut compter avec les rituels de la vie, « cette inconnue ».

La mort, elle, nous est bien connue. Voyez *Kerameikos*, un cimetière de céramique et la nécropole antique la plus importante d'Athènes dès le X<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Cet espace de la mort, traversé par la Voie sacrée, comprend des vases funéraires – urnes, amphores -, et des tombes – tertres

puis terrasses ornées de stèles et de statues. Ce sont ces ruines que visite la femme poète. Car «l'art veut désigner la permanence du scandale».

Devant l'urne où elle voit «apparaître les cendres de l'amour», Bersianik éprouve la douleur de l'absence absolue: «quand la terre s'éprend de l'eau oubliant sa fissure/l'amour se répand en pure perte faute de vivant».

Au fur et à mesure de cette réflexion sur la mort se constitue une conscience sociale et même cosmique liant l'individu au monde. Bersianik médite aussi sur l'amour, le désir et l'art. Elle oppose finalement la peur de vivre de l'homme nucléaire au sens de l'avenir qui peut animer la femme, porteuse de mémoire et de vie.

Ainsi la dernière partie de *Kerameikos*, intitulée «Ruines du futur», compose un appel pathétique. Les hommes du nucléaire «n'ont trouvé dans la rue que décor jetable [...] ils sont les ancêtres de l'avenir/avec les images fossiles de leur actualité [...] la science déchire leurs diplômes/le folklore s'entiche de leurs poèmes/cent fois leur modernité change de ton».

Les femmes, de leur côté, ont appris le sens de l'avenir: «elles ont réussi à déchiffrer les codes mortifères la sauvagerie des savoirs». Et pendant que ceux-là «exhibent leur panoplie nucléaire dans la suie de la stratosphère», celles-ci ont «cessé de confondre la profondeur du ciel avec l'amnésie de leur désir profond»:

[...] ils incendient les forêts pour en savoir plus long sur l'hiver nucléaire [...] ils pratiquent la mort comme un hologramme à bout portant [...] j'écris à la mémoire d'une jeune fille rangée sous terre la tête parsemée de gigantesques montagnes tu deviens soudain le visible de la voix au cime-

tière contemporain des crépuscules ne dis plus qu'un corps  
ne peut se dissoudre dans ses larmes attends j'ai presque  
oublié le goût de la peur.

Pour Louky Bersianik, cette victoire sur les «larmes»  
marque une étape où sa poésie passe de la virtuosité calculée  
de ses précédents livres, *Maternative* et *Axes et eau*, à la libre  
amplitude d'une voix devenue inoubliable, faisant office de  
testament. Cette voix est d'ailleurs magnifiquement mise en  
pages, avec les crayonnages de l'artiste Cantieni qui modu-  
lent les espaces de mort et de vie. □

Patricia Smart\*

## LOUKY BERSIANIK: UNE VOIX IRREMPLAÇABLE

Quand Hubert Aquin, alors directeur littéraire des Éditions La Presse, a publié *L'Euguéliionne* de Louky Bersianik en 1976, la réaction instinctive du public a dû être un peu comme celle des gens de la terre à l'arrivée de l'Euguéliionne. Dans le roman, certains des journalistes qui entourent la visiteuse extra-terrestre voient en elle un reflet de la Sagouine, ou encore de Pauline Archange (deux rebelles avant leur temps), tandis que d'autres sont frappés par sa ressemblance à la Corriveau (la femme suppliciée), à la Manikoutai (la sauvagesse) ou à la Statue de la Liberté. Jamais n'ont-ils vu un être aussi exotique, aussi *étranger*, et pourtant, il y a en elle quelque chose de familier, comme si elle prolonge, vivifie et amène à sa conclusion logique une énergie longtemps refoulée, mais prête à exploser. En ce qui concerne l'auteure, il y avait d'abord l'étrangeté de son pseudonyme: comme si Lucille Durand (de son vrai nom), qui auparavant avait signé surtout des contes pour enfants, avait voulu déboussoler ses lecteurs et lectrices en leur retirant tout lien avec le familier ou le prévisible, afin de les amener à une disponibilité totale devant l'étrangeté de son texte. Aquin était extrêmement fier

---

\* Patricia Smart est professeure de recherche distinguée à l'Université Carleton. Elle est l'auteure de plusieurs ouvrages sur la littérature et la culture québécoises, dont *Hubert Aquin agent double* (1973), *Écrire dans la maison du Père: l'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec* (1988) et *Les Femmes du Refus global* (1998).

de cette « bombe » qu'il avait aidé à placer dans l'enceinte rassurante des lettres québécoises, et il comparait le livre, toutes proportions gardées, à une de ses œuvres préférées, l'*Ulysse* de James Joyce.

La comparaison avec Joyce peut paraître présomptueuse, surtout que l'œuvre de Bersianik semble menacée de sombrer dans l'oubli, moins de quatre décennies après sa parution. (Serait-ce parce qu'il s'agit d'une œuvre de femme, et d'une démonstration irréfutable de la misogynie au cœur de la société?) Toutefois, comme le grand auteur irlandais, Bersianik se sert de la forme romanesque pour nous présenter une sorte d'encyclopédie de références culturelles, invitant ses lecteurs à abandonner les codes rassurants de la lecture traditionnelle et à s'aventurer vers l'acquisition de nouvelles connaissances – cette fois au féminin. L'ancrage dans le féminin imprègne la forme aussi bien que le fond de *L'Euguélienne*, un récit littéralement *déliquant*, propulsé en avant par le cri joyeux de sa protagoniste: « TOUT! JE VEUX TOUT! » (*Euguélienne*, p. 16). Ce désir, cette soif immense qui contient le désir de vivre trop longtemps refoulé de toutes les femmes de la terre, balaie tout sur son passage, dévoilant le tragique des vies de femmes tout en perçant le furoncle au moyen d'un rire décapant.

Toute l'œuvre de Bersianik – romans, poésie et essais – s'insurge contre la rigidité d'une Loi patriarcale qui écrase, emprisonne ou bâillonne des êtres (non seulement les femmes, mais aussi des plantes, des insectes, des crustacés, des animaux, des enfants) dont l'instinct naturel est de tendre vers la lumière et la liberté. Les interdits du patriarcat sont souvent intériorisés, comme chez les Pédaleuses dans *L'Euguélienne*, pour qui l'inscription « Je suis noire mais je suis belle », qu'elles portent sur le front dès la cérémonie du Golem-Gong qu'on leur impose à la naissance, constitue

«leur tabernacle sacré, leur cicatrice glorieuse, leur fenêtre d'identité» ainsi que «le mot de passe qui permet à l'espèce légiférante de [les] faire pédaler [...] Les dissidents peuvent se racler le front contre les murs, peuvent se l'arracher, le gratter jusqu'à l'occiput, il en restera toujours quelque chose de ce sacré Golem-Gong, ils l'entendront vibrer jusqu'à la fin de leurs jours» (*Euguélienne*, p. 21-2). L'emprise du patriarcat est vécue comme une pesanteur qui empêche le vol ou le mouvement. Ainsi, les trois sœurs (images de la femme-artiste) qui vivent au fond d'un puits de mélasse essaient de dépasser leur condition en dessinant, mais elles en sont empêchées par l'omniprésence de la matière gluante qui les entoure :

«Mais comme la seule chose qu'elles voyaient à cœur de jour, la seule chose dont elles connaissaient le goût, la texture et la couleur, c'était de la mélasse et uniquement de la mélasse, eh bien, elles dessinaient de la mélasse»; d'où le mépris des Législateurs pour leurs œuvres : «Elles n'ont vraiment aucun talent! Regardez-les! Ne sont-elles pas ridicules? Elles veulent nous imiter et faire des chefs-d'œuvre et tout ce qu'elles trouvent à faire, c'est dessiner de la mélasse!» (*Euguélienne*, p. 30). Dans son recueil théorique *La Main tranchante du symbole*, Bersianik présente Antigone, une des nombreuses femmes de la mythologie grecque qu'elle affectonne, comme condamnée à une même pesanteur :

Antigone est jeune, elle aime la vie... Elle est écrasée par une loi patriarcale qui la condamne injustement. Elle ne peut, toute seule, secouer d'un coup d'épaule cette pesanteur de plomb qui l'incruste dans les profondeurs de la terre avant même qu'elle n'ait vécu à la surface (*Main*, p. 73).

Contre l'entropie négative de cette sensation d'emmurement ou d'ensevelissement, l'œuvre de Bersianik se déploie

en spirale, puisant son énergie dans le rire, le toucher, l'intelligence et la tendresse. À travers la matière gluante, à la recherche de lumière et d'infini, les tentacules de l'œuvre poussent comme les « doigts préhensiles » dont les enfants sont dotés afin qu'ils puissent « s'approprier le monde » (*Euguélonne*, p. 280), fournissant une illustration inoubliable de la définition que donne l'auteure de la fonction et des possibilités d'un livre :

Hexaèdre irrégulier se déroulant dans tous les sens, dé à coudre recelant l'océan et le déversant goutte à goutte ou par grandes bordées sur la plage du texte, un livre délivre désir et délire et un passeport ludique pour le plaisir.  
(*Pique-nique*, p. 34)

Le projet satirique de Bersianik doit son efficacité à une utilisation irrévérencieuse de la perspective. En plaçant les femmes au centre de son univers romanesque et en épousant leur point de vue, elle révèle le scandale d'une culture qui, au nom de « l'humanité », a enlevé la liberté et le respect de soi à plus de la moitié de ses membres, non seulement dans les institutions sociales et dans la vie quotidienne, mais aussi dans ses textes canoniques, allant de la philosophie grecque et la Bible jusqu'aux œuvres de Freud et de son disciple Jacques Lacan. Comme Lacan, Bersianik prend au sérieux le lien entre psychanalyse et langage, mais, à la différence de lui, elle montre que la subordination du féminin dans le langage et dans les codes symboliques a partie liée avec l'oppression des femmes dans la vie quotidienne. Ainsi que le suggère la généalogie de son nom, l'Euguélonne (du grec *euaggeion*: « évangile » ou « bonne nouvelle ») est une figure christique, et les trois parties du roman, divisées comme la Bible en chapitres et versets numérotés, correspondent respectivement à l'Ancien Testament, au Nouveau Testament et au Livre de la Révélation ou de l'Apocalypse. Parodiant le texte biblique, la première partie présente les

origines de l'Euguélienne : celle-ci fait partie d'une « trigynie » compliquée, constituée de trois personnes divines qui, ensemble, ne font qu'une déesse, et sa généalogie remonte à Ève, en passant par Rachel, Sarah, la Vierge Marie et Marie Madeleine, mais aussi par Sappho, Antigone, Jeanne d'Arc, Thérèse d'Avila, Simone de Beauvoir, Madeleine Parent, Betty Friedan et bien d'autres (*Euguélienne*, p. 52-3). Le Livre de la Genèse, présenté selon la perspective d'Ève, devient une parodie du fameux concept freudien de « l'envie du pénis » : « Je me demande à quoi ça peut servir... Elle se mit à rire. Ça doit lui balloter constamment entre les deux cuisses, ça ne doit pas être commode pour marcher. Soit dit sans vanter, je suis mieux équipée que lui... » (*Euguélienne*, p. 43). Dans la troisième partie du roman, consacrée à la psychanalyse et au langage, un personnage nommé St Siegfried (un amalgame de Freud et de Lacan) prononce son « sermon sur la montagne » sur une colline à côté de la Bibliothèque nationale à Paris : « Hors du Phallus, point de Salut... Car... l'individu qui naît sans Phallus est perdant au départ. C'est un estropié. Un handicapé physique et mental qui pourrait devenir dangereux s'il lui prenait la fantaisie de se révolter contre son sort inéluctable » (*Euguélienne*, p. 215).

Malgré la part essentielle qu'y joue la théorie féministe, et malgré leur contribution originale et importante à la féminisation de la langue française, *L'Euguélienne* et *Le pique-nique sur l'Acropole* sont bel et bien des romans, dont l'impact est indissociable de leur dimension fictive. Car la charge émotive de la lecture provient de l'identification des lectrices et des lecteurs à un groupe de personnages féminins qui, tout en étant reconnaissables et « réalistes », ont l'immensité et la résonance de personnages mythiques. Incarnations du « maternel-féminin » évincé du langage et des codes symboliques par la culture patriarcale, ces femmes émergent d'une longue histoire de souffrance et d'endurance et, arrivant

enfin à la conscience, possèdent en elles-mêmes le pouvoir de transformer l'histoire humaine. Ce pouvoir auquel accèdent les femmes lorsqu'elles se reconnaissent entre elles comme des sœurs, des filles et des mères, et lorsqu'elles se mettent enfin à aimer leur corps et à se fier à leurs propres instincts, constitue le thème et la charpente structurale du deuxième roman de Bersianik, *Le pique-nique sur l'Acropole*.

Là où *L'Eugélie* avait parodié la Bible, *Le pique-nique sur l'Acropole* remonte à un texte patriarcal plus ancien : le *Banquet* de Platon. N'ayant ni l'argent ni le loisir pour un banquet, et étant par surcroît exclues de l'Acropole puisqu'elles ne sont pas citoyennes, les femmes de Bersianik y font un pique-nique nocturne, pendant lequel, comme les personnages de Platon, elles exposent leurs idées sur le corps, la sexualité et l'amour. Certains des personnages sont entièrement fictifs ; d'autres, comme Xantippe, la femme de Socrate qui a passé à l'histoire comme une « mégère », ou Avertine la folle, ont des liens avec des textes déjà connus. Un des thèmes principaux du roman, la relation entre le corps et l'écriture, est brillamment illustré par des dessins, accompagnés de citations énigmatiques ou provocantes sur la situation des femmes, qui « ouvrent » le texte et lui permettent de « respirer », ramenant le lecteur à une réalité sociale et historique qui apparaît comme le résultat inévitable de la suppression de la femme dans le langage et la mythologie : « Mon corps écrit comme un phagocyte, pour se régénérer et par besoin de mots et d'un minimum d'exercice physique. Il a des histoires au fond du thorax, quelques-unes sont accrochées au sternum ou encore pendent de l'une ou l'autre des douze paires de côtes ou encore sont restées en travers du diaphragme, ce qui amène des difficultés respiratoires » (*Pique-nique*, p. 25). Un exemple remarquable de la fusion de la théorie et de la fiction dans le roman est l'histoire de la petite fille africaine Adizetu, personnage fictif

qui, grâce à une photo insérée dans le texte, se révèle être une petite fille réelle, photographiée au moment où elle vient de subir l'affreuse opération « symbolique » de la clitoridectomie. Exemple brûlant et actuel de la violence contre les femmes cautionnée par la misogynie des mythes patriarcaux, la clitoridectomie se révèle dans toute son horreur et sa tragédie aux lecteurs, grâce au pouvoir de l'identification romanesque.

Toutes ces dimensions de l'œuvre de Louky Bersianik – l'immensité de son ambition et de son érudition, sa tendresse englobante, son rire irrévérencieux et l'espérance qu'elle nous donne pour un temps nouveau où les femmes et les hommes seront enfin des égaux – sont uniques et irremplaçables. Mais dans le tohu-bohu de la vie quotidienne, où nous nous trouvons constamment en face de nouvelles illustrations des injustices dont les femmes sont victimes, c'est peut-être le lien de sa pensée et de son œuvre avec l'actualité qui nous manquera le plus cruellement. Qui d'autre, à part Louky, aurait eu l'audace de voir dans l'ordre donné par Marc Lépine dans la salle de classe de l'École polytechnique – « les hommes d'un côté, les femmes de l'autre » – une répétition du geste du prêtre faisant le signe de la croix ?

Quand le prêtre bénit, il sépare l'espace en deux **du tranchant de la main**. Puis il indique vers la gauche l'univers cher à son cœur : celui du Père et du Fils. Le mouvement vers la droite repousse dans le vide la « masse manquante de l'univers ». Il réédite par un geste la mise en place du quadrille patriarcal qui peut devenir sanglant à tout moment : les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. (*Main*, p. 14)

Aujourd'hui, face aux questions qui font les manchettes quotidiennement – le procès Shafia, l'affaire DSK, la férocité des nouvelles attaques montées par l'Église et par les poli-

ticiens de droite aux États-Unis contre le droit des femmes à la contraception et à l'avortement – nous avons plus que jamais besoin d'un guide comme Louky pour nous rappeler que ces événements sont l'expression d'une histoire et d'un ordre symbolique vieux comme la culture patriarcale. Et pour nous éveiller, une fois encore, à l'indignation et à la joie d'une lutte partagée pour la justice.

### **Ouvrages cités**

Louky Bersianik. *L'Euguélienne*. Montréal, Éditions La Presse, 1976.

*Le pique-nique sur l'Acropole*. Cahiers d'Ancyl. Montréal, VLB Éditeur, 1979.

*La Main tranchante du symbole*. Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1990.

## ARCHITECTURE D'UNE OEUVRE ROMANESQUE

*Ce que je veux, dit l'Euguélionne ?  
TOUT! JE VEUX TOUT!*

Au début de 2006, je pensais Louky Bersianik injustement oubliée. Ce qu'elle avait écrit de la féminisation de la langue, en particulier, ne lui était jamais attribué. J'ai eu l'idée de commencer des entretiens avec elle. Le premier entretien a porté sur la féminisation<sup>1</sup>. Nous avons poursuivi et avons réalisé six entretiens accessibles aux chercheuses et aux chercheurs, Bibliothèque et Archives Canada ayant acquis les CD.

Mon texte constitue des prolégomènes à des écrits futurs. Il s'agit d'une introduction au cinquième entretien tenu le 5 juin 2006, qui n'est pas encore transcrit. Le questionnaire visait à exposer le projet littéraire de Louky Bersianik conçu au cours des années soixante. Des recherches dans les archives de l'auteure seront nécessaires pour préciser le dessein et compléter le plan d'une œuvre élaborée avant la publication de *L'Euguélionne*.

---

\* France Théoret, poète, romancière et essayiste est née à Montréal.

<sup>1</sup> «Les origines de la féminisation», *Philosopher au Québec, deuxièmes entretiens*, PUL, Québec, 2011 (pages 141 à 166).

À partir des documents que je possède, je présente une idée de l'immense projet littéraire, tel qu'il a été pensé. L'idée fondatrice de mon propos est la suivante: le plan esquissé fait intégralement partie de l'œuvre.

Louky Bersianik entendait signer son premier livre du nom Bersianik, comme on dit Voltaire, Diderot. C'est dire la considération portée à la littérature. À la demande d'Hubert Aquin, elle s'est composé le prénom Louky au moment de la parution de *L'Euguélienne*.

Lectrices et lecteurs de la première édition aux Éditions La Presse en 1976, nous avons connu une idée de l'œuvre à venir. Sur la page de gauche en regard du faux titre à la page de droite, l'auteure annonçait plusieurs titres. Cela se lisait comme suit:

En préparation :  
LES CAHIERS D'ANCYL  
Dialogue avec l'Euguélienne  
  
LE SQUONK  
DU BEURRE DE PLOMB DANS LAILE  
LE NOPAL  
dans le cycle d'une mise à mort en  
QUATORZE MILLE ET UNE NUITS

Les quatre romans faisaient partie d'un cycle ou d'une série. Déjà en 1976, ces manuscrits étaient achevés ou en voie de parachèvement. Louky Bersianik présentait, en accompagnement de son premier roman, la proposition d'une œuvre romanesque.

Il existe donc dans la genèse de *L'Euguélienne* plusieurs manuscrits encore inédits. L'écrivaine s'engageait en littérature avec une langue, une pensée, une expression structurées et organisées à partir d'un travail accompli sur plusieurs manuscrits. L'imagination était au pouvoir.

Avec un livre majeur, *L'Euguélienne*, Louky Bersianik fait une entrée pleine grandeur en littérature québécoise. Nul critique littéraire n'a écrit qu'il s'agit d'un écrivain qui promet, d'une voix qui émerge, d'une œuvre en devenir. Les critiques se sont-ils interrogés sur les origines ou l'historique de ce qu'on peut appeler un «ovni» littéraire ?

L'écrivaine parle ainsi de sa manière littéraire. Elle structure sa pensée bien avant d'écrire, «tout en gardant la possibilité d'ouverture du texte.» Elle a déjà tout «dans la tête» quand elle arrive devant son ordinateur, autrefois devant sa machine à écrire. En cours d'écriture, elle se réfère pour «chacun des mots» au dictionnaire analogique, *Le Robert*, il s'agit de «remonter à l'origine du mot pour trouver l'acception juste». Louky Bersianik s'autocensure dans la forme, mais ne s'autocensure jamais, «au grand jamais» dans le contenu.

Elle considère «l'écriture est le moyen le plus raffiné, le plus subtil d'exprimer sa pensée.»

Nous abordons une réflexion subsidiaire sur la science-fiction et le fantastique présents dans ses romans.

Lors de l'un de ses séjours à Paris au cours des années cinquante, elle a été «accro» à la science-fiction, de même, une lectrice collectionneuse de la revue *Planète*.

Les récits de science-fiction se passent sur une planète étrangère. Ainsi, pour *Le Squonk*, elle a créé, obsédée par l'idée de planètes habitées par des êtres intelligents, une planète du nom d'Eunorexie, dont le nom provient d'Iron Ore, la grande compagnie minière.

Elle a délaissé la science-fiction, mais elle a conservé le monde fantastique, puisqu'«il y a tout le temps du fantastique».

« Pour moi, c'est naturel de voler, d'avancer debout dans l'espace. » L'Euguélienne le fait par moments.

*L'Euguélienne* est le dernier titre d'une fresque qui devait comporter six romans. « *Le Squonk* » est, à la fois, le nom de la fresque et le nom d'un roman (inédit) dont Sylvanie Penn est le personnage central et dont l'action se passe sur la planète Eunorexie, dans la ville appelée Scramville.

L'écrivaine possède un plan graphique et des cahiers de notes consacrés à l'ensemble de la fresque. L'Euguélienne apparaît à la toute fin du roman *Le Squonk*<sup>2</sup>.

Louky Bersianik l'a dit et redit : l'Euguélienne est un personnage sans importance ou de dixième ordre dans *Le Squonk*. Son personnage, une *pasionaria*, se tenait à la porte d'un café et disait aux gens de s'enfuir de la planète Eunorexie. Un jour, l'Euguélienne qui s'adressait à tous a commencé à lui parler. L'auteure affirme avoir écrit sous la dictée de son héroïne qui avait une voix forte, une voix de *pasionaria* justement. Des scribes autrefois écrivaient sous la dictée. Ne dit-on pas que la Bible a été dictée ?

Si l'Euguélienne parle haut et fort, Louky Bersianik avoue qu'elle-même a « horreur d'être mise en avant », qu'elle « déteste avoir le *spotlight* sur [elle] », qu'elle a « horreur de [se] mettre en valeur ». Elle dit qu'elle a un « passé de muette. » Elle l'affirme : « Je ne parlais pas ».

Dans un contexte littéraire et biographique semblable, « *L'Euguélienne*, c'est un flash viscéral », affirme-t-elle.

L'ensemble romanesque « L'Archéologie du futur » est issu du *Pique-nique sur l'Acropole*. Il a été conçu comme une épopée

<sup>2</sup> Pour des détails supplémentaires sur l'écriture de *L'Euguélienne*, lire le grand texte : « En marge d'un roman qui n'en est pas un », 10/10, éditions Stanké, 1985 (pages 403 à 408).

lyrique, une fresque et un projet global. Cinq livres doivent suivre le premier qui a pour titre *Le pique-nique sur l'Acropole*. Le roman a été publié en 1979 (VLB éditeur). Des parties de la fresque générale sont écrites. L'écrivaine en a publié divers morceaux dans des revues, sous les titres suivants : *Le portique des noms propres*, *L'outrage et le ressentiment*, ainsi que des fragments sur la statuaire grecque. De fait, elle dit en avoir publié «de nombreux extraits» qui ne sont pas rassemblés.

Le projet global de «L'archéologie du futur» esquisse une histoire. Les femmes du *Pique-nique* introduisent aux romans suivants dont le second s'intitule : *Athènes les Terribles Vivantes*<sup>3</sup>. Avec les Cariatides, les personnages du *Pique-nique* descendent de l'Acropole à travers le vieux cimetière de la ville. Elles rassemblent les femmes dont les noms apparaissent sur les monuments funéraires, ainsi que les femmes de la mythologie, et vont cheminer d'Athènes, à Mycènes, à Olympie, à Delphes où a été fondé le patriarcat afin de refaire le procès d'Oreste. Elles se rendent ensuite à Éleusis pour célébrer les noces de Déméter et renouer avec l'humanité.

Louky Bersianik commente : quand Agamemnon part à la guerre de Troie, il scande la généalogie, «où il n'y a que des noms d'hommes» étant entendu que «la femme est la porteuse de la semence du mâle». Il s'agit maintenant de rétablir les noms des femmes dans la généalogie.

Elle dit : «Quelqu'un a laissé des traces.» Cette idée est fondamentale dans l'ensemble de l'oeuvre.

Le cheminement romanesque d'un site archéologique à l'autre est identique au parcours que l'écrivaine empruntait lors de ses voyages en Grèce.

<sup>3</sup> *Athènes et les Terribles Vivantes*, le titre d'un roman qui n'a pas été écrit. *Les Terribles Vivantes*, le titre du film de Dorothy Todd Hénaut est emprunté à Louky Bersianik.

Les romans d'enfance, désignés par l'écrivaine sous le titre général «Les Inenfances de Sylvanie Penn», se présentent aussi comme une fresque. La série doit comporter cinq romans, déjà entièrement pensés en 1966, spécifie-t-elle.

«Il y avait l'urgence d'écrire quelque chose de moins personnel.» Ainsi elle avait commencé la fresque du «Squonk», laquelle comporte près de mille pages d'écriture à une seule interligne au moment de la publication de *L'Euguélienne*.

Elle croyait que «les romans d'enfance seraient moins difficiles à écrire», ce qui n'est pas le cas.

Un seul roman de la série est publié, *Permafrost* (Leméac, 1997). L'écrivaine raconte ses premières années au couvent en 1937 et 1938. Le permafrost (pergélisol) est une terre qui ne dégèle jamais. Nous faisons allusion dans l'entretien au permafrost du goulag stalinien, à Chalamov. Nous parlons des clôtures Frost, du nom d'une compagnie anglophone, tout comme la référence à l'Iron Ore dont le nom a été transformé en Eunorexie, la planète du Squonk. Elle dit ne pas avoir pensé au nom Frost, bien qu'il soit question d'une clôture aux multiples significations symboliques.

Le second roman porte aussi sur la vie au couvent, entre 1939 et 1945 cette fois. Son titre *Eremo*, qui signifie «ermite», est le nom du couvent. Ce manuscrit est en cours d'écriture.

Doivent suivre des romans sur la maison de ville, *L'Anneau d'Hier* et *Rêverie-d'Hiver* sur la maison de campagne située à Rivière-des-Prairies.

Le dernier a pour titre: *Little boy my love* en référence au nom de la bombe américaine «little boy» lancée sur Hiroshima. Elle avait «quatorze ans à l'époque d'Hiroshima», précise-t-elle.

J'ai fait allusion, en cours d'entretien, à un titre de roman que je connais depuis longtemps, *Le nu à la lucarne*. Elle dit que ce roman à écrire appartient à une autre fresque sans plus de précisions.

Ainsi, il y a trois fresques romanesques ou trois séries de récits pour lesquels il existe un titre publié.

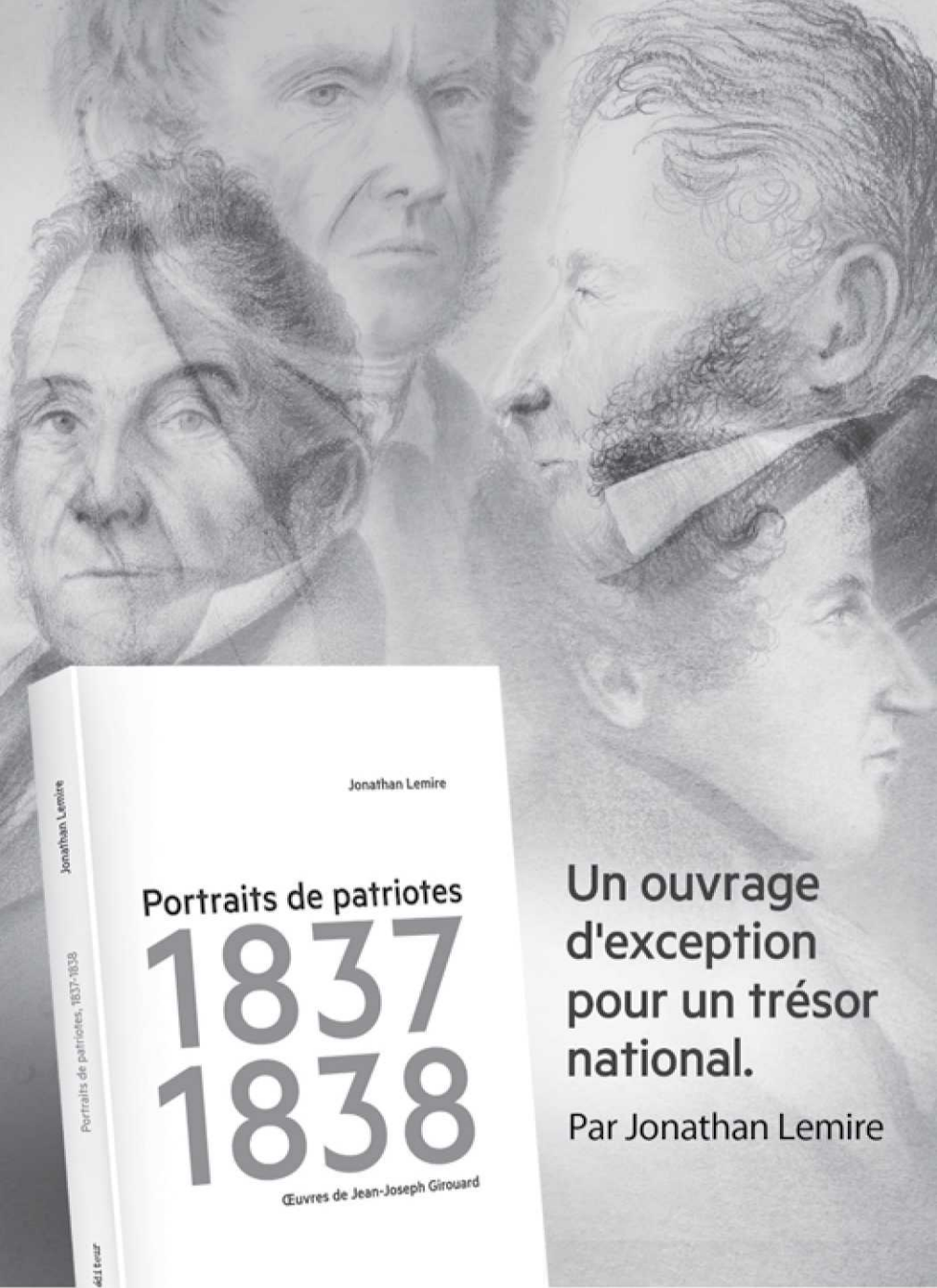
Les manuscrits existants et non publiés font partie du «Squonk». Pour «L'Archéologie du futur», il existe le plan et des fragments inédits. De la fresque des «Inenances de Sylvanie Penn», *Eremo* est un manuscrit inachevé en 2006.

L'oeuvre entièrement rêvée avant son écriture aurait été gigantesque si Louky Bersianik avait pu la réaliser.

Un projet aussi structuré nécessite une pensée, un langage et la possibilité d'unifier l'écriture. La connaissance des plans et des manuscrits permettra d'avoir une idée plus exacte de l'architecture d'une oeuvre romanesque de grande envergure. Le regard global ouvrira la possibilité de modifier et d'affiner ce que l'histoire littéraire appelle une représentation du monde.

Dès les années soixante, l'écrivaine dit qu'elle avait ses romans en tête et qu'elle vivait dans ses romans, selon la très belle expression littéraire. Elle ajoute que dans sa génération d'écrivains (elle est née en 1930), «on a toujours pensé publier, mais on était négligent». Ce sont les mots de Louky Bersianik (comme tout ce qui apparaît entre guillemets.) Écrire et publier, ce n'est pas le même acte. Dans un entretien précédent, elle raconte comment elle a commencé à écrire dès l'âge de huit ans, ce qu'elle a poursuivi inlassablement.

J'ai appelé Louky Bersianik «Géante de désirs» quand je l'ai connue en 1976. Elle l'est demeurée jusqu'à la fin. □



Jonathan Lemire

Portraits de patriotes, 1837-1838

978 441 6947

Jonathan Lemire

Portraits de patriotes

1837  
1838

Œuvres de Jean-Joseph Girouard

Un ouvrage  
d'exception  
pour un trésor  
national.


Par Jonathan Lemire

**vlb éditeur**

Une compagnie de Quebecor Media  
editionsvlb.com

# L'histoire du Québec : **NOTRE** grande aventure

L'histoire du Québec, c'est notre histoire, notre héritage collectif, notre grande aventure. Remarquable à bien des égards, cette histoire mérite d'être étudiée et d'être racontée aux jeunes générations et à toutes les personnes qui viennent d'ailleurs pour s'inscrire dans cette histoire. Voilà pourquoi à la Fondation Lionel-Groulx nous faisons de la promotion de notre histoire nationale notre cheval de bataille.

 **PARTICIPEZ À CETTE GRANDE AVENTURE  
EN DEVENANT MEMBRE DE LA SEULE  
FONDATION QUÉBÉCOISE QUI SE CONSACRE  
À LA PROMOTION DE NOTRE HISTOIRE !**

La Fondation  
**LIONEL-GROULX**

[www.fondationlionelgroulx.org](http://www.fondationlionelgroulx.org)

À quoi sert mon argent ?

# PLACEMENT À RENDEMENT SOCIAL

sûr et garanti

L'argent investi sert à financer partout au Québec des CPE, des agriculteurs biologiques, des coopératives et OSBL d'habitation, des quartiers verts, des commerces équitables, des entreprises d'insertion au travail, des théâtres, des médias sociaux, etc.

Le choix de  
Laure Waridel



**Desjardins**

Caisse d'économie solidaire

Québec 418 647-1527

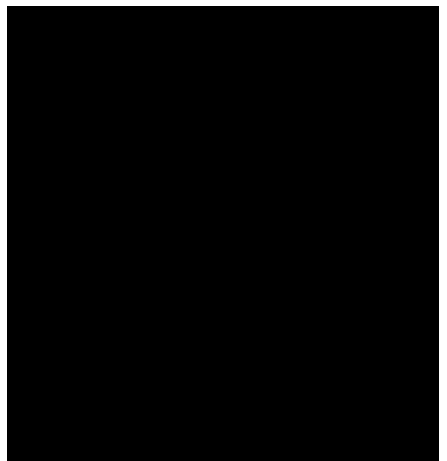
Montréal 514 598-2122

Lanaudière 450 753-7055

[www.placement.coop](http://www.placement.coop)



**DES APPORTS CRÉATEURS**



Graham Cantieni\*

## GESTATION DE *KERAMEIKOS*

Ayant appris que les éditions du Noroît venaient de lancer une nouvelle série de publications centrée sur des nouvelles pistes de collaboration entre artistes et écrivains, j'ai communiqué avec leur directeur, René Bonenfant, en 1986, soit peu de temps après la publication du premier numéro de cette série (*Écritures/ratures* de Francine Simonin et Denise Desautels) dont la symbiose entre l'écrit et les dessins reproduits pleine page et grandeur nature m'avait beaucoup impressionné. René était immédiatement d'accord à ce que nous produisions la prochaine publication ensemble. Évidemment je serai toujours reconnaissant de cette marque de confiance. Il y avait cependant un hic : je n'avais pas encore une idée très précise de ce que je voulais faire et, de plus, je vivais plutôt en France après être parti en 1984 pour y vivre une année, séjour qui s'est prolongé à plus de trois ans avec beaucoup d'allers et de retours.

C'est lors d'un de ces retours pour réaliser *Hermès*, sculpture encore au parc de sculptures de Lachine, que j'ai contacté Louky Bersianik pour lui proposer une collaboration. Je travaillais à ce moment sur des dessins de grands formats inspirés d'un voyage de deux mois en Grèce, où j'ai plus

---

\* Graham Cantieni est artiste, RCAA, membre de l'AICA et professeur retraité de l'Université du Québec à Trois-Rivières.

particulièrement visité et étudié les sites antiques dont celui du cimetière de céramique (d'où *Kerameikos*). J'ai donc proposé à Louky que j'entreprenne une nouvelle série sur ces thèmes, les dessins devant être conçus pour être reproduits à leur grandeur originale. Louky me dit de manière plutôt emphatique qu'elle ne réalisera pas un nouveau texte pour une telle aventure, mais qu'elle consentirait néanmoins à utiliser un texte déjà amorcé sur – ou pour – *Permafrost*, sur lequel elle travaillait en ce moment et qui pourrait, à ses yeux très bien faire l'affaire. Ouf ! C'était parti !

J'avais rencontré Louky par l'entremise de Pierrette Mondou quelques temps avant ce projet et nous avons déjà eu du plaisir ensemble autant chez elle que chez nous. Ainsi le contact a été facile. Par contre, ce qui n'était pas évident, c'était de préciser ce que nous allions faire ensemble. Mais peu à peu, à travers beaucoup de correspondance entre Barbezieux en France et Montréal (dieu qu'elle peut écrire des lettres cette femme!), au cours de laquelle nous nous échangeons dessins et parties de textes, la confiance dans notre collaboration s'est installée et on a commencé sans se forcer à chercher de l'inspiration chez l'une et l'autre. J'ai axé mon travail d'atelier sur cette entreprise et Louky semblait, peu à peu, écrire en fonction des nouvelles données, se concentrant sur des nouveaux textes inspirés de l'esprit – donc point descriptifs -- des thèmes de mes dessins qui ont pris la forme d'urnes, de stèles, de portails, de tombeaux et de sarcophages. Temps pour un retour à Montréal pour mettre ensemble les idées.

Bien entendu, nous avons surtout travaillé de façon plutôt indépendante, chacun(e) étant seul(e) responsable de sa contribution. Dès le départ, j'avais prévu que cette collaboration, autant que la publication finale, devrait incarner une certaine complémentarité de l'écrit et du dessin mais

dont les paramètres restaient peut-être un peu vagues. Louky semble avoir compris cela, mais confrontée avec une maquette préliminaire où le dessin prenait autant de place (c'est-à-dire autant de pages!) que le verbe, elle en a été quelque peu désespérée. Cependant, une fois le principe rétabli que l'espace consacré aux deux éléments soit égal, que bien regarder un dessin pourrait – devrait – prendre autant de temps que de lire un texte, nous sommes repartis d'un commun accord et on a abouti au livre que nous avons aujourd'hui entre les mains. Les poèmes de Louky étaient des créations complètement neuves et imbues de toute la force et de toute l'originalité qu'on lui reconnaît.

Pourquoi mes urnes, pourtant inspirées des urnes grecques, ont-elles pris une forme rectangulaire, je ne suis pas en mesure de l'expliquer aujourd'hui; peut-être c'était en conformité avec le format rectangulaire de la page, peut-être c'était à cause d'une préoccupation passagère avec la géométrie et la rationalité grecques. Ce que je sais, c'est que je les ai conçues, autant que les autres éléments, comme une série, se remplissant et se vidant des cendres ou... de la vie. Ainsi, en passant d'un dessin à un autre, la page se remplit ou se vide selon le cas. La perspective dans les autres dessins présentait un espace ambigu, se situant entre ce que donne à voir notre vision habituelle et ce que la psychologie nous permet d'entrevoir d'un lieu autre.

Quant au texte de Louky, il y en a qui sont plus aptes à en faire l'analyse que moi. Mais ce que je peux dire c'est que c'est un texte qui me plaît et par des renvois cachés derrière le sens contourné des mots et par le sentiment jamais trahi du tragique de notre condition humaine. □

Howard Scott\*

## L'AVENTURE DE LA TRADUCTION DE L'EUGUÉLIONNE

Tout a commencé lorsque j'étais étudiant en traduction au premier cycle à l'Université Concordia. Dans un de mes cours, les étudiantes (le groupe était très majoritairement de sexe féminin, donc dans l'esprit de *L'Euguélionne* je me permets d'inclure les quelques hommes dans le terme féminin) ont été «subverties» par des textes féministes introduits par notre professeure (même si le mot «professeure» n'existait pas encore à l'époque). Déjà muni d'une certaine conscience politique, le principe de base du féminisme, l'égalité des êtres humains, était inéluctable pour moi, mais je ne pouvais pas imaginer tout ce que j'avais à apprendre sur le sujet.

L'année suivante, cette même professeure, Maïr Verthuy, fondait l'Institut Simone de Beauvoir, où j'ai pu beaucoup élargir mes connaissances et mon expérience du féminisme à travers des discussions dans les cours et par les lectures, dont le récent best-seller *L'Euguélionne* de Louky Bersianik, la «bible féministe» du Québec. Moi et trois amies étudiantes (anciennes de ce cours de traduction «féministisé») avons décidé qu'il fallait traduire ce bouquin révolutionnaire en anglais. La traduction exigerait beaucoup de recherches, bien entendu, puisque le livre, en dépit de sa forme fictive (un «roman» selon la couverture, mais seulement parce qu'édi-

---

\* Traducteur littéraire et généraliste, l'auteur vit à Montréal depuis 1975. Sa traduction de *L'Euguélionne* a mérité le Prix littéraire du Gouverneur général en 1997.

teur tenait à y coller une étiquette), englobait la totalité de la théorie féministe dans tous les champs imaginables, de la mythologie à la philosophie, en passant par l'histoire littéraire et la linguistique. Nous avons donc décidé d'inscrire toutes ces recherches dans un projet de maîtrise. L'université venait d'instaurer un programme de maîtrise interdisciplinaire, et nous avons pu faire accepter un projet non seulement multi-disciplinaire mais collectif, une maîtrise à huit mains.

Moi, avec une certaine formation en linguistique, je m'intéressais tout particulièrement aux aspects linguistiques, toute la problématique du sexisme dans les langues humaines, et l'analyse du phénomène et les esquisses de solutions possibles présentées dans *L'Euguélienne*. Nous prévoyions publier la traduction du livre au complet, accompagnée par un mémoire de maîtrise signé par nous quatre.

Malheureusement, pour différentes raisons, les trois étudiantes du groupe n'ont pu continuer le projet. Maïr Verthuy m'a encouragé à ne pas l'abandonner et j'ai décidé de foncer. (C'est comme ça, presque par hasard, que je suis devenu la première personne à obtenir un diplôme de deuxième cycle en études féministes à Concordia, et possiblement au Canada.)

Je voulais continuer à travailler à la traduction du livre au complet par courrier avec une autre membre de l'équipe qui avait dû retourner aux États-Unis. Malheureusement, une autre équipe d'étudiantes en Colombie-Britannique avait réussi à trouver un éditeur pour sa traduction et l'idée de publier la nôtre est tombée à l'eau – ou est plutôt restée en suspens pendant des années.

Je me suis donc concentré sur les sections du livre qui traitaient des questions linguistiques. Mon mémoire (complété en 1984) comprenait la traduction des extraits du livre, une

partie théorique sur les différents aspects du sexisme en matière de langue et comment j'avais traduit et adapté ces sections pour la version anglaise.

Car il faut bien comprendre, quoique le sexisme dans les langues humaines est universel ou presque, que chaque langue a ses particularités. Il y a des similitudes entre le sexisme linguistique du français et de l'anglais et il y a des différences importantes dont il faut tenir compte en faisant la traduction. Pour donner un seul exemple, toute la question des titres des professions (et Louky dans *L'Euguélienne* était une des premières à proposer des solutions) est très différente en anglais puisqu'il est possible d'avoir des titres neutres sans aucune indication de sexe : on peut dire « fire-fighter » au lieu de « fireman ». Le problème est tout autre en français où tout nom et tout pronom est soit féminin, soit masculin.

Dans cette première traduction publiée, les traductrices ont tout simplement traduit ces sections sur la langue française, sans dire un mot sur le sexisme en anglais. Un recensement de cette traduction a même remarqué que cette critique du sexisme en français avait peu d'intérêt pour une lectrice anglophone. (Le français est sexiste, so what?) Pour moi, pour faire une traduction vraiment fidèle, c'est-à-dire qui respectait l'esprit et les buts du texte original, il fallait absolument adapter ces parties du livre pour parler de la problématique dans le cas de l'anglais.

Au début, je n'avais pas encore rencontré Louky. Quand nous avons commencé notre projet, elle était sur une île grecque en train de travailler sur son prochain livre. C'est seulement après que j'eus bien connu *L'Euguélienne* que j'ai eu le plaisir de faire la connaissance de sa créatrice, et qu'elle a pu connaître le travail d'adaptation que j'avais fait sur son livre.

Quelques années après, j'ai appris de Louky que cette première traduction publiée sur la côte ouest était épuisée. Il existait pourtant toujours un intérêt pour le livre en anglais, mais Louky ne voulait pas faire rééditer cette version, trouvant que mon approche de la traduction «traduisait» beaucoup mieux ce qu'elle avait cherché à faire avec *L'Euguélienne*. Elle voulait donc que je publie ma version du livre. J'avais déjà traduit des longues sections du livre pour mon mémoire, et d'autres parties existaient en brouillon. Je trouvais important de finalement mener le projet à terme, donc j'ai foncé encore une fois dans l'aventure de *L'Euguélienne*. C'était, comme on dit en anglais un «labour of love» puisque la traduction n'était pas admissible au financement du Conseil des arts du Canada qui avait déjà subventionné une traduction du même livre. Dans le cas de *L'Euguélienne*, je trouve peu satisfaisant la formule «travail fait pour le plaisir». J'ai eu beaucoup de plaisir certes, mais c'était aussi un «travail d'amour», mon amour du livre et cette belle sœur d'une autre planète, mon amour pour toute la pensée féministe expliquée, élucidée et élargie par Louky, et mon amour pour la «terrible vivante» elle-même.

Donc je m'appliquais à compléter la traduction. Et maintenant j'avais l'énorme avantage de pouvoir travailler avec l'auteure quand j'avais des questions. Trouver un éditeur n'était pas facile pourtant. Le livre n'était plus récent, quoiqu'il suscitait encore beaucoup d'intérêt, et il n'était pas un petit livre, presque 400 pages. Nous avons exploré quelques avenues, des deux côtés de l'Atlantique, mais sans succès. C'est seulement quand ma partenaire dans la vie, Phyllis Aronoff, a décidé de s'aventurer dans l'édition que j'ai pu publier ma traduction. Alter Ego Editions a publié *The Euguelion* en 1996, vingt ans après sa publication en français, un petit cadeau d'anniversaire pour cette «sœur d'une autre planète». D'ailleurs cette traduction, magistrale-

ment révisée par mon éditrice, a été récompensée par le prix du Gouverneur général.

La traduction de *L'Euguélienne* est donc une longue histoire. Une belle aventure qui a duré presque vingt ans, qui a traversé beaucoup de débats et de changements concernant la place des femmes et des hommes dans la société, et qui a été pour moi un profond et fructueux apprentissage, mais avant tout un *labour of love*. □

Dorothy Todd Hénaut\*

**LOUKY BERSIANIK:  
LA GRANDE ET TERRIBLE  
VIVANTE**

La première chose que j'ai remarquée chez Louky Bersianik, c'était sa générosité. Je l'ai rencontrée à l'Université Concordia, lors du lancement d'un livre de Marguerite Andersen. Au bout d'une conversation animée, elle a proposé de me donner une copie de l'*Eugé-lionne*, m'introduisant à un ouvrage qui a changé ma vie. Quelques jours plus tard, suite à une deuxième rencontre tout aussi délicieuse, je saute dans la lecture de ce livre extraordinaire. Quelle joie! Quel plaisir extrême de suivre les dédales de cette œuvre inspirante!

Je nourrissais depuis quelque temps l'idée de faire un film sur des écrivaines féministes québécoises. Je travaillais au programme anglais de l'ONF dans le fameux studio D, et je voulais créer des ponts entre les Québécoises et les Canadiennes. Je désirais partager la créativité et la force de ces écrivaines avec mes consoeurs anglophones.

J'avais rencontré Jovette Marchessault pendant la production de *Not a Love Story – C'est surtout pas de l'amour*, et j'avais

---

\* Réalisatrice à l'ONF de 1968 à 1996. Produit et réalise des documentaires dans le cadre du programme *Challenge for Change* puis pour le studio D, le studio des femmes de l'ONF. Réalise *Les terribles vivantes* et *Québec... un peu... beaucoup... passionnément*, entre autres. Productrice de *C'est surtout pas de l'amour: un film sur la pornographie*. Co-fondatrice des Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM).

vu *Les vaches de nuit* lors d'une conférence à Vancouver! Quant à Nicole Brossard – j'avais travaillé au Pavillon de la jeunesse d'Expo 67 avec elle. C'était trois écrivaines très différentes, mais visionnaires, audacieuses, perspicaces et importantes. Et elles ont bien voulu participer à mon projet. Je me suis lancée dans la lecture des 29 livres des trois écrivaines – c'était découvrir un immense pays extraordinaire – l'imaginaire des femmes – et c'était une joie immense – comme si je revenais enfin chez moi.

Louky m'a sidérée dès le début. Chaleureuse, généreuse, accueillante, elle était en avance sur son temps. À une époque où peu de gens possédait des ordinateurs, elle était maîtresse de cette technologie pourtant difficile d'accès. Et elle était dans l'avant-garde des revendications féministes. Elle avait le don d'exprimer clairement que «le langage est politique», avec des exemples à l'appui qui démontraient à tout le monde, femmes et hommes, que la langue française était structurée d'une façon péjorative pour les femmes. Son projet de féminiser le vocabulaire rencontrait les efforts des autres écrivaines québécoises, avec le résultat qu'au Québec on est bien en avance sur la France dans le projet d'extirper les pires aberrations de la langue courante. Nous parlons maintenant de «droits humains» plutôt que des «droits de l'homme». Nous utilisons fièrement «écrivaines» et «docteurs». Malheureusement, le petit cochon l'emporte toujours sur les trois femmes «s'ils» sont «trouvés» dans la cour ensemble, mais nous n'avons pas oublié ce défi.

Entre-temps, le beau mot «clitorivage» n'est pas encore entré dans les mœurs pour désigner le sexe féminin – mais il mériterait bien de le faire. Il n'est jamais trop tard, n'est-ce pas? Il faut qu'on continue à inventer des mots pour remplir les lacunes de la langue.

Batailleuse qu'elle était, Louky était remplie de compassion. Je suis émue devant sa tendresse lorsqu'elle dit que les hommes ont besoin de leur propre prise de conscience, qu'ils ont besoin de se remettre en question. Si les femmes ne sont pas des victimes, les hommes ne sont pas des bourreaux, ne sont pas supérieurs. Seulement l'égalité entre les deux pourra créer une profonde satisfaction – et une société saine.

Sa grande amitié avec son fils Nicolas me touche profondément. Comme elle, je n'ai jamais pu haïr les hommes, même au plus fort de la colère féministe, à cause de mon père, de mon frère et de mon fils – et je rajoute à cela maintenant mon petit-fils. Il y a de l'espoir quand même.

Louky Bersianik avait beaucoup de courage. Dans *L'Euguélionne*, elle a étalé ses rêves, elle s'est mise à nue – et par la profondeur de ses découvertes, de son honnêteté, de son intelligence et de son imagination enracinée dans la vie, elle a su toucher, transformer même, des milliers de femmes et d'hommes. L'impact qu'elle a eu sur moi s'est répété à travers le Québec, à travers le Canada, à travers le monde. Elle a changé des vies pour le meilleur, et nous lui serons toujours reconnaissantes.

L'impact de ses livres a été suivi de l'effet sur les spectatrices et spectateurs de mon film, *Les terribles vivantes*. Pour moi, c'était fascinant d'entendre le public me dire leur inspiration: «Je me souviens d'une ébauche de roman dans un de mes tiroirs, je vais la sortir!», «Je vais sortir de nouveau mes peintures» ou «Je vais recommencer à faire de la sculpture». Au-delà de la prise de conscience féministe catalysée par le film, il se passait une sorte d'«empuissancement» (quelle belle traduction d'«empowerment»!) chez les femmes et même chez les hommes après le film. Tout le monde avait le goût d'être une terrible vivante.

Louky m'a permis d'utiliser comme titre de mon film cette belle expression «les terribles vivantes» qu'elle avait inventé, mais ce n'était pas sans difficulté, et c'était un peu à contre-cœur. L'expression lui appartenait (ce qui est évident lorsqu'on regarde le film) mais elle lui échappait un peu. Je lui suis profondément reconnaissante de ce prêt, car toutes mes écrivaines étaient de terribles vivantes.

Comme dit Louky dans le film, «Les terribles vivantes sont des géantes – parce que les femmes deviennent enfin visibles. On en a peur parce qu'on ne les a jamais vues». □



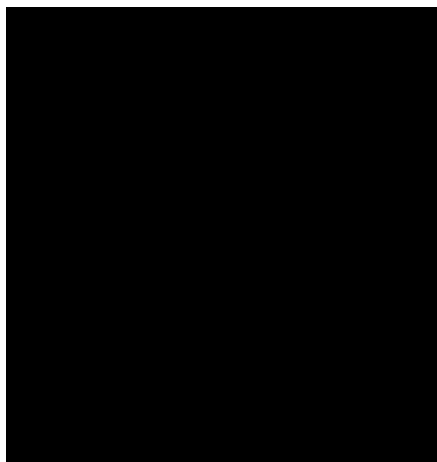
Plus de **15 ans d'action**  
pour une économie  
plus **performante**, plus  
**équitable** et plus **verte**.

Les investissements auprès des entreprises québécoises  
sont au cœur de la mission de Fondation.  
Par ses investissements, Fondation contribue au  
maintien et à la création d'emplois au Québec.

**FONDACTION**  
**CSN** POUR LA COOPÉRATION  
ET L'EMPLOI

[www.fondaction.com](http://www.fondaction.com)

## TÉMOIGNAGES



Germaine Beaulieu\*

**LOUKY, TERRIBLE VIVANTE**

Par son œuvre, Louky Bersianik demeure une figure de proue dans l'histoire littéraire et féministe du Québec. Cette écrivaine d'exception, tout au long de sa vie, exploré le sens des mots auxquels elle attribuait un poids social et politique. Du bout de sa plume, elle revendiqua le statut égalitaire des femmes au cœur d'une société patriarcale.

Aujourd'hui et toujours, l'écho de ses textes résonnera aux générations futures. Subtile débattreuse d'idées, traceuse de voies, elle a repoussé les limites et ouvert des perspectives nouvelles. Par sa pensée subversive, Louky Bersianik a parfois semé le doute et la méfiance, la société n'était pas prête à l'accueillir. Autant parmi les hommes et, disons-le, parmi les femmes, peu de gens ont tendu une main solidaire à cette auteure exceptionnelle.

L'Union des écrivaines et écrivains québécois (UNEQ) a déjà demandé, par scrutin postal, l'admission de Louky Bersianik à titre de membre d'honneur. Pour des raisons incompréhensibles, ses pairs la privent de la majorité requise pour ce statut, contrairement aux autres candidats qui l'avaient précédée.

---

\* Écrivaine et psychologue, Germaine Beaulieu a publié un roman *Sortie d'elle(s) mutante* (1983), treize recueils de poèmes dont « Miroir du levant » (2011), une série de cartes postales poétiques (1996) ainsi que plusieurs textes parus dans des revues littéraires.

Devant une telle iniquité, deux femmes présentent une pétition lors de l'assemblée générale de l'UNEQ le 30 novembre 2003. On réitère sa candidature à titre de membre d'honneur. Près de 100 personnes signent cette pétition. Soulignons le fait que six membres du conseil d'administration sur sept, dont le président même de l'UNEQ, signent ce document. Il est étonnant de constater que ce même conseil d'administration ne donna jamais suite à une demande qu'il avait lui-même cautionnée.

Une flèche acerbe au cœur de cette *terrible vivante!* Devant l'absence de reconnaissance d'une association aussi importante que l'UNEQ, la déception et le chagrin de Louky Bersianik sont incommensurables. Pourquoi une telle exclusion?

Ingénieuse et perspicace, cette auteure nous a conviées à un ambitieux débat féministe. Sa mort nous permettra-t-elle de lever le voile sur certaines questions préoccupantes dans le monde des femmes? Ne devrions-nous pas retourner au *Pique-nique sur l'Acropole*, pour une plénière? Où en sommes-nous? Quel discours Louky Bersianik tiendrait-elle à cette assemblée? *Les Caryatides* se regroupent-elles solidaires dans cette mouvance *laissant derrière les temples du patriarcat*?

Louky Bersianik convoitait une invitation à jouer un rôle plus actif sur la scène publique. Elle sollicitait une complicité avec les femmes au pouvoir afin de débattre stratégiquement des valeurs sociopolitiques et culturelles au Québec. Que celles-ci soutiennent et relancent une parole engagée porteuse d'un idéal commun. Cette visée ne connut jamais l'aboutissement escompté.

Dans l'histoire, plusieurs groupements de femmes ont mené des combats importants et ont eu gain de cause. Au

plan littéraire et artistique, une concurrence malsaine s'insinue parfois entre les femmes au détriment d'une conscience collective et féministe. À l'urgence d'être reconnues, certaines n'axeraient-elles pas leurs efforts sur une base trop individualiste ? Comme si le succès était incompatible avec des préoccupations collectives ?

Cet aspect a pu contribuer à l'isolement de Louky Bersianik. Malgré l'importance de son œuvre, elle demeurait plutôt réservée et discrète. Femme d'intelligence, d'imagination et de tendresse, la compétition ne représentait guère un intérêt à ses yeux, car elle privilégiait le discours rassembleur. Sa lutte s'inscrivait avant tout pour l'existence, à part entière, des femmes.

Les hommes, en plus de leur quête personnelle, ont eu le temps d'appivoiser la compétition. Ils se frottent ensemble depuis des millénaires dans des batailles où l'adversaire est bien connu. Au besoin, ils se mobilisent diligemment autour d'un but commun.

Dans l'univers masculin, les leaders incarnant d'importants symboles de changements, comme Louky Bersianik, sont traditionnellement accueillis comme des héros par leurs semblables. Ils représentent une force de transition au sein d'un groupe identitaire homogène auquel il est naturel de se rallier. Cette réalité ne trouve guère son essor du côté des femmes.

Les médias, où le pouvoir est majoritairement détenu par des hommes, leur accordent une importance prépondérante. Portés par leurs pairs, nous les voyons actifs en tous lieux sur la scène publique. Plusieurs sont devenus des monuments dans notre culture et notre société. Certains ont eu droit à des funérailles nationales. Louky Bersianik

est partie comme elle a vécu toute sa vie, dans l'ombre et le silence quasi total. Une fois de plus, on a bien peu évoqué ses réalisations et son engagement. L'oubli commençait déjà à poindre.

Les femmes ne sont pas sorties de leur asservissement. Que ce soit dans leurs activités professionnelles, ou par le biais des médias, nous en sommes témoins chaque jour. Bien que fragile et trop discrète, une certaine solidarité existe entre elles. Nous avons besoin, plus que jamais, les unes des autres. Il devient essentiel de comprendre les sources d'éloignement afin de se regrouper autour des enjeux majeurs de notre époque.

Beaucoup reste à dire à cette plénière des femmes, mais Louky Bersianik n'y est plus. D'un autre univers, l'Eugélonne nous observe-t-elle? Sommes-nous vraiment sorties de notre silence de pierre? Faut-il relire cette femme philosophe, penseuse, lettrée pour mieux comprendre? Avec elle, la dialectique dérivait inéluctablement vers des avenues intouchées.

Malheureusement, nous avons trop souvent laissé Louky Bersianik seule avec sa sagesse d'érudite. Elle nous lègue en héritage un trésor précieux, une œuvre incomparable, saurons-nous enfin reconnaître cette auteure remarquable et lui rendre hommage? □

Denise Boucher\*

## SAVANTE

Louky Bersianik ouvrait les portes de la pensée avec splendeur.

Les portes étaient hautes et j'étais poussière et ses mots me changeaient.

Si je la rencontrais, je devenais respectueuse. Je n'ai jamais su l'approcher simplement. Mais dans ses phrases je me réchauffais à une époque qu'elle avait étudiée et dont elle livrait les secrets. Les terribles secrets qui jusqu'à elle m'avaient terrorisée.

Et soudainement, nous n'avions plus peur. En même temps. Sa vie valait non plus la peine mais la joie d'avoir pu pincer la corde du chiffre d'or.

Nous en sommes devenues les architectes de nos propres paroles.

---

\* Poète.

Nicole Brossard\*

## LOUKY, LA TERRIBLE VIVANTE

Comment reconstituer avec des mots le tissu de ce qui fut la force, la beauté, la finesse, l'intelligence, la sensibilité d'une personne qu'on a aimée pour chacune de ces qualités. D'où vient l'acquiescement à une personne qui fait que celle-ci entre dans nos pensées par les plus nobles chemins qui nous font croire en l'humanité et qui nous incitent à ne pas rebrousser chemin quels que soit les indices d'une constante répétition du mensonge et de la violence à l'égard des femmes. Je ne nierai pas qu'écrire ces quelques mots sur Louky me fait une étreinte au cœur car la relecture de ses textes, quelques images d'elle, sa voix et son rire me font soudainement revivre sa présence, la passion et la tendresse qui l'habitaient et qui faisaient d'elle une intégrale, une terrible vivante qui disait pourtant dans sa postface à *La main tranchante du symbole* (1990) : « La mort pour moi est une accoutumance. »

Quelque chose ne s'est pas produit qui devait se produire. Quelque chose devait être retenu qui a été oublié. Le grenier aux images a été pillé ; la boîte aux souvenirs saccagée, anéantie. Il ne reste que des on-dit, que des qu'en-dira-t-on, ne restent que des ondines que les ondes de choc des moirures d'un seul pan de la mémoire, que sa partie chatoyan-

---

\* Poète et romancière, lauréate de plusieurs prix internationaux et nationaux dont le plus prestigieux du Québec, le Prix Athanase David pour l'ensemble de son œuvre.

te et sans gloire. Il ne reste, monstrueuse, que l'amnésie des femmes. Que cette absence congénitale de l'organe de la réminiscence, cette agénésie du vieux monde<sup>1</sup>.

Louky savait dire, en direct, en humour, en logique, en poème, elle savait de la plus fine intuition, avec un savoir et une connaissance rares, montrer du doigt la loi, l'argument erroné, l'orgueil philosophique, toute chose qui passant par la langue rendait les femmes inaptes au banquet. Et pique-nique, elle réinventait, redonna langue fine, rieuse et neuve aux femmes qu'elle imaginait savantes du cœur.

Louky, l'inconsolable. Elle le disait souvent, elle était inconsolable. Là où d'autres n'avaient aucune mémoire, Louky pensait de trois façons : en pleurant, en riant, en savante colère et ses mots de magicienne venaient, quand elle s'adressait à nous, s'imprimer dans nos pensées, et allaient, quand elle écrivait, sur la page et dans ses livres rejoindre une enfance, une utopie, un mot grec, un mot composé. Pas un mot qu'elle ne fit travailler afin de faire voir de quoi se composaient nos vies et comment nous en étions arrivées là à souffrir d'aphasie, d'apraxie, d'agnosie.

Louky était habitée de personnages, de voix, de mots et de noms comme permafrost, arbre de pertinence, arbre gynile, le Squonk, Sylvania Penn, Avertine, Ahisa-qui-ourlait-des-proies, Adizetu qui faisaient comme des pays, des créatures et des héroïnes qu'on aimait et voulait connaître car elles nous enchantaient. Le mot enchantement n'est pas trop fort, Louky Bersianik était un enchanteuse qui savait que le corps peut se dissoudre dans les larmes. « Mais j'aime l'eau... L'eau c'est mon berceau ». Et « Avertine disait / Et je suis inconsolable / L'eau c'est mon cerceau »

---

<sup>1</sup> *Les agénésies du vieux monde*, L'intégrale éditrice, Montréal, 1982.

Il est rare que l'on parle de Louky Bersianik comme d'une poète moderne. Et pourtant elle le fut, en ce plaisir ardent de faire jeux, de faire chant, de faire rouler la rime, la répétition et tous les sons qui font sortir la vérité du ça *nous est arrivé*. Concerti, dits, farces et calembours, Louky savait qu'un mot c'est vivant, qu'un mot éclate, se décompose, se recompose, qu'il peut faire reculer «la langue de l'occupant» et qu'il est possible d'y rejouer le sens et la valeur, l'élan de vie.

De ses yeux vifs et lucides, Louky s'intéressait à la science. Elle observait sa vitalité et ses mensonges. Elle cherchait la genèse (ce n'est pas pour rien que l'Euguélienne est une première femme de son espèce, une figure mythique) de tout car il fallait bien commencer à voir venir d'où nous était venu tant d'humiliation et de blessures au corps. Il fallait savoir ou inventer d'où nous venions. Il fallait recommencer dans le temps haut de l'être. *La main tranchante du symbole* est sans doute le livre le plus radical de Louky.

Et Louky partit en Grèce et elle revint nourrie de cette terre d'argile et de déesses, et elle revint avec un des plus beaux livres qu'il m'ait été de lire sur la mort: *Kerameikos* (1987), et elle dédia le livre à l'écrivaine et critique Suzanne Lamy, décédée le 25 février 1987. Chaque ligne de ce long poème allait au cœur, et la mort était vaine, et la mort était vive avec ses courbes au milieu des urnes, des stèles, un portail, des ruines du futur. Et Louky écrivait :

[...] nous cessons d'être visibles nos paysages disparaissent  
de l'horizon la terre s'imbibe de nos liquides elle sue le  
sang et l'eau de nos efforts s'approprie le réseau de nos  
nerfs pour mettre en orbite les générations nouvelles

Sachons que l'œuvre de Louky Bersianik est unique au Québec et ailleurs. Elle forme un grand tout de sagesse, d'intelligence et de vie si grande qu'elle franchit les murs, les obstacles, les ruses du patriarcat: l'œuvre va si loin dans

l'intelligence de la vie qu'il nous en reste la beauté généreuse et une intégrité comme il m'a rarement été donné d'en voir. Cette œuvre, il faudra la garder en mémoire et au présent pour enseignement, lecture et relecture. Pour l'œuvre elle-même, mais aussi parce que le mauvais temps politique recommence avec des stratégies de gouvernement saboteur du libre choix et de la démocratie. □

**TÉMOIGNAGE SUR  
UNE TERRIBLE VIVANTE  
DISPARUE**

Quand on meurt, on s'éteint  
Quand Louky est morte elle s'est éteinte brusquement  
Quand Louky est morte je me suis éteinte doucement  
Personne pour partager mon chagrin  
Comme Louky je me suis sentie rayée du monde des vivants  
Seule s'est maintenue en équilibre cette flamme de douleur  
Nichée au creux de mon coeur  
La mort de Louky c'est comme le miroir de la prochaine mienne  
C'est l'oubli  
La griffe de Troubli  
Louky n'est plus cette terrible vivante  
Louky est devenue cette terrible oubliée  
Elle vit son Permafrost à perpétuité

Ceci est le cri désespéré et indigné d'un décès difficile à accepter dans les moments de solitude et d'angoisse. Pour faire mon deuil, je vais témoigner, célébrer cette soeur avec qui j'ai vécu des souvenirs impérissables.

---

\* Soeur de Louky Bersianik.

D'abord, il y a Lucile. Son cri du coeur: «Je veux retourner à la maison.» À six ans, alors que j'étais en puissance de naissance, elle fut mise au couvent pensionnaire «dans une grande maison sans mère, une espèce d'entrepôt frigorifique» qu'elle dépeint dans *Permafrost*. Son chagrin est si grand que quarante ans plus tard elle relate d'une façon poétique et douloureuse cet épisode de sa vie. On n'échappe jamais à son enfance! Son cri du coeur m'a rejoint car j'ai senti le même abandon quand j'avais cinq ans. L'enfant oubliée, inconsolable, refoulait déjà ses peines et pleurait en dedans. C'était l'époque des grosses familles et de l'éducation chez les religieuses.

À l'approche d'une autre naissance, mes parents décidèrent d'envoyer Lucile, âgée de huit ans, au pensionnat mixte de Saint-Alexandre d'Iberville en lui confiant la responsabilité de ses deux petites soeurs et son petit frère, respectivement âgés de six, quatre et trois ans. Papa allait reconduire ses quatre petits enfants au train et quelqu'un de fiable du couvent allait les recevoir à leur arrivée. À Lucile incombait la surveillance du trajet et surtout du paiement des places quand le contrôleur venait chercher le prix des billets. Les deux plus jeunes devaient se faire tout-petits alors pour ne pas payer.

À chaque fois que Louky racontait ce souvenir, datant d'une cinquantaine d'années, et cela arrivait quand nous avions une rencontre de la fratrie, je percevais chez Louky des émotions mêlées, toujours véhémentes de cette expérience de son enfance. Je sentais que son indignation d'adulte venait d'émotions ressenties quand elle était enfant: la peur de l'inconnu, la crainte de n'être pas à la hauteur et l'écrasement face à cette tâche qu'elle trouvait démesurée pour une fillette si jeune. D'autre part, elle brûlait du désir de plaire à nos parents et de fierté d'accomplir une mission si difficile. Ceux-ci savaient qu'elle ferait honneur à leur confiance. Ils

n'ont jamais été déçus. Cette initiation donna à Lucile une force de caractère qui s'affermi de septembre 1939 à juin 1945, durée de son séjour dans ce couvent. Pendant tout ce temps, elle fut la grande soeur protectrice qui prenait soin de nous et en qui on avait confiance.

C'est à cette époque que s'installa une correspondance assidue entre Lucile et notre père. Tous les dimanches Lucile s'installait pour écrire à nos parents, leur donner des nouvelles des enfants et de tout ce qui se passait dans leur petite vie de pensionnaires. Réciproquement papa répondait à ses lettres et donnait en retour des nouvelles de maman très souvent malade, c'était l'euphémisme qu'on utilisait pour signifier que maman était encore enceinte. Il parlait des enfants restés à la maison, des grands et des bébés. De part et d'autre on s'envoyait des bisous, des tendresses, des affections, c'étaient des lettres d'amour entre deux parties d'une même famille qui restait unie malgré la distance. Une lettre de la famille remplissait d'allégresse les pensionnaires et Lucile fière de son importance en faisait la lecture, et vice versa.

Cette connivence épistolaire entre papa et elle créa des liens très forts entre les deux et surtout initia Louky à son métier d'écrivain. Car papa écrivait très bien dans un français impeccable, il avait d'ailleurs écrit plusieurs pièces de théâtre. Il était capable d'émerveillement et son écriture était teintée de poésie, tel cet extrait du 16 avril 1940: «Quant à Françoise qui aura cinq mois le 24, elle ne parle pas encore suivant toutes les règles de la phonétique; elle est rendue au chapitre des gue, gue, ma, ma. Quant au calcul, elle compte les pétales de ses mains.» Et Lucile n'était pas en reste, à onze ans elle finit ainsi sa lettre: «chaque jour la radio du coeur doit vous porter sur ses ondes des millions de tendresse pour Papa et Maman, André, Claire, Lise et Françoise. Vos quatre pensionnaires Luc, Hélène, Marielle, Lucile.»

C'est grâce à ces lettres d'amour que l'histoire de notre petite enfance nous est redonnée. Merci ma douce et tendre Lucile!

Lucile était une fillette sage, brillante, studieuse, appliquée et obéissante. Une vraie petite fille modèle! Telle que la voulaient nos parents et les religieuses qui lui enseignaient. Par contre, on lui reprochait d'être trop souvent dans la lune. C'est là qu'elle se réfugiait quand elle en avait assez du rôle d'enfant parfaite exigé par les adultes. Comme elle était très aimante donc respectueuse des attentes de nos parents, au lieu de se révolter, elle se réfugiait dans ses pensées, lesquelles lui dessinaient un monde poétique.

Un été alors que nos parents et plusieurs des enfants étaient partis en tournée pour jouer une pièce de théâtre de notre père, Lucile (17 ans) restait pour garder «les quatre p'tits derniers» Lise, Françoise, Gabriel et Marguerite. C'était la meilleure des gardiennes remplie de douceur, de permissivité, conciliante et lunatique. Elle avait toujours le nez dans un livre ou l'un d'eux sous le bras, ne participant pas à nos jeux, mais les approuvant de loin. Un jour que je n'avais pas mangé de la journée, elle m'avait fricotté un spaghetti juste pour moi vers neuf heures le soir. C'est un des beaux souvenirs de vacances à la maison.

À l'époque où elle faisait son cours classique, aux vacances de Noël, pendant les repas autour de la table familiale, elle rivalisait avec papa pour les jeux de mots et les énigmes. Un jour papa demanda: «Telestu nestel»? Intrigué chacun des dix enfants essaya de répondre à la question dont on ne comprenait pas le sens. Quand soudain Lucile fière d'elle dit avec assurance: «Oui mellestu nes!» Papa tout joyeux rétorqua: «Si telestu nes, mellestu nètron». En riant, Lucile s'écria: «maman tu vas pouvoir faire une grosse salade pour toute la famille.» Et elle nous expliqua qu'il s'agissait de laitues qui naissent.

Lucile ressemblait à notre père pour la finesse de son esprit et de son intelligence, curieuse de la langue française, le nez toujours dans les dictionnaires, amoureuse de la civilisation grecque et latine, passionnée d'écriture et de poésie. Elle était reconnue dans notre famille comme celle qui brillerait dans la littérature. Lucile avait déjà gagné plusieurs concours pour des poèmes avant d'entrer à l'université. Aussi quand elle fut invitée par le gouvernement français pour un an toutes dépenses payées à venir compléter son doctorat en lettres à la Sorbonne, elle fut transportée de joie pour cette chance inouïe et toute sa famille avec elle. Son rêve d'aller à Paris, haut lieu des oeuvres littéraires, était réalisé. Elle devint la fierté de nous tous. Alors, les échanges épistolaires commencèrent régulièrement entre Lucile à Paris et papa, Luc et Lise à Montréal. À l'occasion les autres lui écrivaient et elle leur répondait.

Au bout de cette année parisienne, Lucile, au lieu de revenir, décida de prolonger à ses frais son séjour en France, à notre grande déception. Notre impatience de la revoir augmenta d'un cran. Peu de temps avant son retour en juillet 1956, après trois longues années d'absence, j'écrivais dans mon journal d'adolescente :

[...] j'ai vécu très près de toi avec ton esprit, ton âme sans connaître le charme de ta voix, sans goûter la joie de te prendre par la main, de sentir ta chaleur, sans percevoir le reflet de tes yeux. [...] Je trouve bouleversant de te voir bientôt en personne. [...] J'embrasse ton visage immatériel. Lise.

Après son arrivée, Lucile demeura chez nos parents, elle et moi sommes devenues très proches. Je fréquentais un jeune homme et elle rencontra Jean. Nous sortîmes les deux couples plusieurs fois ensemble jusqu'à notre mariage double (4 mai 1957). Lucile et Jean s'installèrent rue Maplewood dans un grand appartement où chacun avait sa pièce pour créer. Jean penché sur ses dessins d'animation et

Lucile écrivant des textes français pour enfants à l'émission *Chez Hélène* à la télévision anglaise de Radio-Canada. J'ai une image très forte d'elle roucoulant avec sa jolie perruche en un dialogue surprenant. J'étais charmée de les écouter, elles semblaient si bien se comprendre.

À l'automne 1958, Lucile et Jean partirent pour un voyage en Europe où ils devaient séjourner à Paris, à Prague et dans d'autres villes. Avant de partir, Lucile me confia toute sa bibliothèque, environ une centaine d'ouvrages. C'était une bénédiction pour moi qui devais rester à la maison pour veiller sur mon bébé et qui n'avait pas les moyens de me payer des livres. Merci Lucile pour ce prêt généreux qui a embelli mes soirées solitaires.

Puis il y a Louky. C'est dans une lettre qu'elle m'a envoyée de Paris le 10 novembre 1958 que le passage officiel de Lucile à Louky se fit.

Jean m'appelle Louki depuis que nous sommes à Paris. Nos proches amis ont pris l'habitude de m'appeler ainsi et ça me fait tout drôle de répondre à ce joli diminutif, moi qui n'ai jamais eu de surnom (à part « Le Nan » dans mon enfance et « Luçon » qui ne me plaît pas). Évidemment, il y a ceux, adorables, que tu emploies dans tes lettres et qui sont seulement entre nous. - Baisers, pensées, trait d'union ininterrompu! Lucile

Puis le couple revint au pays, Louky mit la dernière main à ses contes pour enfants que Jean illustra et dont l'un « Koumic le petit esquimau » était dédié à Krouchtino le bébé que portait Louky et dont elle me parlait d'une façon intarissable, exubérante, enthousiaste, rêveuse et poétique. D'ailleurs dans le livre, il y a de courts poèmes pleins d'entrain et de rythme aptes à faire danser les enfants. Le petit Nicolas est né le 21 janvier 1964 et *Koumic* parut la même année. En janvier 1966, elle m'offrit *La montagne et l'escar-*

got avec la mention «Voici son usage: l'Art de surmonter les montagnes et de s'en faire des amis. Ça peut être utile! Bonne ascension! Louky et Jano». Puis à Noël 1967 elle m'offrit les autres contes ludiques déjà publiés.

J'ai tellement de souvenirs de la gestation des personnages de Louky que je ne sais lesquels choisir. Louky passa de longues années à mûrir ses idées, ses personnages et ses intrigues. Elle me racontait Sylvania Penn, Le Squonk, Le Nopal, Ancyl, Exil, Alysse Opéhi, Les Proies, etc. Après une jasette dans la soirée elle me faisait goûter au plat qu'elle avait cuisiné pour le souper, j'en étais ravie, car elle réussissait des mets très savoureux de quoi satisfaire l'épicurienne qu'elle était.

Puis le temps passa, Louky se mit à me parler de plus en plus d'un personnage mythique créé dans son imaginaire *L'Euguélienne* qui vint sur le devant de la scène et accapara toute son attention. Durant la journée alors que j'étais au travail elle cogitait, fignolait, écrivait, prenait des notes sur ce qu'elle avait à dire et le soir elle me téléphonait pour que j'aille chez elle. Alors, nous discutons à perdre haleine sur ses idées et ses recherches. Durant cette période Jean et moi l'avons épaulée et soutenue dans sa quête d'une façon complémentaire ainsi que le petit Nicolas.

Louky avait une obsession, elle ne pouvait rédiger que lorsqu'elle était loin de chez elle. Alors, elle partait avec ses notes manuscrites, sa dactylo, ses gros dictionnaires et elle s'enfermait dans des monastères où elle était certaine de trouver le silence et le calme propice à la composition de *L'Euguélienne*. Jean la déménageait chaque fois et revenait à la maison s'occuper de Nicolas. On ne pouvait pas la rejoindre. Elle communiquait avec moi soit par lettre soit par cassettes sur lesquelles elle enregistrait les chapitres de

*L'Euguélienne* au fur et à mesure. Nous avons souvent parlé de ce besoin de s'exiler pour écrire, nous pensions que ça venait de l'enfance au couvent où la vraie communication se faisait par lettres. Plus tard, Louky a fait plusieurs séjours en Grèce sur l'île de Crète mais c'était plutôt pour être dans l'atmosphère du livre qu'elle préparait *Le pique-nique sur l'Acropole* et parce qu'elle était amoureuse de la civilisation grecque.

Enfin, il y eut Bersianik! Quand *L'Euguélienne* fut bien amorcé, Louky pensa à le faire publier et se chercha un nom de plume. Elle voulait un nom bien à elle qui la représenterait. Elle ne voulait pas que ce soit celui du père, ni celui du grand-père maternel. Et d'autre part, elle voulait être éditée et reconnue par un nom d'un mot seulement, sans prénom sur la couverture comme Voltaire ou Molière. Elle s'inventa son propre nom, Bersianik, ça sonnait pour elle complet en un seul mot. Pour quelle raison ce choix? Elle seule le sait. Je revois Louky s'exerçant à signer son nouveau nom Bersianik. Mais l'éditeur *La Presse* ne l'a pas accepté sans le prénom Louky sur la page de titre. Avant de remettre son manuscrit, Louky tout à la joie d'être publiée avait beaucoup d'appréhension à l'effet que son livre soit mal reçu par un certain public vu son propos féministe. Nous apaisions nos inquiétudes en nous rappelant nos discussions: *L'Euguélienne* abolirait les ponts, ouvrirait les esprits et serait espoir de libération des femmes parce que c'était un livre attendu et essentiel.

Les années passant, un souvenir de beauté me revient. C'était par une belle fin de semaine où nous nous trouvions toutes les deux dans un motel à Deschaillons que Louky m'expliqua un de ses poèmes qui me semblait un peu difficile à déchiffrer. J'étais là, bercée par sa voix douce et passionnée, dans un ravissement qui m'emportait au-delà des

mots, au-delà des sonorités dans un univers de musicalité et de chaudes perceptions inconnues comme les caresses d'une mère. Subjuguée émotivement, je ne me souviens plus du poème en question. Plus tard elle m'offrit son nouveau livre : *Maternative* dont le poème était tiré, je crois.

Louky m'offrit chacun de ses livres à leur parution avec des dédicaces manuscrites longues, belles et inspirantes. En voici trois extraits :

Montréal, le 14 février 1976 : À ma très chère Lise-Exil, en sachant que tu connais *L'Euguélienne* de fond en comble et que tu saurais la reconnaître entre mille parmi les « extra-terrestres » [...] j'éprouve une très grande fierté à t'offrir cet exemplaire, beaucoup de gratitude aussi pour ton soutien moral indéfectible [...] je te fais don de *L'Euguélienne* : reçois-le en gage de mon affection profonde. Louky.

Dans *Le pique-nique sur l'Acropole* qu'elle m'offre :

Pour Lise chérie, éternellement proche et terriblement vivante, pour tous les livres qui viendront après celui-ci et qu'elle a suscités en portant l'Euguélienne sur la pointe de son coeur. Je t'aime. Louky. Montréal, 26 novembre 1979.

Puis *Permafrost* :

Pour ma courageuse petite soeur, pour mon Volubilis de toujours, Bon anniversaire ! C'est un vrai bonheur de pouvoir t'offrir ce premier livre de Sylvania Penn, personnage à qui tu étais tellement attachée au moment où elle a cédé sa place à l'Euguélienne [...] la voilà dans toute sa détermination, toute sa fragilité et son incommensurable désir de vivre. Très tendrement. Louky. P.S. Bienvenue dans le club des Sixties ! Pour le 8 décembre 1997.

En relisant ces dédicaces et en feuilletant tes écrits pleins de poésie, c'est moi qui deviens inconsolable de ton départ. Pour me reconforter, je vais me raconter ta présence. À mes yeux tu étais une personne attachante, enthousiaste, aimante et généreuse ; souvent excessive, parfois conci-

liante, avide de tout, épicurienne et affamée d'amour. Tu es toujours l'auteure indignée, à l'audace créatrice, des injustices faites aux femmes (un exemple entre mille: le texte «Lâchez les fauves» *Le Devoir*, le 2 juillet 1983, lu le 11 août 2006, lors d'un hommage à Louky Bersianik, à l'occasion du 30<sup>e</sup> anniversaire de la publication de *L'Euguélienne*). Ton écriture est géniale, poétique, énergique et spontanée avec un humour parfois grinçant, mais toujours passionné. Tu es pleine de tendresse dans tes petits mots d'affection, bref tu es encore une terrible vivante!

De ton être primordial est sortie Lucile qui a enfanté Louky qui a mis au monde Bersianik. Là où tu es, Louky, es-tu retournée à la maison? Ici sur la terre tes traces sont inscrites à jamais dans le livre de la conscience collective et seront retrouvées dans une archéologie du futur où Bersianik sera reconnue pour une écrivaine de génie aux multiples facettes: poète, romancière, essayiste, philosophe, pamphlétaire et j'en passe. Peut-être que de l'autre bord, c'est Troubli, mais c'est peut-être, à l'opposé, un monde nouveau à découvrir, celui de la planète positive cherchée par l'Euguélienne enfin trouvée. Ici tu n'es pas oubliée, ta famille et tes ami-es perpétuent ton souvenir.

Te rends-tu compte du vide immense que tu laisses chez les Nopalines, nom que tu avais donné aux sept filles de notre maman et qui sont maintenant au nombre de quatre: Marielle, Lise, Françoise et Margo? Quatre comme lorsque nous allions au couvent pensionnaires par groupe de quatre. Remplies d'émotions partagées et serrées les unes contre les autres, nous t'envoyons notre amour, notre tendresse et nos rires en souvenir. Tel le phénix tu renaiss de tes cendres, Louky tu es revenue du pays de l'oubli.

Quand dans ta lyre  
je pousserai mes songes  
Quand dans mes vers  
Tu choisiras tes sons  
Quand même nos rêves  
N'auront plus tant d'attrait  
Quand, même la vie  
aura perdu son poids

Alors j'espère  
que notre joie  
saura durer toujours (bis)

(Début du poème «Chanson pour durer toujours» par  
Louky Bersianik mis en musique et chanté par Richard  
Séguin.)

**BERSIANIK, L'INTEMPORELLE**

En ce temps-là... 1976.

J'étais une jeune femme.

J'étrennais un nouveau statut, inattendu : celui de mère. Et je m'y sentais à la fois comblée, renouvelée, grandie, mais aussi terriblement déroutée...

Comme toujours dans ma vie lors de «dérangements», celui-là, le plus grand, m'a rapidement conduite chez le libraire. Bouquiner avec espérance. Croire que des paroles écrites pour moi m'attendaient. Qu'elles me reconnaîtraient et se déposeraient dans mes mains, au hasard de mes fouilles boulimiques sur les rayons. Et, curieusement, comme chaque fois, ce fût le cas. *L'Euguélionne*.

Un mot d'Ailleurs, chantant à mon oreille ouverte.

Puis, *Bersianik*. Un signe. Par ce nom magnifique d'inspiration amérindienne qu'elle s'était choisi, cette femme est entrée en communication avec moi. Ce nom m'est apparu, en soi, comme un poème, une révélation et une promesse.

---

\* Sans autre titre revendiqué que celui d'«Amoureuse de l'Euguélionne»

Surtout une ouverture à la conscience. Intuitivement, j'avais compris : un NOM social de femme, un nom pour l'extérieur, cela n'existe pas. La femme doit se baptiser elle-même ; de l'intérieur. Et se reconnaître.

Séduite, j'achetai *L'Euguélionne*.

Et fascinée, je le lus, ce « nouvel évangile » – *l'euguelion* grec. Et je le relus deux ou trois fois plutôt qu'une au cours de cette année charnière. Un infini contenu, qui m'est resté dans le cœur. Un contenu qui reconforte ou qui dérange ou les deux à la fois, mais qui demeure... *L'Euguélionne* devint mon évangile, à ce moment de ma vie où j'avais à revoir mon « féminin de l'être » et mon rôle social.

Cette Louky Bersianik avait à son crédit une formation solide, une impressionnante culture, un imaginaire de toute beauté, une plume insolite, une intelligence hors du commun – intelligence de l'Être humain, de la trop masculine humanité, mais aussi des profondeurs de la vie. Avec, en plus, pour le bonheur de ses lecteurs/trices, en tout cas pour le mien, un humour d'une finesse et d'une saveur hors de l'ordinaire. Voilà : hors de l'ordinaire.

Une extra-terrestre. Est-ce pour cela que son œuvre et elle furent, à son décès, presque enterrées sous silence ? N'eût été ses indéfectibles amiEs, Louky Bersianik aurait peut-être quitté cette planète incognito. Pourquoi ?

Volontairement ? Sait-on jamais ?

Je crois plutôt que c'est à cause de la peur ambiante. Peur inconsciente de ce que cette femme d'ailleurs portait. De ce qu'elle apportait d'outrageusement féminin et qui représente une menace plus grande encore pour le confort du

sommeil collectif d'aujourd'hui que pour celui de 1976. Elle était la porteuse de cet «*euguelion*» à venir. Peut-être, comme le dormeur, le monde tient-il plus au sommeil et s'y accroche-t-il plus fortement juste avant l'heure du réveil... À l'aube.

Bersianik: une extra-temporelle dans un monde masculin temporel et matériel. «Full» matériel, diraient certains jeunes. Malgré que l'Esprit y rôde dangereusement.

Comment les raisonnables critiques littéraires d'aujourd'hui auraient-ils été aptes à jauger et à situer les dits d'une extra-terrestre? Pour ce faire, il leur aurait fallu l'audace des dépassements, la sortie des sentiers battus, l'ouverture du cœur et de l'intelligence à l'inconnue. Il leur aurait fallu changer de repères, de critères... Beaucoup plus simple alors d'ignorer. Une messie venue d'Ailleurs, ça n'existe pas.

J'ai l'intuition que, le moment venu, l'Euguélienne – la femme-évangile – ressuscitera! □

Jacqueline Lamothe\*

**L'HISTOIRE D'UNE AMITIÉ**

Mars 1981, (comment expliquer ce retard?), mon bureau au département de linguistique de l'UQAM, 3<sup>e</sup> étage, pavillon Judith-Jasmin. Je viens de prendre contact avec *L'Euguélionne*, cette œuvre unique, hors du commun. Je ressens un besoin urgent de communiquer avec son auteure pour la remercier et lui exprimer ma profonde admiration. Je pus la rejoindre le jour même par téléphone. Elle me donna rendez-vous à ce même pavillon où elle allait rencontrer des étudiantes et étudiants en études littéraires quelques jours plus tard. C'était le premier jour du printemps et le début d'une amitié de plus de 30 ans.

À l'annonce du décès de Louky, ont défilé en rafale les moments de «notre vie»: les repas, les ballades, les voyages, les anniversaires, les jardins, la campagne, nos conversations, les rires, les livres, les films ainsi que nos réalisations communes: ateliers, pannels, colloques, congrès... Nous partagions le même appétit de vivre, la passion de l'eau, des arbres, des fleurs. Notre plaisir: s'offrir une ballade, le dimanche, le long de la rivière Richelieu, s'arrêter au coucher de soleil pour déguster des perchaudes brûlantes et du vin blanc bien frais. Nos banquets marquant l'année nouvelle duraient au moins 9 heures!

---

\* Professeure honoraire du département de linguistique de l'UQAM. Recherches sur le langage des femmes et des hommes et sur la féminisation linguistique. Auteure du *Guide de féminisation de l'UQAM*.

Intarissables nous étions à deviser, rire ou pleurer devant nos vies et souffrances partagées, mais réconfortées par la force apaisante de notre amitié.

Louky, passionnée et révoltée jusqu'à la fin. Exprimant sa colère devant l'injustice et ce qui brimait sa liberté: «Je suis assignée à résidence.» Malgré cela, présente au monde; son intérêt pour la politique, les arts, la littérature ne se tarit pas.

Son bonheur d'avoir retrouvé «ses yeux» pour dévorer des livres sans s'arrêter, ni dormir, à peine manger. Sa fidélité à ses carnets qu'elle couvre de sa fine et ronde écriture, de pensées, de l'inscription de moments signifiants, de ses humeurs aussi.

La vie n'a pas été toujours juste envers elle. Plusieurs ont dénoncé l'ignorance et les refus dont elle a été victime. Mais qu'il me soit permis d'affirmer qu'elle jouissait de l'estime des artisanes de la féminisation linguistique qui ont reconnu son rôle de pionnière dans les publications et rencontres nationales et internationales.

Je terminerai en évoquant les deux derniers événements publics que j'ai eu le bonheur de partager avec Louky. D'abord l'entretien que j'ai mené avec elle pour le premier des «Lundis de la Montagne», à la Médiathèque littéraire Gaétan-Dostie, en avril 2009. Puis sa participation au Symposium d'art postal de Rivière-du-Loup, en 2011, à mon invitation de créer une carte conjointement avec mon amie et peintre Monique Duplantie, illustrant la sauvegarde du livre. Louky a choisi d'amorcer son texte par les dernières phrases de l'appendice de l'édition de poche de *L'Euguélionne* intitulé: «En marge d'un roman qui n'en n'est pas un<sup>1</sup>». Tout juste les précédant, elle écrivait:

---

1 Louky Bersianik (1985), « En marge d'un roman qui n'en n'est pas un », en appendice de *L'Euguélionne, roman triptyque*, Montréal, Les Éditions Stanké

«[L'Euguélienne] pourra maintenant toucher un public plus vaste et continuer sa petite bonnefemme de route avec une vitesse accrue. J'ai confiance en sa marche incoercible.»

Sauvons le livre<sup>2</sup>

Car, qu'est-ce qu'un livre dans ses feuilles sinon  
un arbre reconditionné ?

Qui balaie le sous-sol de cette planète avec ses racines vivantes  
et qui réveille le ciel avec ses branches souples

des plus anciennes aux plus neuves,  
transportant un feuillage sans cesse épris de renaissance  
et qui parfois rencontre la lune  
car la lune aussi est une extra-terrestre

Et qu'est-ce qu'un livre dans ses feuilles sinon un objet  
précieux qui a été ajouté à la nature  
grâce à la magie de l'écriture ?

Et qu'est-ce qu'un livre dans ses feuilles sinon un objet  
extra-terrestre irremplaçable et implacable  
soumis à la colère de Gutenberg  
quand il devient une espèce en voie de disparition ?

Et qu'est-ce qu'un arbre dans ses feuilles  
sinon un commencement  
de bibliothèque pour mon salon  
et pour toutes les autres pièces de ma  
maison ?

**L.B.**

---

<sup>2</sup> Louky Bersianik (2011), «Sauvons le livre» conjointement avec Monique Duplantie, Rivière-du-Loup, *Symposium d'art postal*, sous la direction de Raymonde Lamothe.

Nancy R. Lange\*

À la mémoire de Louky Bersianik

**ÎLE DIT-ELLE**

île bercée  
de mer couvée  
écoute l'eau lécher ses frontières  
ne sait d'où elle vient  
croit avoir été  
de tout temps  
telle quelle  
bulle en mer

île sein blond  
à la face du soleil  
entre bras de mer comprise  
de volcanique terre mère  
de montées de lait  
de voie lactée  
enfant de la matrice  
île est une femme  
parlante

---

\* Poète, artiste de scène et animatrice de soirées de poésie, Nancy R Lange a publié quatre livres aux Écrits des Forges ainsi que des livres d'artistes. Ses écrits ont été traduits en anglais et en espagnol.

île sexuée  
fertile terra incognita  
d'oiseaux de marécages  
d'arbres naissants de fermentation  
de gouffre et d'éruption  
île émouvante  
utérus et parole  
pistil exubérant  
par le sexe de ses fleurs  
pollinise le monde

croissante décroissante noire  
la lune le sait bien  
n'est partiel que son reflet  
île l'écrit à pleines plages  
refuse le livre des limites  
tire à elle l'horizon des possibles  
l'étend comme drap clair

ilE voyage à nous  
femmes de lettres et d'origine oblitérée  
insulaires et constellantes  
au coeur du continent du e muet  
cette moisson de mots nous parle  
nous dit

voilà la route parcourue  
le chemin à faire  
nos pas  
langage à inventer  
sur la plage blanche  
la majuscule vient à la fin  
à qui sait entendre

ilE  
appelle et cherche  
essaie de créer  
hommes et femmes ensemble  
cherche le couple dieu  
père mère  
le saint esprit  
la sainte intuition  
le fils la fille  
soeurs et frères

portées de mer  
à son appel  
nous émergeons  
archipel

nous ses soeurs  
féminaire en marche  
célébrons sa voix  
arborescente îLE  
feuillue et prodigue

parmi elles  
moi femme et arbre  
fille de Denise Berthe Léonie  
fille de Louise-Anna  
aînées et aidantes de mère en fille  
née de multiples efforts conjugués  
à me forer espace  
me voici

je mets la nappe  
à la table de parole  
île dit-elle

## **EN HOMMAGE À UNE FEMME D'UNE AUTRE PLANÈTE**

Pour ceux qui ont lu l'Euguélienne, vous savez que Louky Bersianik pouvait être drôle. J'aimerais bien avoir son sens de l'humour, parfois grinçant, mais toujours juste.

Vous savez aussi qu'elle peut être triste, triste à pleurer. Mais n'ayez crainte, elle ne va pas se dissoudre dans ses larmes. Non, elle va renaître encore et encore. Malgré tous les efforts que fait notre société afin de taire les poètes, jamais on ne réussira à lui mettre le bâillon.

Louky, toi que je connais depuis que tu étais petite Lucile, toi que j'admire tant saches que le premier honneur que j'ai reçu fut de te croiser sur mon chemin.

J'entends ton père Donat se frotter les ailes de joie dans le paradis au-delà des mots.

J'entends aussi ton frère Luc, notre Gobelet intersidéral, te dire que tu es la plus grande.

Au-delà la couleur et des formes, tu m'as appris la joie des mots.

Au femmes de notre pays, tu as donnée la fierté d'être femme.

J'aimerais que notre pays sache reconnaître plus d'artistes comme toi et qu'il puisse mieux les faire aimer et vivre ?

Aujourd'hui, il est inutile de chercher un mot dans le dictionnaire. Dites simplement Louky Bersianik et vous aurez la langue française au complet.

Merci pour tes cris et tes écrits.

Merci pour toutes ces belles années que tu m'as données.

Jean qui fut le mâle de ton espèce.

---

\* Artiste multidisciplinaire.

Nicolas Letarte\*

### DÉVASTÉ

*À ma mère, Louky, mon phare, mon fil de vie*

1	Vaste	<p>Il n'y a plus rien.            Comment se construire            Un cosmos du néant?            Là où il y avait encore une porte            Il n'y a plus rien.            La chaîne est brisée            Si fragile et vive à la fois            Des sables mouvants            Si lourds et silencieux à la fois            M'émeuvent</p>
1	Vieux	
1	Voile	
1	Voilier	
1	Voyage	
1	Voyeur	
1	Vase	
1	Urne	
1	Uranus	
1	Suranné	
1		
1		
2	Mer	
2	Mère	
2	Larmes	
2	Eau	
2	Sel	
2	Cellulaire	
2	Taxi	
2	Temps	
2	Cœur	
2	Poumon	
2	Sang	
2	Non-sens	
2	Arrêt	
2	Fin	
2	Mort	

\* Compositeur et concepteur sonore de théâtre, percussionniste, «lamiste» et patenté. Fils unique de Louky Bersianik et père de deux enfants uniques!

<p>3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3</p>	<p>Écart Mise en scène Salle Assis Debout Calme Nouvelle Bombe à retardement Nitro Intro Trop Vide</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Attendez ici</li> <li>- Non</li> <li>- Asseyez-vous</li> <li>- Non</li> <li>- Ilya eudes complicationssa respiration sessi gnesvitauxsesontdeteriorésetsonsangs'es tempoisonnépuisses poumons sesontremp lisd'eaufinalementsoncoeuralâchéonaess ayédelaréanimerpendant quaranteminutes sanssuccès nousavonscontatésondécès versenvirons13h45 nous sommes désolés. C'est ça.</li> <li>- ... Je... Com... prends.....</li> </ul>
<p>4 4 4 4 4 4 4 4</p>	<p>Seule Seuil Linceul</p>	<p style="text-align: center;">À tes côtés Nos mains jointes Parfois tu émerges et me regardes Quelques derniers éclairs Entre nos yeux muets</p>
<p>5 5 5 5 5 5 5 5 5 5 5</p>	<p>Main Moule Négatif Coule Positif</p>	<p style="text-align: center;">Affairés Nez à nez Trois femmes et moi Ramassons le gel de la trace Comme on écope une chaloupe Verchères</p>

6 6 6 6 6 6 6 6 6 6	Enfant Oiseau Ombre Monde	Tu étais déjà une géante Nos promenades dans cette minuscule forêt Assis sur un tronc couché Nous discussions déjà À l'orée de cette sylve intime Que j'appelais « mon pays » J'arrivais de toi, à peine
7 7 7 7 7 7 7 7 7 7 7	Amoureux Douceur Docteur Recherche Biologie Logis Gît	Je serai médecin Trouverai les remèdes Les techniques technologiques logiques De ta longévité <i>Tu seras en vie</i> <i>Pour toujours</i> - Mais quel constat d'échec!
8 8 8 8 8 8 8 8 8 8 8 8 8	Impatience Patiente Tubes Attitude Arrache Gercée Humectée	Seule dans cette pièce Aux mille tintements Aux rumeurs assiéguées Tu es ficelée Pour ne plus te débattre Toi, combattante Guerrière géante Tu es asséchée Dans un désert de sels Avant le déluge

9	Vive	
9	Vif	
9	Vrille	
9	Famille	
9	Cellule	
9	ADN	Petit, on est drôle
9	Chaîne	Le monde est à faire
9	Porte	Et à défaire
9	Close	On ne garde rien
9	Effacement	Mais un tout petit détail
9	Lisse	Peut nous suivre
9	Lys	Toute notre vie
9	Lise	C'est lui qui gagnera
9	Sœur	
9	Couvent	
9	Chocolat	
9	Disparition	
9	Abandon	
9	Don	
10	Poids	
10	Épaule	Le monde se voile
10	Capsule	Jouer fait mal
10	Lapsus	Jouir fait mal
10	Douleur	Vivre fait mal
10	Glas	Mal
10	Glotte	Je suis mâle
10	Sanglots	Malgré moi
10	Trou	Je suis ton fils
10	Clou	Au gré du vent
10	Cercueil	Fait du même grès
10		Fier



Lise Payette\*

**MON AMIE****LOUKY BERSIANIK**

Paris, avenue de la Bourdonnais, 7<sup>e</sup> arrondissement, début des années 1960. Nous n'avons pas 30 ans, ni elle, ni moi. En fait, nous n'existons pas vraiment. Pas encore. Elle s'appelle encore Lucile Letarte. Nous sommes toutes les deux «la femme de quelqu'un d'autre», ces jeunes maris dont nous portons le nom et qui ont, eux, des projets de carrière dont nous ne faisons pas vraiment partie. Nous n'avons rien qui nous appartienne, ni carrière, ni argent, ni même un nom. Nous sommes en pleine crise d'identité. Nous nous demandons sérieusement à quoi nous servons sinon que d'être là quand nos époux décident de rentrer à la maison ou pour les accompagner dans les réceptions où nous devons paraître sans jamais prendre trop de place, cela va de soi. Le seul nom qui soit à moi pour vrai c'est «maman». J'ai trois enfants.

Les Letarte ont frappé à notre porte, avec leur mince bagage, un jour au début de l'été. Mes enfants étant partis en colonie de vacances, nous disposions d'une chambre que nous leur avions proposé d'occuper pendant qu'ils attendaient ou une bourse ou une subvention pour leur permettre de continuer leur séjour et les études qu'ils menaient à Paris. Notre appartement était magnifique, mais nous avons très peu d'argent puisque nous avons payé les vacances des enfants

\* Écrivaine, journaliste, ministre du gouvernement René Lévesque entre 1976 et 1980.

et que la vie à Paris était franchement au-dessus des salaires que Radio-Canada payait à ses délégués. L'appartement qui devait servir d'appartement de fonction, coûtait une fortune et nous obligeait à vivre au-dessus de nos moyens.

J'ai expliqué la situation à Lucile et nous avons décidé qu'il fallait qu'on se nourrisse à 4 pour presque rien et que nos menus consisteraient en ce qui était le moins cher à Paris en été: du pain, du fromage et des tomates. Elle a tout de suite été d'accord et ça a été le point de départ de notre amitié. Les maris partaient le matin et nous passions la journée ensemble, à débattre de la vie des femmes mariées.

Pour préparer les repas, nous avons inventé un jeu qui nous permettait de varier la recette: ou on fabriquait nos croutons avec du pain, du fromage et une tranche de tomate sur le dessus ou bien du pain, la tomate et le fromage tout en haut. Nous avons beaucoup ri et parfois nous avons beaucoup pleuré aussi. L'introspection n'était pas sans douleur.

La question qui nous faisait le plus mal c'était: À quoi on sert?

On a essayé 36 réponses différentes à cette question comme «on sert à les rendre heureux» par exemple. On brodait autour du sujet en se racontant les bons moments qui faisaient que notre couple avait l'air de tenir le coup. De confiance en confiance, on a fini par se connaître vraiment. C'est à ce moment-là, je crois, quand on a cessé de parler d'eux, qu'on a vraiment commencé à parler de nous. Tu viens d'où? Tu étais quelle sorte de petite fille? Tu voulais faire quoi quand tu serais grande? On échangeait sur nos rêves, nos espoirs, nos désirs profonds, mais ça finissait toujours par une sorte de constat d'échec. Nous nous étions perdues en route, beaucoup trop tôt pour savoir retrouver

notre chemin. Les petites filles que nous avons été n'existaient plus. C'était l'évidence même.

La question qui nous a le plus secouées c'était: Es-tu heureuse ?

La réponse a d'abord été un fou rire. Heureuse... heureuse... ça veut dire quoi être heureuse? Bien sûr que je suis heureuse. Tu parles. On a des maris qu'on aime, moi j'ai des enfants que j'adore, on vit à Paris. Sais-tu combien de femmes donneraient n'importe quoi pour être à notre place? Bien sûr, ce n'est pas parfait. Mais rien n'est jamais parfait.

Si au moins on pouvait profiter de Paris, visiter la ville, ses musées. On est coincé là sans assez d'argent, avec la nostalgie du pays d'où l'on vient et le regard amusé des Parisiens qui nous jugent sûrement bien insignifiantes et bien peu de contacts qui nous permettraient de mieux assimiler ce que nous sommes en train de découvrir.

Nous passons des heures à parler de nous. Nous nous inventons un monde. Elle, si elle en avait les moyens, elle retournerait aux études. Elle se réinventerait complètement. Et moi, je rêve d'écrire pour les journaux et les magazines du Québec pour donner aux femmes de chez moi le goût de mordre dans la vie, de se donner le droit de penser à elles et de maîtriser leur propre avenir.

Nous ne sommes pas très certaines qu'il y ait un mot pour dire ce que nous cherchons toutes les deux, mais le mot «femme» revient souvent. Le rôle si effacé des femmes, le peu de place que les sociétés font aux femmes, la façon qu'a le monde de traiter les femmes comme si elles étaient un «sous-produit» de l'homme, un homme manqué, un

sous-être, une soumise et dominée, une servante souvent disons-nous en pensant à nos mères, sont les thèmes que nous ramenons constamment dans nos conversations. Les visiteurs du Québec nous parlaient de la Révolution tranquille qui se vivait chez nous, mais Lucile et moi, l'œil allumé, nous savions que notre révolution personnelle était aussi en marche.

Nous jouions à la pétanque avec des boules en bois dans le couloir de l'appartement. Nous ne jouions jamais longtemps, car nous finissions toujours assises par terre, discutant de ce que les femmes devraient faire pour prendre la place qui leur revient dans la société. Je disais à Lucile que ce que nous discussions était précieux pour moi, que j'avais l'impression d'avoir allumé une lumière pour voir la route qu'il y avait devant moi et elle m'assurait que pour elle aussi, ces moments précieux seraient les balises dont elle aurait besoin.

L'argent qu'ils attendaient a fini par arriver. Je crois qu'ils avaient le projet de reprendre une chambre à la Maison canadienne qui accueillait les étudiants en séjour à Paris. Son mari Jean a dû reprendre son cinéma expérimental, je suppose. Il tournait sa dernière découverte qui consistait à filmer du sable se déplaçant lentement sur un fond blanc. Un travail de moine. Il se destinait à l'ONF en rentrant.

Notre relation s'est limitée à ces semaines mises entre parenthèses un été à Paris. Nous n'avons pas eu beaucoup de temps à partager. Par la suite, j'ai écrit pour *Le Nouveau Journal* et *Châtelaine* de Paris et ensuite j'ai travaillé à l'émission «Interdit aux Hommes» pour Radio-Canada. J'ai fait des centaines d'entrevues avec des écrivains, des gens de théâtre, des philosophes et des vedettes pendant tout le reste de mon séjour. J'ai beaucoup appris. Et petit à

petit j'ai découvert que le mot que nous cherchions, c'était «féminisme».

Au moment de se quitter à Paris, Lucile et moi nous sommes souhaitées de trouver ce que nous cherchions toutes les deux. Des années plus tard, la publication de *L'Euguelionne* m'a confirmé que Lucile avait trouvé, elle aussi. Nos échanges avaient été riches d'enseignement. □

Georgette Provencher\*

### LUMINEUSE LOUKY

Notre belle Louky est décédée le 3 décembre 2011. Une grande écrivaine que notre amie lisait avec admiration, Christa Wolf, est décédée le 1<sup>er</sup> décembre 2011. Étrange, la vie!

Depuis quelques années, Louky avait une santé vacillante. Cette situation ne l'empêchait pas d'aimer follement la vie. L'écrivaine est entrée dans mes pensées avec son extra-terrestre l'Euguélionne. À notre polyvalente, quelques amies, un ami et moi sommes devenues si excitées pendant la lecture de *L'Euguélionne*. Une écriture et des pensées éblouissantes. Et, quel imaginaire! Pendant un certain temps, le matin avant les cours, nous parlions constamment de ce livre. L'écrivaine nous faisait découvrir la démesure du patriarcat, ses structures, et l'ampleur du travail à faire pour mettre du sable dans ses rouages. Le blesser à mort. Nous allions vers nos salles de cours avec des phrases-étoiles... «Transgresser, c'est progresser». Et, cette invitation à une plus grande lucidité, «rendre visible le visible». Un travail de géantes pour les féministes. Un jour, Louky Bersianik, fut notre invitée. Elle donna une bonne conférence avec une certaine timidité. Aucun découragement de sa part car «nous sommes de terribles vivantes».

---

\* Fidèle amie de Louky Bersianik.

J'ai revu Louky au Regroupement des femmes québécoises, à Montréal. Nous sommes devenues des amies. Pendant quelques années, Louky fut invitée pour donner des conférences. Je l'accompagnais. Ce fut pour moi une bonne école. Les femmes qui la recevaient étaient reconnaissantes. Elles avaient lu pour un grand nombre *L'Euguélienne*. Louky disait des pensées étonnantes. Elle aimait aller dans la marge. Les femmes questionnaient, discutaient, et ne dissimulaient pas leur colère. Ces moments m'impressionnaient. Notre Louky était une grande féministe.

En 1987, Le Noroît lançait *Kerameikos*, un livre de poésie écrit par Louky Bersianik avec des dessins de Cantieni. Un livre magnifique. Louky m'avait souvent parlé de la stèle de Hégéso trouvée en 1870, dans le plus vieux cimetière d'Athènes, Kerameikos. Le cimetière du Céramique existe depuis le 10<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Lors d'un voyage en Grèce, un matin de mai 1991, nous allions Louky et moi au Kerameikos. J'aimais son exaltation, sa ferveur et son visage heureux. Elle allait rencontrer une très chère et mystérieuse amie, Hégéso. Nous entrons en silence dans ce cimetière antique. Des chants d'oiseaux, des arbres, la végétation parmi de vieilles pierres, et, sans chercher Louky, trouve la stèle de Hégéso. Nous sommes là où elle a été inhumée depuis une éternité. Il est écrit sur la stèle qu'elle est la fille de Proxénos. Elle n'a pas de mère on dirait... Elle est jeune, ses traits fins et tristes. Le regard est ailleurs. Les vêtements sont élégants. Une jeune femme debout devant elle tient dans ses mains un coffret. C'est une stèle d'une beauté remarquable. Toujours silencieuse, Louky est-elle à lui dire : « je parle avec toi la langue musicale oblongue des feuilles la bouche pleine d'une sève étrangère je regarde ton cœur en miettes Hégéso à force de cogner contre vingt-quatre siècles d'effroi ». Ne pense-t-elle pas aussi que « la stèle rend

le néant historique elle fait le récit des gestes qui n'ont pas lieu». Louky avant de quitter le cimetière du Céramique interroge la main en suspens de Hégésio. Dans Kerameikos elle a écrit : « mais ta main restée en suspens Hégésio détient le secret des offrandes réservées aux générations futures ». Mais, chère Louky, que sont-elles ces offrandes ? Bersianik, une écrivaine de génie.

C'est certain, Louky savourait les saveurs de la vie. Elle avait aussi un esprit critique aiguisé et les injustices faites aux femmes artistes et à toutes les femmes l'affligeaient et suscitaient sa colère. Mais quand je pense à Louky, décédée depuis quelques mois déjà, je vais vers sa joie de vivre. Elle affectionnait Verchères, son fleuve, sa vieille maison aux milliers de livres. Pendant les jours chauds de l'été, sa piscine lui était précieuse. Je me souviens d'un soir de juillet immensément doux, Louky, une amie et moi étions dans la piscine, joyeuses, et j'aperçois soudain Louky qui nageait sur le dos, ai-je rêvé, j'ai vu des étoiles sur son visage.

Il y a quelques années, elle est revenue chez elle à Montréal. Sa belle maison était toujours habitée par des milliers de livres. Hélas, sa santé était moins bonne, ses jambes lui donnaient des problèmes. Cependant elle avait le bonheur de connaître de nouvelles amies qui lui sont devenues très chères. Cette joie aussi de vivre près de son fils Nicolas, de sa conjointe Karine et de ses deux petits-fils qu'elle adorait. Belle Louky, je suis toujours une amoureuse de ton amour de la vie – de ton amour des mots.

Avec affection,

Ton amie Georgette

Claire Varin\*

L'autre côté des sources  
**LA FACE CACHÉE DES  
FEMMES**

Louky Bersianik  
1er janvier 2002  
de bersiani@colba.net  
à claire1@colba.net

Bonjour, ma belle amie,  
Nous voici donc dans une année palindrome. D'après Nicolas, ça n'arrive pas souvent dans une vie! Nous avons eu 1991. La prochaine, si je ne m'abuse, ce sera 2112: il y a des chances que nous n'arrivions pas à la parcourir ni dans un sens ni dans un autre, même toi qui est infiniment plus jeune que moi!

Oh Louky!, seulement maintenant je m'en aperçois: si tu avais bien tapé sur ton clavier 2112, nombre «qui court en sens inverse», j'avais cependant lu et relu 2012, dix ans après ton courriel, et juste en cette année dont tu ne verras pas défiler les jours. Je te trouvais prophétique: tu es retournée vivre sur ta *planète positive* en décembre 2011... Je suis un peu superstitieuse et, fruit de mon imagination semé par ta formulation ambiguë (*il y a des chances...*), ce 2012 fantôme me questionnait aussi sur ma fin terrestre, mais 2112... je respire. Après t'avoir adressé publiquement ma «Lettre à un écrivain vivant», dans une revue montréalaise il y a

---

\* Romancière et essayiste, Claire Varin a consacré une thèse de doctorat et deux ouvrages à Clarice Lispector. C'est à l'occasion du lancement de la première édition de son livre *Rencontres brésiliennes*, en 1987, qu'elle a rencontré Louky Bersianik.

quatre ans, j'ai décidé de t'en écrire une autre. Car tu n'es pas vraiment morte, mon Euguélionne : une extra-terrestre ne meurt jamais, ni une fée des bois déguisée en espèce de lutin de ville, terrée coin Delorimier et Marie-Anne. Avant-gardiste de la féminisation des titres de fonction et autres sus aux us langagiers, lutine chargée des larmes et des souffrances du monde, tu encaissais ton lot d'épreuves. *La vie est encore plus surréaliste dans la mort qu'elle ne l'est de son vivant*, m'exprimais-tu à la mort de ton frère André Durand. Quant survint celle de Luc, le Gobelet formant tandem avec le « ver-mouilleux » clown Sol, tu perdis momentanément les mots. Mais la vie te rattrapait toujours, et l'art. Car tu te tenais près des sources par affinité avec les eaux claires et fraîches. N'en étais-tu pas une toi-même ? Une source créatrice à laquelle aller boire pour étancher sa soif du nouveau.

Très exigeante envers mes propres mots, je préférerais prospecter les tiens, tes messages courriellés, par exemple, petits inédits que tu déversais sur mon écran et sans doute celui de plusieurs camarades. Nous, abreuvées à ton eau vive. Arrosées par tes substantifs inattendus, tes épithètes tendres. Grâce à la baguette magique de ta langue inventive, tu nous métamorphosais en comtesse aux pieds nus, en *RÊVheureuse*, en *carissima*, en jardinière ou en abeille bourdonnante d'idées, et conséquemment en *essaimieuse* ; tu pouvais également sacrer le compagnon d'une amie, fêru d'informatique, « sire Bourdon Web ». Celles et ceux que tu aimais, ton regard les magnifiait.

Si, tel que tu le formulais, *l'amitié est un incessant aller retour dans l'espace dont on ne se lasse*, l'âge t'obligea finalement à l'immobilité. Tu regrettais les jours plus agiles, où tu visitais le jardin de tes amies. Heureusement que ton repaire donnait sur des vignes jouant à saute-mouton dans une cour intérieure. Je n'oublierai pas ta manière de prononcer

avec affection notre prénom, quand tu nous ouvrais la porte de ta grotte urbaine, tapissée de livres. Comme s'il était chéri entre tous. Et l'arôme échappé de la cafetière espresso gargouillant sur le poêle tandis qu'attablées dans ta cuisine lilliputienne, nous nous sustentions d'essentiel : la chaleur des échanges et l'amour de la littérature.

Ton dernier courriel m'informe que tu ne voyais presque plus et que tu avais beaucoup vieilli ces derniers temps *assez pour sentir et comprendre le mot vieillesse. Ça se comprend dans les jambes et les douleurs quotidiennes, dans le dos qui courbe sous la douleur, dans les yeux qui se voilent devant le monde et ses misères.* Néanmoins, tu ne voulais pas assombrir les premiers instants d'une nouvelle année de ta destinataire, et tu lui souhaitais *la JOIE, celle qui n'est pas passagère, celle qui trône, triomphante, au milieu du cœur, celle qui est synonyme de la VIE.*

À mon tour, je te la souhaite, la VIE, et permets, ma grande mécréante, que je cite les *Dialogues avec l'ange* : « Ici l'âme se trompe – lorsqu'elle a peur – car la Vie vit éternellement. » Es-tu d'accord maintenant que, de l'autre côté, tu déambules à ta guise avec des yeux et des mollets neufs ? Dis-moi. J'attends ton courriel, terrible vivante. □

**LETTRE À ANDRÉE FERRETTI**

*Je n'ay receu, Monsieur, aucune de vos lettres sans y avoir  
exactement et promptement respondu*  
Cristophe Brosseau à Leibniz, 1704

**Chère Andrée Ferretti**

Quand vous et moi avons été formés aux humanités, on nous enseignait que la pratique épistolaire constituait un genre littéraire. Elle occupait une priorité dans l'emploi du temps des correspondants, dont le plus souvent les réponses étaient promptes, d'autant plus que la livraison ne l'était pas nécessairement. Et puis, de notre vivant, nous avons connu le passage au courriel... parfois aux dépens du dialogue avec notre entourage comme vous l'avez déjà déploré. Et comptant sur la rapidité du processus, nous avons pris (en ce qui me concerne du moins), l'habitude de surcharger nos horaires et de remettre à un lendemain élastique les textes promis, surtout les plus personnels.

Aussi, vous avez dû me rappeler à quelques reprises la date de tombée de ce numéro consacré à mon amie Louky Bersianik. Rongé par la culpabilité, je préfère m'adresser à vous qu'à un lectorat inconnu, conscient des liens que vous avez toujours voulu cultiver entre les engagements sociaux larges et la qualité des rapports de proximité.

---

\* André Thibault est sociologue, enseignant, essayiste, romancier et militant altermondialiste.

C'est que dans mon rapport avec Louky Bersianik, l'amie et l'écrivaine ont toujours été inséparables. À commencer par la première rencontre. La côtoyer, sa personne autant que ses textes, ce fut et cela demeura une initiation à l'envol, au verbe qui libère, qui actualise, qui sublime. Non seulement, en tant que femme, elle a réclamé et proclamé liberté, égalité et réciprocité, elle les a incarnées, en assumant la souveraineté de la parole, admirablement émancipée de toute censure. Comme l'a écrit une autre amie, la jeune poète Ouanessa Younsi, «prendre la plume — l'oiseau ne rendra pas les ailes».

J'ai d'abord vécu le choc du texte, dit à haute voix, un passage s'adressant aux hommes, nous invitant à reconnaître notre part de vulnérabilité, de réceptivité, de besoin de l'autre, pour construire ensemble une humanité réconciliée.

Puis, ce fut la rencontre fortuite, au restaurant un midi, où elle mangeait avec une amie commune. La prise de contact confirmait instantanément, par son ouverture conviviale, le message de l'écriture. Très tôt est survenue l'invitation (je rappelle qu'on vient tout juste de faire connaissance): «Allez-vous venir écouter à Verchères le groupe rock où mon fils joue de la batterie?» L'amie exprime un malaise face à l'importance accordée à leurs fils par quelques féministes. Je ne connais pas encore le néologisme «maternatives» que diffusera plus tard Louky. Mais cette responsabilité et cette fierté face à la transmission de la vie ne me surprennent en rien, tant j'ai la certitude que se trouve devant moi une personne qui s'assume et s'affirme dans sa totalité. C'est le message d'accueil d'une personne sûre d'elle. La possibilité de dire non ne m'effleure pas l'esprit. Je n'éprouve qu'un léger embarras... lié au fait que je n'ai plus d'automobile. «Oui, ça m'intéresse, je vais faire mon possible.» Je n'ai pas le temps de m'inquiéter. «Richard Séguin doit venir et peut t'offrir un lift... d'ailleurs, il faut absolument que tu le

connaisses. » Plus tard, il faudra absolument que je connaisse Élane Audet, Colette Beauchamp, Claudine Bertrand et bien d'autres. Ce trait ne se démentira jamais. Louky est une personne qui crée des liens, construit de la sociabilité. Mais tout sauf mondaine, comme le montrera la suite.

J'y viens immédiatement. Je suis à mon bureau et je reçois un appel téléphonique. « Mon fils Nicolas va s'inscrire dans une école secondaire à Montréal. Je sais que tu as déjà hébergé ta nièce. Tu as donc une petite chambre que tu pourrais mettre à sa disposition. » Ce n'est pas rien. Louky sait à quel point je tiens désormais à habiter seul. Mais dans sa vision aussi spontanée que réfléchie, on a les uns envers les autres des responsabilités, inscrites dans la chair autant que dans la culture. Avoir dit non aurait été trahir une relation de confiance. Simple question d'*humanisme*. Maître mot. Elle me dira un jour: « Je suis féministe parce qu'humaniste ». Avenu extrêmement éclairant. Le sexisme, au sens patriarcal étroit ou dans un sens plus large (on en a discuté agréablement), sépare, divise, hiérarchise, antagonise. Et Louky veut réunir.

Et quel réseau! Quelque part entre l'espace privé et l'espace public, ce dernier étant monopolisé par la télé, et « bon Dieu que les écrivains sont absents du petit écran » observait récemment Chantal Guy dans *La Presse!* À défaut de *Tout le monde en parle*, Louky était présente non seulement sur de nombreux rayons de bibliothèques, de nombreuses notes de cours portant sur le féminisme ou la littérature, mais aussi dans d'innombrables carnets d'adresses. D'où ce phénomène remarquable observé lors de la rencontre en sa mémoire dans un salon funéraire. Vous savez, ce type de situation où habituellement, on ne sait trop comment aborder la conversation avec la majorité des gens présents. Cette fois-là se sont côtoyées sans arrêt des dizaines et des dizaines de personnes ayant pour la plupart peu d'occasions

de se rencontrer et qui savaient qu'elles avaient plein de choses à se dire, plein de traits en commun. Car c'est pour ça que Louky les avait admises dans sa vie.

Premier terrain de rencontre, la promotion passionnée de la condition féminine. Pour Louky, le féminisme était une famille et non une armée. Où nous les beaux-frères étions accueillis chaleureusement si nous pratiquions une démarche proprement masculine d'évolution vers des rapports égalitaires et conviviaux... quoique cette chaleur se transformait en froide politesse envers ceux qui ne faisaient que plagier le discours féministe pour se donner belle figure.

Qui parle de rencontre parle nécessairement de langage. C'était l'autre objet de passion de Louky. Amoureuse des mots, des associations inhabituelles, de ceux qu'il fallait inventer, de leur musique. Un rapport très ludique à l'écriture, incluant à l'occasion un grand rire franc, parfois gavroche. Cela la caractérisait également comme lectrice. Car la langue était pour elle communauté. *Tough love* au besoin! Car les mots étaient porteurs pour elle d'une histoire, incluant toutes les inégalités et les discriminations que cette histoire véhicule. Aussi, le langage forme secrètement la pensée. Surtout quand on parle machinalement, sans se questionner. Ce qu'elle appelait «la main tranchante du symbole». La poussiéreuse et patriarcale Académie française n'avait qu'à bien se tenir.

Les paroles et les gestes de Louky lui survivent par l'influence rayonnante qu'elle a exercée. Et merci de permettre à ce numéro de revue d'en matérialiser un épisode, sur papier... et sur le WEB.

Comme terminait Leibniz, «your most affectionate humble servant». □

Andrée Yanacopoulo\*

## UN JOUR, TOUJOURS:

### LOUKY BERSIANIK

J'avais, depuis une quinzaine d'années, perdu Louky de vue – mais pas de cœur. Et puis est arrivé ce fatal 3 décembre 2011.

Ah, *nos* années 70, Louky! Toutes *Québécoises deboutte!*, déterminées à prendre la route de la visibilité, de l'ubiquité, de la centralité... de tout, tout, tout! Nous ne tenions plus en place – de translucides devenant affirmées. Notre bible était *L'Euguélienne*, notre journal, *Les têtes de pioche*, et tant d'autres dont la lecture, nous révélant à nous-mêmes, faisait aussi se révéler l'autre à nous par un interminable effet de miroir.

Le Parti québécois, au pouvoir depuis 1976, avait décidé de consulter le peuple sur la question de l'indépendance, pardon, de la souveraineté. Pour le Regroupement des femmes québécoises (qui comptait alors près de 500 adhérentes), cette question était cruciale. Un comité dit référendaire se forma, dont Louky, qui nous accompagnait souvent à l'occasion de textes à rédiger (motions, propositions, communiqués), tint à faire partie. Les conclusions furent soumises au vote lors de l'assemblée générale du 15 mars 1980 :

---

\* Indépendantiste et féministe, Andrée Yanacopoulo est auteure de quelques ouvrages en histoire de la médecine et d'une histoire du Regroupement des femmes québécoises.

L'histoire est éloquente : aucune lutte de libération nationale ne s'est faite sans la participation active des femmes ; aucune lutte de libération nationale ne s'est faite sans promettre aux femmes satisfaction future à leurs demandes. Et une fois l'indépendance réalisée, les femmes se trouvent renvoyées à leur rôle d'antan. [...] La conduite à tenir est claire : au lieu de cocher « oui » ou « non », écrivons « femme » sur le bulletin de vote.

C'est ainsi que, comme les plus indépendantistes d'entre nous, Louky a voté « femme » au référendum de mai 1980.

Nous sommes, elle et moi, nées un 14 novembre, à trois ans de distance (je suis la plus âgée) : c'est un beau départ. Femmes nous sommes nées, femmes nous ne sommes pas devenues : c'est une belle arrivée.

Je l'ai connue à l'occasion de son premier livre. Elle avait envoyé le manuscrit de *L'Euguélienne* à plusieurs éditeurs, et s'était heurtée à des refus. En désespoir de cause, elle l'avait soumis aux Éditions La Presse, alors dirigées par mon mari, Hubert Aquin. Lequel décida de le sortir – il lui fallut non sans mal arracher leur autorisation aux instances dirigeantes de la maison.

Et puis, cette immense fresque allégorique de la condition féminine lancée, Louky a continué sur son élan, avec sa légendaire et inépuisable générosité : des romans, des contes, des scénarios, des scripts, des poèmes, des paroles pour des chansons... elle est devenue l'écriture-femme en personne, *La main tranchante du symbole*. Car c'est aux symboles du patriarcat qu'elle s'est attaquée, et à leur traduction culturelle, soit d'abord et avant tout le langage, « la langue de l'occupant » – démontant les mots, les renversant, les bousculant, jouant avec eux et en inventant d'autres, tout en utilisant le cadre de cette histoire de l'Antiquité qu'elle connaissait si bien. Louky n'est pas une essayiste classique,

elle pratique peu l'analyse méthodique et le raisonnement progressif. Ses phrases, le plus souvent, elle les brandit, tantôt comme un poing levé, militante à sa manière, tantôt comme une lampe de mineur, guide à sa manière. De là vient sa force : sa parole frappe droit au cœur.

La dédicace qu'elle m'a écrite pour *La main tranchante du symbole* constitue à mon sens un bon résumé de son questionnement :

« Naître n'a qu'un temps », écris-tu à propos de Suzanne L. [Il s'agit de Suzanne Lamy, emportée le 25 février 1987 – il y a donc vingt-cinq ans – par un cancer foudroyant et dont les réflexions, les analyses littéraires, fines et pertinentes, méritent d'être méditées]. Mais comment prolonger ce temps dans l'empan de la vie sans vieillir ? Comment « naître femme sans le devenir » et sans devenir pour soi et les autres « une science occulte occultée » tout en éprouvant, du geste symbolique patriarcal, le tranchant de la main... Sœurement et avec affection.

Au mur de mon bureau est accrochée, dûment laminée, une petite reproduction d'un tableau classique, au revers de laquelle se lit en lettres dorées : « Pour Andrée. LISEUSE ou LA LECTURE DE L'ILLUSTRÉ, 1879, Édouard Manet (1832-1883), The Art Institute of Chicago. Bonne année 1989, de Louky. »

Bonne éternité, Louky. Et toute notre reconnaissance pour avoir été. □

## DE LA MÊME AUTEURE

*L'Euguélienne*, roman triptyque, Montréal, La Presse, 1976 (épuisé). Paris, Hachette-Littérature, 1978. Montréal, Stanké, coll. 10110, 1985.

À paraître

Chez TYPO, réédition de *L'Euguélienne* en deux volumes, automne 2012.

*La Page de garde*, poème, embossage de Lucie Laporte. St-Jacques-le-Mineur, éd. de la Maison, 1978.

*Le Pique-nique sur l'Acropole*, Cahiers d'Ancyl, roman, reproductions de dix gravures de Jean Letarte. Montréal, VLB éditeur, 1979.

*Maternative*, Les Pré-Ancyl, poèmes et textes dramatiques, avec neuf encres de Jean Letarte. Montréal, VLB éditeur, 1980.

*Les Agénésies du Vieux monde*, essai. Outremont, l'Intégrale Éditrice, 1980.

*Au beau milieu de moi*, poèmes, avec quarante-quatre photographies de Kéro. Montréal, Nouvelle Optique, 1983.

*Axes et eau*, poèmes de «La bonne chanson», avec cinq dessins de Francine Simonin. Montréal, VLB éditeur, 1984.

*Kerameikos*, poèmes, avec soixante-douze dessins de Graham Cantieni. St-Lambert, Éd. du Noroît, 1987.

*La main tranchante du symbole*, essai, Montréal, éditions du remue-ménage, 1990.

*Permafrost*, roman, Montréal, Leméac, 1997.

*L'archéologie du futur*, Montréal, choix de textes par l'auteure, éditions Sisyphe, 2007.

## EN TRADUCTION

*The Euguelionne, a triptych novel*, traduit par G. Denis, A. Hewitt, D. Murray et M. O'Brien, préface de J. Wealti-Walters. Victoria/Toronto, Porcépic Press, 1982. Épuisé. *N'Mi me tangere*, poèmes, traduit par Barbara Godard dans *Room of One's Own*, vol. 4, n° 1 et 2, Vancouver, 1978. Traduit par Barbara Godard et Erin Mouré dans *Northern Lit Quarterly*, Minneapolis, automne 1986.

*Women's work*, essai, traduit par Erika Grundmann dans *In the feminine: Women and Words/Les femmes et les mots*. Edmonton, Longspoon Press, 1985.

*Agnesias of the old world*, essai, traduit par Miranda Hay et Lise Weil dans *Trivia*, n° 7, N. Amherst, MA, 1985.

*Foreign language in quest of an author*, essai, traduit par Erika Grundmann dans *Raddle Moon*, Sidney, B.C., 1987.

*Aristotle's lantern*, essai, traduit par A.J. Holden Verburg dans *A Mazing Space*, a Shirley Neuwman's Bilingual Collection. Edmonton, NeWest Press, 1987.

## **PUBLICATIONS POUR ENFANTS**

Sous la signature de Lucile Durand, illustrations de Jean Letarte. Montréal, Éd. du Centre de psychologie et de Pédagogie, coll. le Canoë d'argent. Ces quatre albums sont épuisés :

*Koumic le petit esquimau*, 1964; *Le Cordonnier Pamphile mille-pattes*, 1964; *La Montagne et l'Escargot*, 1965; *Togo apprenti-remorqueur*, 1966;

## **INTERNET**

Rubrique Louky Bersianik, textes, poèmes et articles sur l'œuvre, dans [sisyphe.org](http://sisyphe.org) :

<http://sisyphe.org/spip.php?rubrique156>

Bibliographie de 27 pages établie par Andrée De Rome, parue dans la revue *Voix et images* (Automne, 1991), en ligne dans [sisyphe.org](http://sisyphe.org) :

<http://www.erudit.org/revue/vi/1991/v17/n1/200944ar.pdf>



## Martine Ouellet

Députée de Vachon

Tél.: 450 676-5086  
[www.martineouellet.org](http://www.martineouellet.org)



### Sansregret, Taillefer & Associés inc.

Cabinet en assurance collective de personnes

Michel Taillefer, CRHA

Conseiller en assurance et rentes collectives  
Président

[mtaillefer@sta-collectif.com](mailto:mtaillefer@sta-collectif.com)

178, rue Sainte-Marie  
Terrebonne (Québec)  
J6W 3E1

Téléphone : 450 471-2662 poste 225  
514 355-7869  
800 782-5799  
Télécopieur : 450 471-0026  
514 355-7923



Souveraineté du Québec  
Langue française  
Fête nationale  
Assurance-vie

 **Société**  
**Saint-Jean-Baptiste**  
de la MAURICIE

[www.ssjbmauricie.qc.ca](http://www.ssjbmauricie.qc.ca)

819-375-4881 - 1-800-821-4881

# GFB

*Gestion François Beaudoin*

- Évaluation d'entreprises → faisabilité.
- Transfert familial.
- Rachat par cadres.
- Ventes - Achats - Fusions.
- Services conseils en financement.

Une équipe multidisciplinaire  
offrant tous les services requis  
pour une transaction réussie.

819-397-4920

[gfb@tlb.sympatico.ca](mailto:gfb@tlb.sympatico.ca)



GUY BERTRAND AVOCATS

M<sup>e</sup> Guy Bertrand

250, Grande Allée Ouest, bureau 801  
Québec (Québec) G1R 2H4  
Téléphone : 418-683-8585 Télécopieur : 418-614-1458  
Courriel : gbertrand@guybertrandavocats.com  
Site internet : www.guybertrandavocats.com



## Liberté pour ma nation

Quoi de plus important,  
Pour soi-même et pour son peuple,  
Que la liberté ?

Ainsi, pourquoi chaque québécois  
Ne se poserait-il pas, au moins une fois dans sa vie,  
La question suivante :

### **La nation québécoise est-elle libre ?**

Une nation minoritaire, au sein d'un pays,  
Peut-elle prétendre à la liberté,  
Lorsqu'il lui est interdit par la Constitution  
De la nation majoritaire :  
D'adopter toutes ses lois,  
De percevoir tous ses impôts,  
De signer ses traités,  
D'être présente dans les instances internationales, et  
De participer aux jeux olympiques, sous les couleurs de son drapeau ?

**Non, le Québec, au sein du Canada, n'est pas libre,**

Voilà pourquoi il est condamné  
À faire du surplace  
Et à tourner en rond.

**Ma nation a soif de liberté et d'indépendance.**

Québec, ce 24 juin 2011

Me Guy Bertrand

Située à New Richmond, en Gaspésie, Serres Jardins-Nature est le plus important producteur de tomate biologiques dans l'est de l'Amérique.



**Contient des antioxydants et des investissements des 571 000 propriétaires du Fonds de solidarité FTQ.**

Toutes les régions du Québec tirent profit des 6,4 milliards de dollars que les milliers de Québécois confient au Fonds de solidarité FTQ avec un double objectif : créer des emplois

**ET FAIRE TOURNER L'ÉCONOMIE D'ICI.**

[www.fondsftq.com](http://www.fondsftq.com)

## CLUB DES 100 ASSOCIÉS DE LA LIGUE D'ACTION NATIONALE

Fernand Allard	Henri Joli-Cœur
Patrick Allen †	Lucie Lafortune †
François-Albert Angers †	Anna Lagacé-Normand †
Gaston-A. Archambault †	Bernard Lamarre
Robert Ascah	Denis Lazure †
Jean-Paul Auclair †	Richard Leclerc
Paul Banville	Clément Martel
Jean-François Barbe	Jacques-C. Martin
Thérèse Baron	Yvon Martineau
François Beaudoin	Roger Masson
Gaston Beaudry †	Daniel Miroux
Dominique Bédard †	Louis Morache
Yvan Bédard	Rosaire Morin †
Henri Blanc	Reginald O'Donnell
David Boardman	Arthur Prévost †
Antoinette Brassard	Ghislaine Raymond-Roy
Henri Brun	René Richard †
Jean-Paul Champagne	Jacques Rivest
Jean-Charles Claveau	Jean-Denis Robillard
Roch Cloutier	Ivan Roy
Robert Comeau	Paul-Émile Roy
Robert Côté	Claudette Thériault
Louis-J. Coulombe	Serge Therrien
Gérard Deguire	Marcel Trottier †
Bob Dufour	Réal Trudel
Yves Duhaime	Cécile Vanier
Nicole Forest	André Verronneau
Léopold Gagnon	Claude-P. Vigeant
Henri-F. Gautrin †	Madeleine Voora
Claude Ghanimé	André Watier
Paul Grenier	
Michel Grimard	
Yvon Groulx	
Marcel Henry	

Le Club des 100 associés  
regroupe les donateurs de 1000 \$ et plus.

# L'Action NATIONALE

## LIBERTÉ D'EXPRESSION

L'Action nationale ouvre ses pages à tous ceux et à toutes celles que la question nationale intéresse. Respectueuse de la liberté d'expression, elle admet les différences qui ne compromettent pas l'avenir de la nation. La rédaction assume la responsabilité de tous les titres d'articles, mais les auteurs restent responsables du contenu de leurs textes.

## RÉDACTION

Un article soumis sans entente préalable peut varier de 1500 à 3000 mots alors que le compte rendu d'un livre compte généralement de 1000 à 1500 mots. Les textes sont reçus par internet. Le texte vulgarisé est la forme d'écriture souhaitée.

## INDEX

Les articles de la revue sont répertoriés et indexés dans « L'index des périodiques canadiens » depuis 1948, dans « Périodex » depuis 1984, dans « Repères » publié par SDM Inc. et à la Bibliothèque nationale du Québec depuis 1985.

## REPRODUCTION

La traduction et la reproduction des textes publiés dans *L'Action nationale* sont autorisées à condition que la source soit mentionnée.

## MISE EN PAGE/INFOGRAPHIE

Sylvain Deschênes

## IMPRESSION

Marquis imprimeur

**Mission**

La Ligue d'action nationale est l'éditrice de la revue *L'Action nationale*. Sa mission est d'être un carrefour souverainiste où se débattent les aspirations de la nation québécoise comme collectivité de langue française suivant une tradition de réflexion critique, d'indépendance et d'engagement, à partir des situations d'actualité qui renvoient aux enjeux fondamentaux de notre avenir collectif.

**Président**

Denis Monière

**Vice-président**

Christian Gagnon

**Secrétaire**

Gilles Lavoie

**Trésorier**

Robert Ladouceur

**Conseillers**

Isabelle Le Breton

Jacques Martin

**Ex Officio**

Robert Laplante

**Membres**

Mathieu Bock-Côté

Jean-Louis Bourque

Charles-Philippe Courtois

Myriam D'Arcy

Pierre de Bellefeuille

Robert Comeau

SiouFan Houang

Henri Laberge

Josée Lacourse

Anne-Michele Meggs

Danic Parenteau

Joëlle Quérin

Guillaume Rousseau

Patrick Sabourin

Michel Sarra-Bournet

Pierre-Paul Sénéchal

Pierre Serré

**Membres honoraires**

Christiane Bérubé, Nicole Boudreau, Guy Bouthillier, Jacques Brousseau, Jean-Jacques Chagnon †, Hélène Chénier, Lucia Ferretti, Yvon Groulx, Léo Jacques, Delmas Lévesque, Yves Michaud, Pierre Noreau, Roméo Paquette, Hélène Pelletier-Baillargeon, Gilles Rhéaume

**Membres émérites**

René Blanchard, Jean-Charles Claveau,, Georges Meyers †, Jacques-Yvan Morin, Paul-Émile Roy

# Tarifs 2012

	1 an 10 numéros	2 ans 20 numéros
Abonnement	<b>80 \$</b> <i>(70,22 \$ + taxes)</i>	<b>140 \$</b> <i>(122,89 \$ + taxes)</i>
Abonnement de soutien	<b>175 \$</b>	<b>300 \$</b>
Étudiant	<b>45 \$</b> <i>(39,50 \$ + taxes)</i>	<b>80 \$</b> <i>(70,22 \$ + taxes)</i>
Institution	<b>140 \$</b> <i>(122,89 \$ + taxes)</i>	<b>235 \$</b> <i>(206,28 \$ + taxes)</i>
Autres pays	<b>150 \$</b>	<b>275 \$</b>
<b>Version numérique</b> Abonnement PDF	<b>55 \$</b> 48,28 \$ + taxes	<b>95 \$</b> 83,39 \$ + taxes

TVQ 1012563392 TQ0002

TPS 11901 9545

Paiement par chèque ou carte de crédit VISA ou MASTERCARD

- paiement internet sécurisé Desjardins dans notre site
- par la poste
- par téléphone

Paiement au guichet (renouvellement d'abonnement)

- chez Desjardins et dans les institutions financières participantes

L'ACTION NATIONALE  
82, rue Sherbrooke Ouest  
Montréal (Québec) H2X 1X3  
Téléphone : 514-845-8533  
sans frais, 1-866-845-8533

*Pour nous joindre par courriel :*  
[revue@action-nationale.qc.ca](mailto:revue@action-nationale.qc.ca)  
**[www.action-nationale.qc.ca](http://www.action-nationale.qc.ca)**

ISSN-0001-7469

Dépôt légal :

Bibliothèque nationale du Québec

Périodicité : 10 numéros par an

L'Action nationale est membre de la SODEP

[www.sodep.qc.ca](http://www.sodep.qc.ca)

Envoi de Poste-Publications - Enregistrement N° 09113